



6

6 D



~~6-H. G. 67~~

6-12-0-22-







LA VIE  
DE MADAME  
LA DUCHESSE  
DE  
MONTMORENCY.





# LA VIE

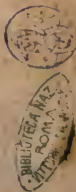
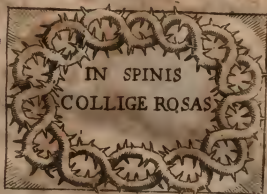
DE MADAME

LA DUCHESSE

DE

## MONTMORENCY,

Superieure de la Visitation de  
St<sup>e</sup> Marie de Moulins.



A LYON,

Chez CLAUDE REY, rue Merciere,  
à la Couronne d'épines.

---

M. DC. XCIV.

*Avec Approbations & Permissions.*

Dom. Probat. Rom. Schol. Plat.  
ex P. Ildefonso.

ex l.  
Nunc

St. Sébastien  
20000

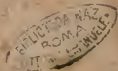




A  
SON ALTESSE SERENISSIME  
MONSEIGNEUR  
LE  
PRINCE.

MONSEIGNEUR,

*L'Histoire de la Vie de  
Madame de Montmorency,*



# EPITRE.

que j'ay l'honneur de presenter  
à V<sup>otre</sup> Altesse Serenissime,  
contient presque tout ce que le  
monde & la Religion ont de  
grand. Cette Princesse née  
d'une des plus illustres Mai-  
sons de l'Europe, a vécu dans  
une fortune éclatante, qu'elle  
a santifiée par ses actions.  
Quand elle n'auroit pas l'hon-  
neur de vous appartenir, com-  
me elle fait, Monseigneur,  
V<sup>otre</sup> Altesse Serenissime, qui  
connoit le vray merite par les  
grandes qualitez, qu'elle pos-  
sede elle-même, sera bien aise  
de voir une Dame de ce ca-  
ractere, qui, dans le renver-  
sement de sa fortune, a sup-  
porté ses malheurs avec une

# EPITRE.

*constance héroïque. Après la fin de ses afflictions, elle choisit une retraite, pour y passer le reste de ses jours parmi des Religieuses qui tâchent encore d'imiter ses Vertus. Ce sont ces mêmes Religieuses qui ont supplié tres-humblement Votre Altesse Serenissime d'agréer cette Histoire : Et en cela, Monseigneur, elles ont favorisé mon dessein, & m'ont donné occasion de rendre à Votre A. S. l'honneur qui lui est dû, & de lui parler de sa gloire. Mais sans redire ici tout ce qu'on lui a dit si souvent, il suffit de vous nommer pour faire souvenir toute la Terre*

· E P I T R E .

*de cette suite d'actions glorieuses qui remplissent le cours de vôtre vie. Mes paroles ne vont pas si haut, Monseigneur; & ce seroit assez si elles pouvoient expliquer le respect tres-profond, avec lequel je suis,*

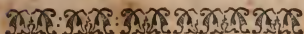
*MONSEIGNEUR,*

De V. A. S.

Le tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

\*\*\*





## *P R E F A C E.*

**L**A Vie de Madame de Montmorency contient toutes les choses principales qui regardent la conduite chrétienne qu'elle a eüe dans les divers états où elle a vécu. On a oublié de marquer pour sa naissance , qu'outre plusieurs Souverains à qui la Maison des Ursins est alliée , elle compte encore vingt-deux Saints , au nombre desquels on trouve Saint Thomas d'Aquin , Saint Charles Borromée , le Bien-heureux Louïs de Gonzagues , & le grand Saint Benoit , dont la Maison paternelle est encore possédée par les Ducs de Bracciano , qui en sont les heritiers. Il faut presentement

*P R E F A C E.*

dire en peu de mots , ce qu'on doit sçavoir pour ajoûter foy à tout ce qu'on raporte dans cet Ouvrage.

Madame de Montmorency étant en France , & ayant passé quelque tems à la Cour , auprès de la Reine Marie de Medicis , alla dans le Languedoc , qui étoit le Gouvernement du Duc , son Marry, où elle vécut si saintement, que quelques personnes de vertu, qui étoient auprès d'elle , furent d'avis d'écrire ses actions , pour en faire dans la suite du tems , ce qu'ils jugeroient à propos. Comme ces mêmes personnes l'ont toujours accompagnée dans ses disgraces, & qu'elles ont vû toutes ses démarches jusqu'à son entrée dans le Convent de la Visitation de Moulins , elles ont ajoûté au Mé-

*P R E F A C E.*

moire les différentes vertus qu'elle pratiquoit dans sa mauvaise fortune; & ensuite elles le remirent entre les mains des Filles de Sainte Marie, qui ajoutèrent aussi les actions qu'elle fit jusqu'à sa mort.

C'est de ce mémoire & de plusieurs Lettres qui se sont trouvées, qu'on a tiré tout ce qui est dans sa Vie, où l'on verra quelques traits d'Histoire bien averez. On espere que les conversations de la Duchesse avec Madame de Chantal, & avec le Pere de Lingendes, que les Lettres qu'elle a reçues de quelques Princesses, les sentimens qu'elle a témoignez à leurs Majestez, dans les visites qu'elles lui ont fait l'honneur de lui rendre, & les reflexions qu'elle faisoit ensuite, & qu'elle communiquoit

*P R E F A C E.*

aux Religieuses, sur les grandeurs humaines, édifieront tout le monde. On a mis plusieurs reparties faites sur son sujet, & qu'elle faisoit quelquefois elle-même, qui portent toutes un caractère de vertu singulière.

Quoy qu'elle ne paroisse pas toujours dans de grandes occasions, cependant la vie cachée qu'elle a menée l'espace de trente-huit ans, dans l'exercice de la pénitence, ses manières simples, & ses entretiens pieux avec des Filles retirées, qui vivent sans bruit, & sans éclat: Enfin, tout ce qu'elle a fait dans la solitude, peut beaucoup servir au salut du prochain. Au moins, on peut être assuré, qu'on n'a rien dit dont on n'ait les pièces pour le justifier. On a voulu même nommer toutes les personnes, &

*P R E F A C E.*

marquer le tems & les lieux où chaque chose est arrivée, pour persuader la vérité de ce qu'on avance. Cet endroit avertit le Lecteur de ne se point arrêter à des mémoires qu'on dressa il y a près de neuf ans, hors du Convent de la Visitation de Moulins, où l'on fit déposer plusieurs sortes de gens, qui ne sçavoient rien de certain, & dont les dépositions sont pleines de confusion & d'erreur. Les Dames du même Monastere donnent ici cet avis, parce qu'il y va de leur gloire, de faire voir au monde les veritables actions d'une Princesse, qui a soutenu leur Maison par ses vertus, & par ses biens. C'est à leur soin & à leur zele, que nous devons la connoissance d'une vie si sainte & si instructive, sur tout pour les Grands. Les actions

## *P R E F A C E.*

de Madame de Montmorency sont recentes , & beaucoup de gens ont vû sa sainteté à la Cour , sa patience dans les persecutions , & l'humilité qu'elle a témoignée dans tous les états de sa vie.

On a orné cet ouvrage de quelques traits qui ont été communiquez par Mesdames de la Visitation du Fauxbourg Saint Jacques. L'interêt qu'elles y ont pris , & leur application extrême à avoir de leurs Monasteres d'Annecy , & de Turin , de nouveaux mémoires, marquent la grande veneration qu'elles conservent pour la mémoire de cette Princesse.



---

*Approbation de Monsieur Piror, Docteur de la  
Maison & Société de Sorbonne.*

**I**L n'y a pas de condition qui n'ait ses devoirs essentiels, & ils sont si grands, qu'on voit en chacune en particulier peu de personnes qui les remplissent tous. Mais s'il est rare d'en trouver qui fournissent aux obligations d'une seule profession, on doit regarder comme un prodige une Dame, qui ayant partagé sa vie en differens états, a sçû y prendre en tous un esprit convenable, & s'y est soutenuë avec une conduite si juste, qu'elle peut y servir de modele à tout son sexe, aux filles, aux personnes mariées, & aux veuves, dans la société civile, & aux Religieuses dans la retraite du Cloître. Telle a été Madame de Montmorency, dont on doit regarder la Vie qui se donne presentement au public comme un portrait fidele, où il n'a falu que suivre les traits de la personne, pour en faire un fort beau tableau : Elle a vécu dans le monde avec toute la regularité chrétienne, n'ayant jamais abusé des avantages de sa naissance, ny succombé aux disgraces de la fortune ; & elle a achevé de se sanctifier parmi les Filles de la Visitation, où sa charité a consommé son sacrifice dans un recueillement interieur, qui fait le caractère de ce saint Institut. En Sorbonne, le 15 Avril 1684. signé *P I R O T.*

---

*Approbation de Monsieur de Vrevin, Docteur  
de Sorbonne, & Chanoine de l'Eglise  
de Paris.*

**L'**Innocence & la pureté des premiers Chrétiens n'étant décrite par les anciens Peres, que pour porter les Fideles à les imiter, ceux qui les ont suivis dans chaque siecle ont été reverez avec justice dans l'Eglise, comme les précieuses copies de ces sacrez Originaux. Nous pouvons dire, que dans le nôtre, Madame de Montmorency merite par la sainteté de sa vie, d'être élevée à ce rang. La noblesse de sa naissance, & la grandeur de l'illustre Maison où elle étoit entrée, l'exposoit aux yeux de toute l'Europe; mais la conduite du Ciel sur elle, & la force de la grace, la rendirent par ses malheurs, & par le saint usage qu'elle en fit, un spectacle digne de Dieu. Cachée dans l'obscurité d'un Convent, elle fut malgré son humilité, un exemple éclatant de toutes les vertus. Sa retraite honora l'Ordre qu'elle choisit, déjà si venerable par la sainteté de ses Regles, & par la vertu des Religieuses qui les observent. Aujourd'huy ce même Ordre touché de pitié & de reconnoissance, lui rend l'honneur qu'il en a reçu, déposant entre les mains de celui qui a écrit cette Vie, les mémoires sur lesquels elle est composée. On n'y voit rien que de saint & d'édifiant, rien qui ne porte les seculiers au mépris



mépris du monde, & les personnes Religieuses à cherir leur état & leur profession. C'est le témoignage que nous sommes obligez de rendre à cet Ouvrage. En Sorbonne, le huit Avril 1684. signé F. DEVREVIN.

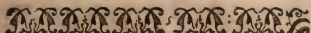
---

*Approbation de Monsieur du Buisson, Docteur de Sorbonne, Doyen de l'Eglise de Nôtre-Dame de Moulins, & Grand Vicaire de Monseigneur de Châlons.*

**L**A Vie de Madame de Montmorency a été si édifiante, sa pieté si solide, & ses dispositions si chrétiennes, que nous ne doutons pas qu'il ne soit avantageux pour la gloire de Dieu, & pour l'instruction des Fideles qu'on la fasse paroître aux yeux du public. On y verra une personne véritablement détrompée du monde, soumise à Dieu dans une des plus grandes revolutions qui fut jamais, patiente au milieu des afflictions dont elle étoit accablée, perseverant constamment dans la retraite & l'éloignement du siècle, allant de vertus en vertus, & avançant toujours dans le chemin de la perfection. Nous avons reçu avec bien du plaisir cette occasion que l'Auteur nous a fait naître, de témoigner ici la veneration que nous avons toujours eue pour cette sainte Princesse, & nous esperons qu'on aura quelque égard à ce témoignage, puis

qu'il vient d'une personne qui a eu l'honneur  
de la voir , qui est née dans une Ville où elle  
a passé les trente dernières années de sa Vie,  
& qui a eu quelque tems la conduite du Mo-  
nastere où elle s'étoit retirée , & où elle a fini  
ses jours , pendant qu'elle y exerçoit tres-  
dignement la qualité de Superieure. Donné à  
Châlons ce huitième Avril 1684. signé *DU*  
*BUISSON*.





*Extrait du Privilege du Roy.*

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 19 Novembre 1683. signé par le Roy en son Conseil, D A L E N C E', & scellé : Il est permis au Sieur \* \* \* de faire imprimer un Livre intitulé : *La Vie de la Duchesse de Montmorency, &c.* pendant le tems de six années : Et défenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires de l'imprimer, sur peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de mil livres d'amande, & de tous dépens, dommages & intérêts, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres de Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de cette Ville, signé* A N G O T, Sindic.

Et ledit Sieur \* \* \* a cédé son droit de Privilege à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire à Paris, pour en jouir pendant ledit tems, suivant l'accord fait entre eux.

*Achevé d'imprimer, le 15 Avril 1684.*

Les exemplaires ont été fournis.

ẽẽ ij

---

P E R M I S S I O N S.

**S**UR la requisition de sieur Jean-Baptiste Girin Marchand Libraire de cette Ville, à ce qu'il lui soit permis de faire imprimer le Livre intitulé: *La Vie de Madame la Duchesse de Montmorency*, dont le Privilege accordé le 19 Decembre 1683. pour six années, est expiré, la premiere impression ayant été achevée en Avril 1684. Je consens pour le Roy à l'impression requise. A Lyon, ce 2 Octobre 1692.

VAGINAY.

Permis d'imprimer. A Lyon, ce deuxième Octobre 1693.

DESEVE.

---

Je cede à M. Rey Marchand Libraire, mes Permissions. Fait à Lyon, le vingt-cinq de May 1693.

GIRIN.

LA



LA VIE  
DE MADAME  
LA DUCHESSE  
DE  
MONTMORENCY.

---

CHAPITRE I.

*Naissance de Madame de Montmorency, & ce qu'elle a fait jusqu'à son Mariage.*

**M**ARIE FELICE DES URSINS,  
Fille de Virginio des Ursins,  
& de Fulvia Perretti, Nièce  
de Sixte V. nâquit à Rome, au mois  
de Novembre en l'année mil six cens,

2 *La vie de Madame*

d'une des plus illustres Maisons de l'Europe, qui non seulement a donné un grand nombre d'Evêques, de Patriarches, de Prefets de Rome, de Generaux d'armées, de Senateurs Romains & de Gonfaloniers de l'Eglise; mais où l'on trouve aussi quarante Cardinaux, trois Papes, quatorze Electeurs de l'Empire; & les Princes de ce Nom, ont épousé plusieurs Filles de Rois & d'Empereurs.

Elle reçût le Batême à saint Pierre. La Duchesse de Mantouë l'y presenta pour la Reine Marie de Medicis; & en mémoire de son Oncle maternel Felix de Perretti, qui étoit Sixte V. on ajoûta le nom de Felice, à celui de Marie qu'on lui avoit donné. Elle n'avoit que quatre ans, lorsque la Grande Duchesse la demanda au Duc de Bracciano son Pere, pour avoir soin de son éducation; & l'ayant gardée quelque tems auprès d'elle, on la mit au Convent des Religieuses de saint Benoist, où elle commença à faire.

connoître l'inclination qu'elle avoit pour la vertu.

Dés qu'elle scût lire , elle recita tous les jours l'Office de la Vierge, jusqu'à la mort de sa Mere , qu'elle dit celui des Morts. Etant attaquée à sept ans d'une paralysie qui la tint treize mois dans le lit , elle souffrit le mal avec patience , sans témoigner trop de desir d'en être délivrée ; & après sa guérison , elle s'attacha à la pieté plus qu'elle n'avoit fait , & ne manqua jamais d'aller au Chœur dire l'Office avec les Religieuses. On lui fit faire sa premiere Communion à dix ans , à laquelle on la disposa par des exercices & des penitences conformes à son âge ; & les Communions dignement réitérées , augmentèrent le goût qu'elle avoit pour la solitude. Elle eut alors la pensée de dire au Duc de Bracciano son pere, le dessein qu'elle avoit d'être Religieuse ; mais après, considerant qu'elle étoit encore trop jeune pour faire des vœux , elle attendit quelques années.

Pendant ce tems , le Duc lui alla dire que la Reine Marie de Medicis la vouloit marier , & qu'il avoit déjà donné sa parole. Cette nouvelle la surprit tellement , qu'elle n'eut pas d'abord la force de répondre : Elle lui dit ensuite qu'elle feroit ce qu'il voudroit , mais elle lui parla d'un air si triste, que les personnes qui étoient presentes , connurent aisément la peine qu'elle avoit à lui obéir.

Dans ce tems , la Reine envoya à Florence François des Ursins , Marquis de Tresnel , avec une Procuration de Henry Duc de Montmorency , Amiral & Pair de France, Gouverneur de Languedoc , & Fils du Connétable de même nom , pour épouser cette Princesse. Elle entroit dans sa quatorzième année , & le Mariage se fit dans la Chapelle du Palais du Grand Duc , avec beaucoup de magnificence.





## CHAPITRE II.

*Madame de Montmorency arrive à la Cour. La maniere dont elle y vit.*

PEu de tems après , le Marquis de Traisnel & sa femme , conduisirent Madame de Montmorency dans une Galere de France , où elle fut accompagnée de ses deux freres, qui la quitterent à Livourne , avec une sensible douleur. Etant en chemin , elle tâcha d'apaiser ses larmes ; & comme elle ne portoit son esprit qu'à Monsieur de Montmorency, elle se faisoit souvent entretenir de lui , pour augmenter dans son cœur le seul amour qu'elle y devoit conserver.

Le Connétable la reçût à Avignon avec beaucoup de pompe , & il fut surpris de la voir si retenue. Ses

paroles marquoient un esprit formé ; & pendant les trois jours qu'il la vit, il connut en elle tant de bonnes qualitez , qu'il dit plusieurs fois , que le plus grand bonheur de son Fils étoit d'épouser une si sage Princesse. Aussitôt qu'il l'eût quittée , il retourna en Languedoc pour faire partir le Duc , qui fut accompagné de cent Gentils-hommes. Il lui parla de sa Femme avec une estime singuliere ; & ce grand Homme , qui connoissoit par lui-même les vertus dignes de veneration , lui dit celles de la Duchesse , pour lui donner l'idée qu'il devoit avoir de son merite.

Elle arriva à la Cour en mil six cens quatorze , où la Reine la reçût avec toutes les marques d'honneur & d'amitié qu'elle lui pût donner. Quoy qu'elle ne fût qu'à sa quatorzième année, elle avoit la taille belle , l'air plein de douceur & de majesté , le cœur d'une Princesse & d'une Chrétienne ; & on trouvoit en elle la charité , la grandeur d'ame, la constance , & tout ce qui peut

sanctifier l'éclat d'une éminente fortune. La Reine la presenta au Duc de Montmorency , & la ceremonie du Mariage étant achevée, sa Majesté la retint auprès d'elle.

Ce fut alors que Madame de Montmorency écrivit à une Religieuse de Florence , qui avoit contribué à son éducation : “ Qu'elle  
,, commençoit à entrer dans la vie  
,, mondaine , qu'elle se trouvoit dans  
,, le centre des vanitez, & qu'elle les  
,, examinoit pour les bien connoître ;  
,, qu'elle jugeoit de l'agitation des  
,, grandes Cours , où tout le monde  
,, s'occupe du plaisir & de l'ambition ;  
,, qu'elle voyoit les differens  
,, partis où l'on s'engage bien moins  
,, pour chercher la justice & la raison ,  
,, que par le motif de l'intérêt  
,, & de la fortune. „ Et considerant  
le nombre infini de dangers où la  
plûpart des Grands sont continuellement exposez , elle les regardoit  
comme les martyrs du monde , qui  
traînent jusqu'à la mort le joug de  
l'iniquité.

La mort du Connétable, qui arriva dans ce tems-là, aiant obligé le Duc d'aller en Languedoc, elle demeura à la Cour, & peu de jours après, pensant que son Mari n'y étant pas, rien ne l'y pouvoit arrêter, elle supplia la Reine de lui permettre de se retirer à Chantilly, pour appaiser sa douleur; mais comme elle se vit retenue par Sa Majesté, elle regla ses occupations, & se fit une maniere de vie, pour augmenter sa vertu. Elle fuyoit les divertissemens & les assemblées : Elle se servoit de la mort du Connétable, pour répondre à ceux qui vouloient changer sa conduite; & elle leur demandoit ce qu'on pourroit dire si on la voyoit sensible au plaisir, dans un tems où elle avoit tant de sujet d'affliction.

Après ses prières, elle s'apliquoit à apprendre la Langue Françoisse, & mettoit le reste du tems à lire des Livres pieux, pour se remplir l'esprit des Veritez éternelles. Quand on parloit à la Reine de quelques affai-

res, elle se retiroit, quoique sa Majesté la voulût retenir; & s'attachant à la seule chose nécessaire, elle laissoit tout le reste à ceux qui en étoient chargez par devoir, ou qui se l'attribuoient par ambition. Le Maréchal de Marillac fit tout ce qu'il pût pour l'obliger d'entrer dans le secret de l'Etat: Il lui montrait les facilitéz qu'elle y trouveroit par l'amitié & la confiance que lui témoignoit la Reine, sans oublier de lui exagerer les grands avantages qui retomberoient sur son Mari, dont elle devoit contribuer à soutenir la fortune. Mais toutes ces raisons furent inutiles, & elle lui répondit: "Qu'elle  
„étoit trop jeune pour avoir dans  
„la conduite des affaires, le discernement que la seule expérience  
„peut donner. „ Ce fut par la même considération, qu'elle évita toute sorte de liaison avec la Maréchale d'Ancre, qui n'oubloit rien pour la mettre dans ses intérêts. Enfin, ne voulant s'attacher qu'à Dieu, elle

*Porridum  
est necessarium.*  
Luc.  
cap. 10.  
v. 42.

Esther  
cap. 14.

négligeoit tout le reste, jusqu'au soin de ses habits; & quand la Reine l'obligeoit à se parer, elle disoit les paroles d'Esther. *Vous sçavez, mon Dieu, l'aversion que j'ay pour les habits précieux, je les regarde comme des marques d'orgueil, je deteste les pierreries qui couvrent ma tête, & ce n'est que par obéissance que je me pare de ces ornemens de vanité.*





### CHAPITRE III.

*La charité de Madame de Montmorency à un voyage que fit la Reine. Elle apprend la mort de son Frere le Cardinal des Ursins, & ensuite celle du Duc de Bracciano son Pere.*

**M**ADAME de Montmorency accompagna la Reine au voyage qu'elle fit à Bordeaux l'année mil six cens quinze. On voyoit encore les restes des guerres passées des Huguenots, qui avoient desolé les plus belles Provinces du Royaume. Celle de Gascogne avoit été envelopée dans la desolation generale, & on n'y trouvoit que des Bourgs détruits, des Villès ruinées, & des Villages brûlez. La misere étoit extrême, la faim causée par des trou-

bles qu'il y avoit alors , achevoit de faire mourir ceux qui étoient échappés à la furie des Protestans , & les chemins étoient couverts de malheureux , étendus à terre , si foibles & si défaits , qu'ils n'avoient pas la force de demander du secours. Ce triste spectacle toucha Madame de Montmorency : Elle soulageoit ceux qu'elle voyoit , par des aumônes abondantes , & envoyoit des sommes considerables dans les Bourgs voisins , pour assister les autres. Les familles entieres couroient en foule aux lieux où elle devoit passer , ou pour recevoir son assistance , ou pour la remercier de celle qu'elle leur avoit envoyée. Elle continua ses aumônes dans tous les lieux où séjournoit la Reine. Il n'y avoit aucun malheureux , quelque caché qu'il fût , dont elle ne découvrit la misere. Elle n'attendoit pas que ceux que la honte retenoit , lui fissent oïr une voix foible & tremblante , & des paroles à demi articulées , après les avoir assistez par des voyes secretes que la



seule charité peut inventer, elle faisoit semblant de ne les pas connoître; & ne mettant ses aumônes que dans la main de Dieu, elle ne vouloit pas voir celle du pauvre qui les recevoit.

La Cour revint dans un hiver fort rude, qui donna à la Princesse de nouvelles occasions d'assister une infinité de malheureux, que le froid reduisoit à l'extrémité. On les rencontroit à chaque pas, couchez sur la neige & sur la glace, à demi morts; & elle les faisoit porter par ses gens dans les Bourgs voisins, pour tâcher de leur rendre la vie.

Un Enfant qui la vit passer vers un Hameau, courut après le carrosse qui alloit lentement, persuadé que s'il étoit assez heureux pour la voir, il recevrait du soulagement. Comme il y fut arrivé, il monta derrière, en attendant de se présenter à elle au premier lieu où elle s'arrêteroit; mais Madame de Montmorency l'ayant apperçû, se le fit amener. Elle le trouva presque gelé, l'envelopa

dans un manteau, & le mit sur ses genoux pour le faire revenir. Ensuite après avoir sçu que son Pere étoit mort, & que sa Mere étoit malade dans une chaumiere toute découverte, sans autre secours que celui qu'il lui pouvoit donner par les aumônes qu'on lui faisoit sur les chemins, elle l'interrogea sur nôtre créance, pour lui apprendre les articles qu'il ne sçavoit pas; & après lui avoir donné une aumône considerable, elle ordonna à deux de ses gens de le remener.

Etant à Poitiers, elle apprit la mort de son Frere le Cardinal des Ursins, & peu de tems après, celle du Duc de Bracciano son Pere. Elle ne pût moderer les premiers mouvemens de sa douleur, & aucune raison ne la pouvoit consoler; après, considerant que la vie passe comme une ombre, & que nos jours sont comptez, elle adoucit par ces reflexions la violence de ses déplaisirs,

La mort de son Pere lui fut un nouveau motif d'éviter les divertis-

semens de la Cour. Elle n'en trouvoit que dans les lieux où étoit son Mary. Elle s'apliquoit à connoître son humeur & son inclination, pour ne rien faire qui lui fut desagréable. Quand elle le voyoit triste, elle n'oublioit rien pour le consoler; & si son chagrin étoit juste, elle le partageoit avec lui, entrant dans ses sentimens bien moins pour se laisser accabler à la douleur, que pour le soutenir dans la mauvaise fortune. Elle le trouva un jour dans un cabinet, avec l'air d'un homme qui a dans l'esprit quelque chose qui le tourmente: & après l'avoir long-tems pressé de lui dire ce qu'il avoit, il lui répondit, que son mal étoit sans remede. Ces paroles augmentèrent le desir qu'elle avoit de l'apprendre. Le Duc qui ne pût résister d'avantage, lui dit le sujet de sa colere; & son imagination s'échauffant insensiblement dans le discours, il lui découvrit ce qui lui étoit arrivé, avec le dessein de chercher les occasions de se vanger: Quand il eut

achevé de parler, la Princesse feignit d'abord d'entrer dans ses sentimens ; mais ensuite elle ramena son esprit par des reflexions prudentes & chrétiennes. Elle lui fit doucement comprendre les suites fâcheuses qui pouvoient arriver ; & s'en rapportant toujours à lui avec une adroite soumission, elle l'engagea peu à peu à suivre son conseil, & à quitter le ressentiment de l'injure qu'on lui avoit fait.

La tendresse qu'elle avoit pour lui, étoit ingénieuse à la tourmenter. Elle songeoit quelquefois à l'état où elle seroit s'il mouroit : Alors se représentant sous une infinité d'images lugubres, les suites d'une si cruelle séparation, elle se faisoit, sans y penser, le tableau des malheurs qui lui devoient arriver ; & le Ciel qui lui découvroit par avance l'état où elle seroit quelque jour, l'accoutumoit insensiblement à cette funeste peinture, & la préparoit à la plus violente douleur qu'elle pût ressentir.

ressentir. A la fin de ces tristes pensées, elle se jettoit à genoux pour dire l'Oraison Dominicale; & quand elle prononçoit ces paroles : *Que votre volonté soit faite*, elle s'offroit à Dieu, & reconnoissoit avec le Prophete : *Que son sort étoit entre ses mains*, se disposant à recevoir avec soumission, tout ce qui lui viendrait de sa Providence.

Un jour elle accompagna la Reine *Les Car-  
melites.* dans un Convent de Paris, & comme elle vit les Religieuses occupées à rendre à Sa Majesté l'honneur qui lui étoit dû, elle se retira doucement, & se glissa dans le Chœur, pour aller méditer. Elle a dit depuis qu'en entrant dans cette Maison, elle se sentit touchée d'un mouvement de grace, dont elle ne sçavoit pas la cause. Elle fut deux heures en prières; & quand la Reine voulut sortir, on la fit chercher en divers endroits. Ses Filles qui devinoient le lieu où elle pouvoit être, la trouverent à genoux, l'esprit si attaché à Dieu, qu'elle ne les voyoit pas; & lui ayant

dit que la Reine l'attendoit , elle se leva d'abord , & alla joindre les autres Dames , sans que personne s'aperçût d'où elle venoit. Elle disoit quelquefois , *que la plus grande science d'un Chrétien , est d'écouter Dieu, & de lui sçavoir parler & répondre.* Ce qu'elle faisoit principalement les grandes Fêtes, redoublant ses méditations , & se retirant la veille dans un cabinet, où elle passoit en prières une partie de la nuit pour se disposer à la Communion.





# CHAPITRE IV.

*La reception de Madame de Montmorency dans le Languedoc, comme Gouvernante de la Province. La maniere dont elle y vit, & la conduite qu'elle a dans sa famille.*

**A** P R E S que Madame de Montmorency eut demeuré quelques années à la Cour, elle alla dans le Languedoc, dont le Duc étoit Gouverneur. Le peuple la reçût avec des cris de joie, dans tous les lieux où elle passoit; & on couroit en foule sur les chemins pour la voir, & pour la combler de benedictions. Quand elle arriva à Montpellier, toute la Ville retentissoit du bruit des trompettes, du canon & des acclamations publiques. Elle reçût les com-

plimens de tous les Etats, auxquels elle répondit avec une modestie & une justesse admirable. Elle fit de grandes liberalitez, moins par la vaine pompe qui suit les Grands, que pour soulager une infinité de malheureux, dont elle étoit accablée; & lors que les Gentilshommes de la Province lui allerent rendre l'honneur qu'ils lui devoient, elle les traita avec tant de circonspection, & sçût si bien distinguer leur rang, qu'ils furent tous satisfaits.

Les ceremonies étant achevées, elle demanda le nom de toutes les pauvres Familles du lieu de sa residence, à qui elle donna des pensions, pour adoucir leur misere. Elle faisoit subsister plusieurs Maisons Religieuses. On la voyoit dans les Hôpitaux, auprès des malades, sans que leurs maux blessassent sa délicatesse, ny que la pâleur de leur visage extenué par de longues fièvres, lui pussent donner du dégoût.

On la trouvoit aussi dans les Prisons occupées à soutenir par ses pa-



roles , & par ses aumônes le courage de plusieurs personnes abandonnées. Elle exhortoit les criminels à souffrir constamment la perte de leur liberté , & leur apprenoit le bon usage qu'ils pouvoient faire de leur malheur. Elle donnoit pour les autres les sommes d'argent qu'ils ne pouvoient payer eux-mêmes, & cherchant toujours de nouvelles occasions de charité , elle demandoit souvent à son Mary la grace des Soldats deserteurs , qui étoient sur le point de perdre la vie.

Sa prudence étoit si connue dans la Province, que toutes les personnes de qualité la prioient d'être arbitre de leurs differens. Elle arrêtoit les procès ; elle assoupissoit les haines anciennes , qui ruinoient des Maisons illustres : Elle reconcilioit les Enfans avec leurs Peres : & prévenoit par ces unions, les desordres qui auroient accablé leur Famille. Elle en soulageoit plusieurs par des aumônes secretes , & elle tiroit les veuves & les orphelins de l'oppression qu'ils



souffroient par l'injustice & par l'autorité de leurs Ennemis.

Elle déplorait l'aveuglement de quelques personnes de son tems, qui après leur élévation, avoient quitté la vertu qu'ils aimoient auparavant dans une mediocre fortune. Ce funeste changement lui faisoit faire des reflexions sur les desordres que causent les grandeurs dans une ame Chrétienne : Et un jour, comme elle consolait une Dame qui avoit perdu tous ses biens, elle tâcha de lui persuader les avantages de la pauvreté. Elle lui dit : “ Que la fortune nous  
„ faisoit ordinairement retirer nos  
„ pensées du Ciel, pour ne les porter  
„ qu'aux biens presens ; qu'on les  
„ possédoit avec le même repos que  
„ s'ils étoient éternels ; & que dans  
„ leur possession on oublioit ordinairement la mort, comme si elle ne  
„ devoit jamais arriver ; ou qu'on ne  
„ la regardoit que comme un fantôme qui n'est propre qu'à amuser  
„ l'esprit d'un Solitaire.

Quand cette Princesse fut dans le Languedoc , le Duc lui donna la conduite de sa Maison. Elle n'avoit alors que dix-sept ans , & elle commença à choisir les Domestiques dont on vouloit augmenter son train. La vivacité de l'esprit , & les agrémens de la personne la touchoient peu , elle demandoit la vertu dans ceux qui la vouloient servir , & se persuadoit que le reste étoit souvent dangereux : Neanmoins elle souffrit auprès d'elle deux Ecuyers heretiques , dans l'esperance de les convertir. Ce qu'elle fit dans la suite ; & ils ont depuis avoué que sa douceur & sa patience avoient le plus contribué à leur conversion. Elle souhaitoit que ses Filles fussent retenues, sans empêcher leur divertissement , pourveu que le danger en fût éloigné ; & comme elle vivoit dans une grande perfection, & qu'elle ne s'en servoit pas pour ménager des intrigues , elle veilloit sur leurs mœurs & sur leur conduite. Le nombre de ses Gens étoit médiocre, & se contentant de six Pages, elle

voulut reduire à douze les vingt-quatre de son Mary : Mais il la pria de les lui laisser , afin qu'ils fussent à elle & à lui. *Et je ne les garde ,* ajoûta - t'il , *que pour ceux qui vous manquent.*

Sa Maison étant faite , la principale obligation qu'elle imposa à ses Domestiques , fut de vivre en paix. Il étoit rare de voir parmi eux de l'emportement & de la contestation. Peu se hazardoient à parler de leurs compagnons avec mépris , ou avec envie. Les rapports étoient mal reçûs , sur tout , quand on se faisoit un plaisir de dire quelque faute d'un autre , pour avoir occasion de se vanger. Aucune de ses Filles n'osoit lui parler de beauté. Elle ne souffrît jamais qu'on la flatât d'attraits ; & si elle en avoit , elle étoit la seule de ne les pas connoître. Elle prenoit garde à ne pas se laisser surprendre au langage de l'hypocrisie , & elle se défaisoit aussi-tôt de ceux qui n'ayant pour fin que l'interêt , se servoient de l'apparence de la vertu pour établir leur fortune.

Elle fit dans sa Famille une maniere de vivre Chrétiennement, qui étoit suivie de tout le monde, chacun s'attachoit à son salut, sans interrompre ses occupations. Un Aumônier avoit soin de les instruire, & sa Maison n'étoit pas comme celles de la plûpart des Grands, où souvent l'on n'entend parler de Dieu, que quand on le blasphême. Si quelqu'un manquoit à son devoir, elle prenoit garde, avant que de l'avertir, si c'étoit par foiblesse ou par habitude: Et comme elle sçavoit qu'il est difficile de se soutenir toujourns également dans son employ, elle excusoit la premiere, sans pouvoir souffrir les mauvaises inclinations. Elle reprenoit en particulier ceux qu'elle y voyoit attachées, & la correction étoit courte & sans aigreur. Elle vouloit avoir soin elle-même de leur fortune, & au lieu de borner ses liberalitez à leurs personnes, elle soulageoit leurs parens par des aumônes considerables.

Si quelques-uns d'eux étoient malades, elle les visitoit tous les jours, sans rien épargner de tout ce qui pouvoit contribuer à leur guérison. On la surprenoit souvent elle-même en leur donnant quelque secours. Elle diminuoit leurs maux par sa douceur, & son zele leur apportoit un soulagement qui quelquefois les guérissoit plutôt que tous les remèdes.

Sa patience n'alloit pas seulement à pratiquer dans sa maison toutes les différentes vertus, dont nous venons de parler, elle y trouva de plus rudes peines pour une femme aussi attachée à son Mary, qu'elle l'étoit. Quoique le Duc lui témoignât beaucoup d'estime, il avoit néanmoins, quelque inclination pour certaines personnes, qu'il voyoit presque tous les jours. Comme cette Princesse connut que le cœur de son Mary n'étoit pas pour elle seule, elle le lui demanda souvent tout entier; mais elle remarquoit avec bien de la douleur, que l'amour continuoît d'y

faire des desordres dont elle se plaig-  
noit en elle-même, sans l'oser dire à  
personne. Elle étoit quelquefois si  
triste, quelle n'avoit pas la force de  
parler. Le Duc qui faisoit semblant  
d'ignorer la cause de son déplaisir,  
lui demanda un jour, si elle étoit  
malade, & lui ayant répondu, *qu'elle  
se portoit bien*, cependant, Madame,  
reprit-il, vôtre visage paroît changé.  
*Il est vray*, dit-elle, en rougissant,  
*mais mon cœur ne l'est pas, & cela vous  
doit suffire.* Ces mots furent suivis  
d'un torrent de larmes, que le Duc  
tâcha d'apaiser par le regret qu'il lui  
témoigna de causer sa douleur. Il lui  
promit dans ce moment tout ce qu'elle  
voulut; mais peu de jours après, il  
oublia sa parole, & reprit secrète-  
ment ses premières inclinations.

Quand Madame de Montmorency  
vit le Duc entraîné par cette mal-  
heureuse passion, elle chercha les  
moyens de l'en guérir sans lui faire  
des reproches & des plaintes, com-  
me ces femmes qui se sentant des  
foiblesses cachées, font éclater les

defordres de leurs maris , devant tout le monde , pour avoir lieu elles mêmes de justifier leur mauvaise conduite. Elle demandoit à Dieu de répandre dans son esprit un rayon de sa grace , afin qu'il connût l'état de son ame , & les suites de ces attachemens criminels. Cependant elle l'aimoit toujours avec la même tendresse , sans lui témoigner de jalousie. Elle évitoit de sçavoir le détail de ses actions , pour ne lui parler que de choses agreables ; & si quelquefois elle se laissoit surprendre à quelque marque de douleur , elle l'attribuoit à une cause éloignée , pour cacher la véritable , de peur de lui donner du chagrin , & elle attendoit dans cet état que la Misericorde divine tirât son cœur de la corruption.

Elle eût la même patience pour une de ses Filles , que le Duc considéroit plus que les autres. Quoique cette distinction la rendît orgueilleuse , néanmoins la douceur de la Princesse la fit rentrer en elle-même , & elle s'alla jeter à ses pieds , pour lui



demander pardon de ses emportemens. Le Duc , qui à la fin se sentit aussi touché de sa moderation , abandonna tous ses engagemens , & il lui a témoigné plusieurs fois depuis, le regret qu'il avoit de ses foiblesses passées.





## C H A P I T R E V.

*Madame de Montmorency retourne à la Cour, où elle apprend la maladie de son Mary.*

**A** P R E S que Madame de Montmorency eût été quelques années en Languedoc , elle retourna à la Cour. La Reine , qui conservoit toujours pour elle une estime particulière , la reçût avec beaucoup d'amitié : Et Sa Majesté ayant appris la maniere dont elle avoit vécu , & les grands biens qu'elle avoit fait dans son Gouvernement , lui en parla devant plusieurs personnes , pour lui témoigner que le bruit de ses bonnes œuvres étoit allé jusqu'à elle. La Duchesse la remercia de ses bons sentimens. Elle lui dit , qu'elle voudroit pouvoir faire des actions dignes de l'honneur de son souvenir : Et Sa

Majesté qui connût l'embarras où ses louanges la jettoient, changea de discours, & lui demanda les choses remarquables de certaines Villes où elle avoit passé.

Dans ce tems, les Huguenots commencerent à faire des revoltes dans le Languedoc, à cause du Mariage du Vicomte de Lestrange avec la Dame de Privas; & le nombre des mutins, qui augmentoit chaque jour par les ligues secretes qu'ils faisoient dans plusieurs endroits de la Province, obligea le Duc de Montmorency de partir, pour arrêter ces desordres. Quoique la Duchesse fût dans une grande inquiétude, elle continua la vie Chrétienne qu'elle avoit accoutumée; & Loüis XIII. qui connoissoit parfaitement son merite, la proposoit à toutes les Dames, comme un exemple de vertu.

Elle vivoit éloignée des compagnies où l'on déchire la réputation des personnes qu'on veut abaisser, quand on se sent trop foible pour s'élever à leur perfection. Elle n'attribuoit les

bonnes actions ny à la vanité ny à l'hypocrisie ; & au lieu de chercher dans les cœurs des motifs criminels, elle loüoit le bien qu'elle voyoit, laissant à Dieu , qui penetre les secrets des hommes ; à juger de leur intention. Elle haïssoit les railleries, pour les suites dangereuses qu'elles pouvoient avoir. Elle ne souffrît jamais de conversation galante : & toute la Cour avoit un si grand respect pour elle , que quand on parloit de quelque intrigue de libertinage & qu'on la voyoit approcher , l'on quittoit aussi-tôt le discours pour s'entretenir de choses serieuses , & sa seule presence suffisoit pour inspirer la vertu.

Ayant appris que le Duc étoit tombé malade devant Montauban, d'une fièvre contagieuse , & qu'on l'avoit porté à Rabastens , elle partit aussi-tôt pour l'aller secourir. L'amour qu'elle avoit pour lui l'agitoit de mille tristes pensées , & sa douleur lui faisoit imaginer dans l'avenir un malheur qui ne devoit pas arriver.

arriver. A proportion qu'elle appro-  
choit de Rabastens, elle sentoit aug-  
menter son agitation. Elle y arriva  
avec une inquiétude mortelle, &  
comme elle trouva le Duc à l'extre-  
mité, elle le couvrit de larmes, & prit  
toutes les pensées qu'elle avoit eues  
en chemin, pour des pressentimens  
de ses maux. Les Medecins la firent  
conduire dans une chambre, où le-  
vant les yeux & les mains au Ciel,  
comme une femme accablée de dou-  
leur, elle chercha dans la volonté de  
Dieu, la seule consolation qu'elle de-  
voit attendre. Elle assista nuit & jour  
le Duc. Enfin, contre l'attente de  
tous ceux qui le servoient, il donna  
quelque esperance de vie; & se réta-  
blit peu à peu. Ensuite il prit le che-  
min de Toulouse, pour remedier avec  
le Parlement, aux troubles que le  
mauvais sucez du Siege de Mon-  
tauban pouvoit exciter dans la Pro-  
vince, & la Duchesse se retira à  
Montpellier, où elle continua de  
vivre dans l'exercice des bonnes  
œuvres qu'elle avoit commencées.



## CHAPITRE VI.

*Madame de Montmorency prend congé de Madame Henriette de France, Reine d'Angleterre; & elle suit la Cour à la guerre de Sarvoje.*

**L**E Duc de Montmorency ayant appaisé les troubles de Languedoc, retourna à la Cour avec la Duchesse, pour prendre congé de Madame Henriette de France, qui étoit sur son départ pour l'Angleterre. Comme elle étoit fort aimée de cette Princesse, elle en reçût toutes les marques d'estime qu'elle pouvoit souhaiter. Après qu'elle fut partie, Madame de Montmorency retourna en Languedoc, où elle fut quelque tems avec une santé médiocre; & ensuite, soit de la tristesse qu'elle

avoit d'être toujours éloignée de son Mary, soit à cause des penitences secretes & continuelles qu'elle faisoit, elle eut un dégoût de toute sorte de nourriture, & tomba malade. Le Duc qui étoit sur mer, touché de cette nouvelle, l'alla voir, & fut six semaines auprès d'elle, sans la quitter.

Pendant le cours de sa maladie, qui fut accompagnée de plusieurs fâcheux accidens, on ne l'entendit jamais se plaindre. Elle regardoit son mal, disoit-elle, *comme un ouvrage qu'il faut faire patiemment, & qu'on ne quitte que lors qu'il est achevé.* Quand elle eut recouvré un peu de forces, elle passa deux ans avec moins d'incommodité; & après elle tomba dans une langueur dont elle ne pouvoit connoître la cause. Il est vrai que les déplaisirs lui étoient ordinaires. Elle apprenoit les trahisons secretes qu'on faisoit contre le Duc; mais ne l'estimant pas indigne d'être traité comme le sont les grands Hommes, elle souffroit patiemment les

mauvaises intentions de ses ennemis.

Cependant sa langueur continuoit toujours & devenoit dangereuse. Ses forces diminuoient, & on voyoit sur son visage des marques d'un mal qui l'alloit accabler. Ce qui la soûlaint, fut d'apprendre que le Duc avoit gagné la Bataille contre les Huguenots de la Rochelle; qu'il s'étoit rendu maître des Isles de Ré & d'Oleron; & qu'après une Procession generale pour remercier le Ciel de la victoire qu'il avoit remportée, il avoit reçu les acclamations du peuple, qui joüissant de la prospérité de ses armes, l'apelloient *le Restaurateur de la France*. Elle scût aussi que le Pape l'avoit honoré d'un Bref, où il faisoit l'éloge de son courage. Enfin la gloire qu'il avoit acquise; & son arrivée qui fut quelque tems après, ayant rendu en quelque façon la santé à la Duchesse, ils allerent tous deux à la Cour, où il se défit de sa Charge d'Amiral; & ensuite ils retournerent ensemble dans leur Gouvernement.



Le Duc apprit en ce tems-là la prison, & peu de jours après, la mort du Comte de Boutteville son Cousin. Comme il l'aimoit beaucoup, cette nouvelle le toucha sensiblement. Madame de Montmorency, qui adoroit la Providence dans tous les événemens, cacha le déplaisir qu'elle avoit, pour ne pas augmenter celui de son Mary; & après lui avoir persuadé la soumission qu'on doit à Dieu, elle lui donna la force de finir sa douleur.

Quelque tems après, on commença la guerre contre le Duc de Savoye, à cause des contraventions au Traité de Suze. Ce qui obligea le Roy d'envoyer au secours de Casal, une Armée sous la conduite du Cardinal de Richelieu. Monsieur de Montmorency y voulut aller Volontaire; & le bruit de son Voyage s'étant répandu par tout, en arrivant à Lyon, il trouva toute la Noblesse du Vivarez, qui s'y étoit renduë, pour recevoir ses commandemens. On prit dans la suite Pignerol & Thurin.

Quelque tems après , le Roy se rendit à Grenoble , & le Duc. qui alla au devant de Sa Majesté, en fut reçu avec plusieurs marques d'estime , disant quand il le vit approcher , qu'il étoit le plus vaillant homme de son Royaume. Quelques jours après il eut ordre de repasser les Monts pour commander les Troupes qui étoient aux environs de Pignerol. Ensuite, il retourna vers le Roy , qui, avec six à sept-mille hommes de pied & huit cens chevaux , l'envoya à Veillanne, où étoit le Duc de Savoye avec quinze mille hommes de pied , & quatre mille chevaux. Il commença par chasser une partie des Ennemis, d'un poste considerable ; & se sentant allumé d'un courage extraordinaire, il passa avec peu de gens devant leur gros bataillon , dont il essuya la décharge , aussi bien que celle des Carabins , qui ne l'empêcherent pas de pousser jusqu'au premier Escadron, où rencontrant le Prince Doria qui combattoit à la tête , il le blessa de deux coups d'épée , qui le mirent

hors de combat, & qui le firent tomber entre ses mains. Ensuite, il continua avec la même vigueur, & perça jusqu'au cinquième rang : Et ce qui est incroyable, il chargea le gros de la Cavalerie, qui s'avançoit pour soutenir leurs compagnons. Après quoy, allant droit à un gros Bataillon d'Allemands, il l'enfonça avec un courage accompagné d'un bonheur, qu'aucun homme ne peut attendre. Les ennemis, qui croyoient l'avoir tué, le voyant tout couvert de feu, qui rompoit leurs rangs, & renversoit leurs soldats par terre, furent saisis d'une telle frayeur, que sans regarder s'il étoit suivi, ils se mirent d'abord en déroute ; & après avoir jeté leurs armes, plus de trois cens des fuyards se précipiterent dans un grand fossé plein d'eau, où ils se noyèrent. Enfin, les siens mêmes étoient épouvantez de voir quatorze ou quinze Compagnies de vieilles Bandes de l'Empereur, défaites par un seul homme. Et ce qui est admirable, est que de tant de coups qu'il

reçût , pas un ne fut sanglant, qu'une égratignüre qu'il eut à la lèvre.

Le Prince de Piémont, qui du haut des retranchemens de Veillanne voyoit défaire ceux à qui il avoit promis le pillage de l'armée Françoisë, n'osa jamais descendre pour les soutenir, tant il fut éfrayé du courage du Duc de Montmorency. Après la Victoire, deux Chevaux-Legers de la Garde, lui presenterent le Prince Doria, qu'il traita avec toute la douceur & l'honnêteté imaginable. Il le consola de sa défaite, & commanda à des Soldats de le porter à Javenne le plus doucement qu'ils pourroient, avec ordre à ses gens d'en avoir autant de soin que de lui-même.

La Lettre  
du Roy  
du 12  
Juillet  
1630.

Le Roy écrivit à la Reine, qui étoit à Lyon, pour lui témoigner la reconnoissance extrême qu'il avoit des grands services que le Duc de Montmorency venoit de lui rendre. Il la pria de se réjouir de sa victoire avec la Duchesse. Et la Lettre dont Sa Majesté honora le Duc, parmi

plusieurs témoignages d'amitié, contenoit ces paroles : *Je me sens obligé par cette dernière action , autant qu'un Roy le peut être envers son Sujet.*

Peu de tems après , il prit Saluces & Revel ; & ensuite on vit arriver Jules Mazarini , qui demeura d'accord avec les Generaux d'une Trêve, jusqu'au quinzième d'Octobre. Comme il ne s'agissoit plus que de Négociations pour la Paix , le Duc alla à Lyon , où le Roy qui y étoit dange-reusement malade , lui renouvela les marques de sa tendresse , & lui témoigna beaucoup de confiance ; & étant revenu en santé , il le fit Maréchal de France , pour le recompenser des grands services qu'il lui avoit rendus , & pour ôter la difficulté que faisoient les autres Maréchaux , de rouler avec lui dans le commandement des Armées , où sa naissance & son grand merite l'avoient depuis long-tems élevé.

La Duchesse avoit suivi la Cour pour être plus près de son Mary , & pour en avoir tous les jours des nou-

C'est Mr  
le Cardi-  
nal Maza-  
rin.

velles. Les perils continuels où il étoit, la tenoient dans de mortelles inquiétudes. Elle se figuroit à tout moment qu'on lui alloit apprendre sa mort; & quand elle recevoit de ses Lettres, elle craignoit toujours d'y trouver quelque chose de funeste.

¶ Quelque tems après la fin de la guerre, elle presenta au Baptême, avec le Cardinal de Richelieu, Monsieur le Prince de Conty. Toute la Cour se rendit à l'Hôtel de Montmorency, où l'on fit des magnificences extraordinaires : Et ce fut en cette occasion où le Roy, après avoir longtems entretenu la Duchesse, dit ensuite devant tout le monde : *Qu'il venoit de découvrir tant de perfection en sa Cousine, qu'il desespéroit de la pouvoir imiter.*

L'an mil six cens trente-trois, elle tomba malade d'une fluxion qu'elle prit à Lyon, où elle avoit passé les nuits à la fenêtre, pour attendre les Courriers que lui envoyoit son Mary; mais bien loin de s'affliger de ses

infirmitez qui lui étoient ordinaires, elle disoit : *Qu'elle recevoit les maux comme des avertissemens que Dieu donne aux Grands , pour les détacher de la pompe qui les environne : & les faire rentrer en eux-mêmes , afin qu'ils pensent quelquefois que leur élévation ne les rend pas immortels.*





## CHAPITRE VII.

*La conduite de Madame de Montmorency , envers son Mary , quand Monsieur le Duc d'Orleans se voulut retirer dans le Languedoc.*

**L**E Duc d'Orleans, qui pour quelques mécontentemens , avoit quitte le Royaume , ayant été quelque tems en Lorraine, voulut retourner en France , & se retirer dans le Languedoc. Ce bruit allarma Madame de Montmorency , qui empêchoit son Mary , autant qu'elle pouvoit, de l'y recevoir , lui montrant le danger où il exposeroit son honneur & sa vie. Elle le faisoit souvenir des graces qu'il avoit reçues de Sa Majesté, en tant d'occasions différentes. Elle le prioit de considerer les suites.



facheuses que pouvoit avoir cette retraite ; & après avoir tâché de reveiller dans son cœur la fidelité qu'il devoit au Roy , elle lui representoit le peu d'estime que Monsieur lui témoignoit, le choisissant plutôt qu'un autre Gouverneur de Province, pour le mettre dans ses interêts , comme s'il le croyoit moins obéissant au Roy que les autres, & d'un esprit plus porté à la rebellion. A toutes ces raisons elle joignoit celles de son amour , & lui fit connoître le malheureux état où il l'alloit reduire elle-même par la douleur continuelle qu'elle auroit de son entreprise.

Monsieur de Montmorency lui dit qu'il ne prétendoit pas rien faire contre le service du Roy , en s'engageant dans le parti de Monsieur ; qu'il consideroit au contraire , que Son Altesse Royale étoit depuis longtemps parmi les ennemis de l'Etat, qui l'entretenoient dans la dissention en l'éloignant toujours plus de la Paix & de l'obéissance : Que quand il seroit dans le Languedoc , on lui

donneroit des sentimens plus justes, n'étant qu'avec des Sujets fidelles; & qu'enfin, il prenoit cette occasion comme un moyen qu'il croyoit infailible pour terminer les brouilleries, & pour le remettre en grace auprès de Sa Majesté.

Quand il eut cessé de parler, elle lui fit voir si clairement que ses bonnes intentions seroient mal expliquées; & ajouta tant de raisons & tant de larmes pour achever de le persuader, qu'il lui promît de ne se plus mêler des affaires de Son A. R. En effet, il fut quelques jours dans cette pensée, & l'auroit toujours suivie, si d'Elbene, qui étoit à Monsieur, ne le fût aller voir pour le remettre dans ses interêts. Il conféra avec lui dans sa maison de la Grange, & sçût si bien ménager son esprit, qu'il l'engagea dans le parti de son A. R. à qui il alla aussi-tôt rapporter ses desseins, & revint prendre avec lui les moyens de les faire réussir.

Le Duc qui connoissoit l'opposition de sa Femme, lui cachoit tout

ce qu'il faisoit. Il parloit avec d'Elbene, dans une Salle, pendant la nuit; & afin qu'elle ne pût découvrir leurs entrevûes secretes, il feignit d'être indisposé, & voulut coucher dans une chambre séparée, pour les pouvoir continuer. Neanmoins Madame de Montmorency, qui soupçonnoit quelque chose de ce qui se passoit, ordonna à deux de ses Gentilshommes, à qui elle se confioit le plus, de sçavoir adroitement, avec qui le Duc conferoit pendant la nuit. Ces gens l'ayant aisément découvert, entrèrent le lendemain dans sa chambre, avec un air de tristesse, & elle „ leur dit en les regardant: „ Qu'elle „ voyoit bien par leur silence, que ses „ soupçons étoient veritables, & que „ son Mary avoit repris pour Son „ Altesse Royale les mêmes sentimens qu'elle avoit tâché de lui „ ôter. „ Cependant elle ne le croyoit pas engagé comme il l'étoit. Elle attendit une nuit qu'il fût remonté dans sa chambre; alors, après avoir fait retirer tout le monde, elle se jetta

à ses genoux , le visage couvert de pleurs , & lui dit tout ce que la fidélité d'une Sujette pour son Roy , & la tendresse d'une Femme pour son Marry , lui pûrent inspirer de fort & de touchant , afin de l'éloigner du parti de son A. R.

Quoique Monsieur de Montmorency fût attendri de l'état où il la voyoit , cependant il ne changea pas de pensée ; & quelques jours après il lui avoua son engagement. La Duchesse apprit cette nouvelle avec une douleur extrême. Dès ce moment , toute sa Maison changea de face. Elle fuyoit la vuë de tout le monde , & on ne la trouvoit qu'en des endroits cachez , les yeux noyez de larmes. Mais quel fut l'accablement d'affliction où se trouva cette Princesse , quand le Duc alla prendre congé d'elle. Après lui avoir dit quelques mots à demi articulez ; *Dans quel état me laissez-vous, ajoûta-t'elle ? Vos ennemis me vont accabler sous vos ruïnes.* Le Duc sentant alors redoubler la tendresse qu'il avoit pour

*Le Duc de  
Montmo-  
rency prit  
congé de la  
Duchesse  
le 24.  
Août 1632.*

pour elle , sortit de la Chambre , en s'écriant , *ô Dieu ! que tout le malheur de mon entreprise , s'il en doit arriver , tombe sur moy , & que ma Femme ne soit pas envelopée dans ma mauvaise fortune !*

Quand il fut sorti , elle se jeta à genoux devant un Crucifix, pour demander à Dieu de changer le cœur de son Mari ; & à même tems, s'abandonnant à sa volonté, & renouvellant la soumission qu'elle avoit toujours eüe pour sa parole, elle s'offrit à lui, comme une victime prête à recevoir tous les coups dont il la voudroit fraper.





## CHAPITRE VIII.

*Madame de Montmorency apprend les blessures & la prison de son Mary, & elle sort deux fois de Beziers.*

Il avoit  
reçu dix-  
huit blef-  
sures.

PEu de jours après que Monsieur de Montmorency fut parti, le bruit courut que les Troupes du Roy l'avoient fait prisonnier. Madame de Montmorency en apprit la nouvelle avec une extrême douleur, & envoya aussi-tôt son Ecuyer & son Medecin pour lui donner du soulagement. Le Duc s'étant d'abord informé de l'état où elle étoit : *Cachez-lui, ajouta-t'il, le nombre & le danger des coups que j'ay reçus : Mais dites-lui que la blessure que j'ay faite à son cœur, m'est mille fois plus sensible que toutes celles que je sens.* Comme elle scût au retour de son Ecuyer, qu'on

*la D. de Montmorency.* 51

le devoit conduire au Château de Leytoure, elle envoya tous les jours de ses gens aux environs, pour apprendre de ses nouvelles; & elle étoit dans la dernière affliction de ne le pouvoir servir elle-même pour le consoler.

En ce tems, une Femme qui passoit pour Magicienne, demanda à lui parler. Elle lui dit qu'elle vouloit appaiser ses larmes, en lui donnant les moyens de tirer son Mary de prison. Madame de Montmorency, qui ne trouvoit aucune apparence de vérité dans le discours de cette Femme, fut sur le point de la renvoyer; mais comme elle la vit échauffée à parler, elle écouta tout ce qu'elle avoit à lui dire. Elle lui proposa diverses manières de sortilèges, avec quoy elle prétendoit venir à bout de son dessein. La Princesse, sans même faire reflexion que ces moyens étoient chimeriques; & ne regardant que la gloire de Dieu, fit chasser cette malheureuse, & lui dit : *Que si le Ciel*

*wouloit sauver son Mary, il étoit assez*

*puissant pour le faire sans le secours du Demon.* Ensuite, elle s'enferma dans un Cabinet, sans voir que peu de personnes. Elle étoit accablée de maux & de déplaisirs / & toute la consolation qu'on lui donnoit, ne faisoit qu'aigrir sa douleur. Alors elle resolut de s'aller jeter aux pieds du Roy, pour appaiser sa colere & demander la vie de son Mary. Mais comme ses ennemis la faisoient complice de sa revolte, le Roy ne la voulut pas voir. Ce qui fut une des plus sensibles afflictions qu'elle reçût dans le cours de ses déplaisirs.

Ce fut en ce tems-là que Monsieur de Montmorency lui envoya dire de ne plus songer à lui, & de remettre entre les mains de Dieu sa bonne & sa mauvaise fortune. Et comme il étoit assuré de lui donner quelque sorte de soulagement en lui apprenant la situation de son cœur, il lui écrivit qu'il ne pensoit plus au monde, & que jusqu'alors ayant tout fait pour la vanité, il commençoit à lever les yeux au Ciel pour connoître le



veritable bonheur ; Qu'il attendoit sans inquiétude, ce qu'il deviendrait, que Dieu lui donnoit des consolations interieures qui le rendoient heureux au milieu de ses maux ; Qu'il regardoit sa prison comme un effet de sa misericorde ; Qu'il ne consideroit plus la vie, que par raport à l'éternité, & qu'il se préparoit à mourir quand il plairoit à sa Providence.

Madame de Montmorency lisoit avec des torrens de pleurs, la peinture que le Duc lui faisoit de l'état de son ame : & son cœur tourmenté par un fatal pressentiment, sentoit déjà le malheur qui lui devoit arriver. Elle crût qu'ayant appris qu'il devoit bien-tôt mourir, il la vouloit disposer à recevoir cette nouvelle avec moins de douleur. Dans cet état, elle imaginoit cent choses impossibles, qui lui sembloient aisées pour le sauver. Même elle fut sur le point de s'aller embarquer sur la mer, feignant de retourner en Italie, pour faire courir le bruit qu'elle avoit péri : Et elle crût que la pensée qu'on auroit

de sa mort, obtiendrait la vie de son Mary, par le dessein que l'on formeroit de faire en lui une grande Alliance. Mais après, Dieu la ramena à elle-même. Il lui fit connoître l'injustice de son action; & tournant son cœur vers lui, il la disposa à ne souhaiter aucun soulagement que celui qui viendrait de sa miséricorde.

On lui dit alors que les Troupes du Roy n'étoient qu'à une lieue de Beziers, où elle avoit joint Monsieur le Duc d'Orleans, non par aucune liaison qu'elle eût avec lui, mais seulement pour l'obliger à demander la vie de son Mary. Comme elle n'étoit point en sûreté, elle sortit de la Ville à minuit, accablée d'affliction, & avec une si grande fièvre, qu'elle ne pouvoit se tenir debout; & Son Altesse Royale aida elle-même à la porter dans une Litiere. La précipitation de ses gens, le désordre de son équipage, le trouble d'une Ville assiégée, & les cris d'un peuple desolé, mêlez de frayeur & de compassion, rendoient sa sortie lugubre, Les uns per-

suadez de son innocence , laissoient échaper quelques mots pour la défendre : Les autres ébranlez par les faux bruits qui couroient , ne prenoient aucune part à ses malheurs ; & il y en avoit qui par crainte n'osant la plaindre devant tout le monde , répandoient des larmes secretes sur sa mauvaise fortune.

Le jour suivant , étant arrivée à Lonzac , elle y trouva une nuit encore plus effroyable que la précédente. La resolution qu'on prend de faire passer son A. R. dans le Roussillon , acheve de ruiner entièrement le peu d'esperance qui lui reste de la vie de son Mary. Elle n'avoit aucune force pour s'oposer à ce dessein ; elle fut presque au desespoir , jusqu'au lendemain que Monsieur le Duc d'Orleans reçût ordre de retourner à Beziers , où elle le suivit peu de jours après. Elle sçût que ses ennemis faisoient passer sa sortie pour une suite de rebellion , & qu'ils disoient qu'elle ne fuyoit que pour exciter de nouveaux troubles dans

les lieux où elle s'étoit retirée. On publia dans le même tems, qu'elle faisoit des intrigues secretes pour entretenir les peuples dans la revolte, & que c'étoit pour ce dessein qu'elle redoubloit sa douceur, afin de gagner toutes les personnes qui la voyoient; & allant chercher même jusques dans ses vertus, de nouvelles raisons pour la perdre, on tâchoit de persuader que ses liberalitez & les aumônes qu'elle avoit faites, n'étoient que des traits de politique pour donner de bonnes impressions d'elle, afin de glisser plus facilement au besoin, dans l'esprit des peuples, ce qui pourroit continuer la rebellion.

A peine fut-elle à Beziers, qu'elle reçût commandement de se retirer à sa maison de la Grange. Ce qu'elle fit, après avoir prié Son Altesse Royale de se souvenir de la parole qu'il lui avoit donnée, de ne rien oublier pour sauver la vie à son Mary. Ce fut alors que le peuple perdit entièrement pour elle le reste des bons sentimens qu'ils avoient conservez,

Chacun la regarda comme la cause de ses malheurs. Quand elle sortit de la Ville, les uns fermoient les portes & les fenêtres de leurs maisons, de peur d'être soupçonnez d'avoir la moindre liaison avec elle : Et les autres disoient publiquement que son ambition & son imprudence avoient perdu son Mary, & attiré sur eux tous les maux dont ils étoient menacez.





## CHAPITRE IX.

*Madame de Montmorency apprend  
la mort de son Mary.*

QUELQUE sujet qu'eût la Duchesse de craindre pour son Mary, elle ne se pouvoit persuader qu'on le dût faire mourir. Son grand mérite, tant de belles actions qu'il avoit faites, & les longs services que ses Prédécesseurs & lui avoient rendus à la France, étoient des raisons qui lui donnoient quelque espérance. Elle croyoit que le tems adouciroit l'esprit de Sa Majesté, & que les amis du Duc, qui alors n'osoient se déclarer, trouveroient l'occasion favorable, & agiroient pour sa vie & sa liberté. C'étoient les pensées de cette Princesse affligée, qui se persuadoit trop facilement ce qu'elle souhaitoit. Cependant la suite ne ré-

pondit pas à ses esperances , comme nous allons voir dans le recit du funeste accident qui acheva de l'accabler de douleur.

Le Roy ayant séjourné quelques jours à Beziers , se rendit à Toulouse le vingt - deuxiême d'Octobre. Il commanda au Duc de Vantadour de se retirer , & défendit à Madame la Princesse d'entrer dans la Ville. On y logea la plus grande partie de l'Armée , chez tous les Habitans, sans aucune distinction : Et ensuite le Marquis de Brezé eut ordre d'aller prendre à Leytoure le Duc de Montmorency , pour le conduire au Parlement ; à qui le Roy donna la Commission de lui faire son procez. Cette triste nouvelle, qui se répandit aussitôt dans la Province , excita les larmes & les plaintes de tout le peuple, qui offroient de donner leurs enfans & leur vie pour sauver celle de leur Gouverneur.

Il arriva à Toulouse le vingt-septiême d'Octobre , sur le midi , accompagné de huit Cornettes de Ca-

valerie ; & avant que d'entrer dans la Ville , les Mousquetaires du Roy l'allerent prendre au bout du Pont, & marcherent toujours autour du carrosse. Les Regimens des Gardes étoient en armes en divers endroits, & toutes les rues & les places par où il passa , étoient bordées de soldats, jusqu'à l'Hôtel de Ville , où il fut laissé sous la charge de Launay, Lieutenant des Gardes du Corps ; & une heure après, deux Commissaires du Parlement arriverent pour l'interroger. Le lendemain , on lui confronta Beauregard , Saint - Preuil & Guitaut , qui parurent devant lui le visage noyé de pleurs , se voyant obligez de causer la mort par leurs dépositions , à un homme pour qui ils avoient une tendresse & une vénération extrême. En effet , Guitaut étant interrogé , s'il l'avoit reconnu dans le combat , répondit avec des sanglots qui couperent souvent le fil de son discours : *Que le feu & la fumée dont il étoit couvert, l'empêcherent d'abord de le reconnoître ; mais que lui*



*ayant vû rompre six de leurs rangs, & tuer des soldats au septième, il avoit jugé que ce ne pouvoit être que Monsieur de montmorency. Ce qu'il scût certainement, lors que son cheval étant mort sous lui, il demeura au milieu de ses gens.*

Après de pareilles dépositions qui furent les témoignages funestes que l'on rendit de sa valeur, quelques amis fideles, voyant qu'il n'y avoit presque plus d'esperance pour sa vie, representèrent au Cardinal de Richelieu, ce que le Duc avoit fait pour lui, à Lyon, les offres, si le Roy fût mort, de recevoir son Eminence dans son Gouvernement, pour le défendre contre ses ennemis; les obligations que lui auroient ses parens, qui étoient des plus illustres Maisons de l'Europe; l'estime qu'il s'attire-roit parmi les Etrangers, & les benedictions que lui donneroient tous les peuples du Royaume. Enfin, on se servit de toutes les raisons possibles pour l'obliger de porter l'esprit du Roy à la clemence: Mais il de-

meura toujours inexorable , & laissa continuer le procès à cet illustre malheureux , qui mourut au milieu des cris & des sanglots de tout le monde.

*Il étoit  
Confesseur  
du Roy.*

Comme il ne pensoit plus qu'à l'Eternité , il pria le Cardinal de la Valette , de lui envoyer le Pere Arnoulx. Quand il le vit entrer dans sa chambre , sur les sept heures du soir , il lui témoigna tous les sentimens que peut avoir en pareil état un veritable Chrétien. Après s'être confessé & avoir communiqué avec une entiere confiance en la misericorde divine , il attendit la mort patiemment ; & s'entretint toujours avec ce Pere ; de la vanité des grandeurs humaines , & de la solidité de la vertu. Et comme Launay lui alla dire que son Jugement étoit différé au lendemain , il répondit : *Que quoique ce délai ne lui semblât plus nécessaire, il tâcheroit de ménager ce tems-là pour se préparer à bien mourir.* Ce fut alors qu'il disposa de quelques - uns de ses biens. Il pria le Pere Arnoulx de

presenter au Cardinal de Richelieu, un de ses Tableaux qu'il lui nomma, & de l'assurer de son amitié. Il écrivit dans le même tems à la Duchesse une Lettre, que nous rapporterons dans la suite. L'amour qu'il lui conservoit, & l'affliction extrême dont il sçavoit qu'elle étoit accablée, lui tiroit à tout moment des soupirs qui le faisoient mourir de douleur.

*C'étoit un  
Saint Se-  
bastien.*

Sur les neuf heures du soir, Lavaupot, Gentilhomme, envoyé de la part de Son Altesse Royale, s'alla jeter aux pieds du Roy, pour obtenir la grace de Monsieur de Montmorency, & dit à Sa Majesté tout ce qui pouvoit exciter sa clemence; mais ses paroles n'eurent point d'effet. Cette nuit fut horrible dans Toulouse. L'Armée qui étoit aux environs, entra dans la Ville; presque toutes les maisons furent remplies de soldats, & tout le peuple avoit l'esprit troublé de l'horreur du spectacle qui se préparoit pour le lendemain. Le Duc de Montmorency, qui étoit le pitoïable sujet de tant de gémisse-

mens, demeuroid tranquille, sans donner à ceux qui le voyoient, aucune marque d'agitation.

Le Comte de Charlu, Capitaine des Gardes du Corps, l'étant allé prendre dans son carrosse, avec sa Compagnie & les Mousquetaires du Roy, le conduisit au Palais, au travers d'une infinité de soldats, dont toutes les rues étoient bordées; & le Duc entra dans la chambre où tout le Parlement étoit assemblé, avec la même assurance & la même grace qui l'accompagnoient autrefois, quand il y avoit paru comme Gouverneur de la Province. Il n'avoïa pas seulement tout ce qu'il falloit pour être condamné, mais il s'accusa & se calomnia presque lui-même, afin de souffrir la peine de tous ceux que sa considération avoit rendu criminels. Quand on l'eût remené à l'Hôtel de Ville, il demanda un habit blanc, qu'il avoit fait préparer à Leytoure, pour le jour qu'il devoit mourir, & il donna le sien à l'Exempt qui le gardoit.

Lors

Lors qu'on le vit dépouiller, tout le monde fondit en larmes. Le Pere Arnoulx & les autres Jesuites qui étoient allez pour l'assister, n'eurent pas la force de lui dire un mot. On ne voyoit auprès de lui que des gens accablez d'affliction; les soldats mêmes qui le gardoient, étoient dans sa chambre, tête nuë, sans armes, & les yeux abîmez dans les pleurs: Et en ce tems-là, Launay étant retourné vers le Roy, vit une autre sorte de desolation, qui pour être plus retenue, n'étoit pas moins extrême. Tous les gens de la Cour avoient le visage consterné: ils se regardoient sans se pouvoir rien dire; & le Maréchal de Châtillon se servit de ce triste silence, pour faire connoître à Sa Majesté le plaisir qu'il feroit à tout le Royaume, s'il se portoit à la compassion.

Enfin, toutes les voyes de la Misericorde étant fermées pour Monsieur de Montmorency, il commença à faire ses derniers remercimens à tous ceux qui l'avoient gardé, ou servi

dans sa prison ; & coupant sa moustache de cheveux , il la mit dans les mains du Pere Arnoulx , & le pria de la brûler. On n'entendit plus auprès de lui , qu'une confusion de sanglots & de soupirs , qui , sans ébranler sa constance, l'accompagnerent jusqu'à la fin de sa vie. Il descendit à la Chapelle de l'Hôtel de Ville , parmi ces funestes témoignages de douleur & d'admiration que les soldats rendoient à son infortune & à sa vertu : Et après avoir ouï lire l'Arrêt de sa mort , il remercia les Commissaires , & leur dit ; qu'il le recevoit comme un Arrêt de la Misericorde de Dieu. Alors il se tourna vers le Pere Arnoulx , pour lui découvrir la grace interieure qu'il sentoît , que le Ciel lui faisoit , de mourir avec une confiance chretienne. Ensuite , on lui lia ses bras , qui avoient gagné tant de Batailles ; & marchant en cet état jusqu'à la premiere Basse - court de l'Hôtel de Ville , il monta sur l'échafaut avec la même constance qu'il avoit toujours conservé.

C'est ainsi que mourut ce grand Homme, né dans le sein de la Fortune ; & aimé de tous les peuples, sans que ses grandes Actions, & l'éclat de sa gloire puisse empêcher ses malheurs. Quelques personnes qui étoient présentes à ce funeste spectacle, l'avoient vû sur la mer, contre les Huguenots, & au combat de Veillanne, couvert de feu & de sang, pour soutenir les intérêts de l'Etat & de l'Eglise. Le Pape admire sa vertu, & le comble de benedictions, dans le Bref où il fait l'éloge de son courage : Et le Roy, défendu par sa valeur, lui témoigne toute la reconnoissance qu'un Prince peut avoir pour un Sujet. Cependant il meurt, & cette même Fortune, après l'avoir conduit au travers d'une infinité d'occasions éclatantes, le mene sur un échafaut, où elle lui ôte la vie. Trompeuses grandeurs du monde, vous expliquez bien la verité des „ paroles de Dieu : „ Qu'il ne faut „ point se confier à vos promesses, où „ l'on ne trouve ny assurance ny „ salut.

Dés qu'il fut mort, on se pressa pour recueillir de son sang; quelques-uns des plus avancez en brûrent, les autres le recevoient dans leur mouchoir, les soldats y trempoient leurs épées, comme s'il eût été capable de leur communiquer son courage. La terre même & les pierres qui en étoient teintes, devenoient précieuses, & on les ramassoit avec soin. Pendant que l'on s'occupoit à donner à la vertu de ce grand Homme, des marques extraordinaires d'amour & de veneration, la Dame de Grammont, à qui le Duc de Montmorency avoit recommandé son Corps, l'alla prendre dans un carrosse, accompagnée de deux Prêtres, & le fit conduire à Saint Sernin, où le Cardinal de la Valette, qui en étoit Abbé, ordonna qu'il fût enseveli.

La Lettre que nous avons promis de rapporter, & que Monsieur de Montmorency écrivit à la Duchesse, contenoit le dernier Adieu, qu'on va lire dans ces tristes paroles.



**M**ON cher cœur , je vous dis  
le dernier Adieu , avec une  
affection pareille à celle qui a tou-  
jours été entre nous. Je vous con-  
jure par le repos de mon ame , que  
j'espère être bien-tôt au Ciel , de  
modérer vos ressentimens , & de re-  
cevoir de la main de nôtre doux  
Sauveur cette affliction. Je reçois tant  
de graces de sa bonté , que vous  
devez avoir tout sujet de consola-  
tion. Adieu , encore une fois , mon  
cher cœur.

On chargea deux Capucins de  
rendre cette Lettre à Madame de  
Montmorency , & de ne pas l'aban-  
donner à ses déplaisirs. Quand ces  
Religieux virent l'état déplorable où  
elle étoit , ils n'osèrent lui donner  
une si funeste nouvelle. Cependant  
la mort du Duc étoit publique ; les  
Domestiques de la Duchesse étoient

dans la consternation , & il y avoit dans toute la Maison un morne silence qui faisoit le cœur de tout le monde. Ces marques de tristesse découvrirent aisément à Madame de Montmorency , ce qui étoit arrivé. Alors sentant redoubler en elle tout ce que le desespoir a de cruel , elle se trouva dans cet abîme de maux , qui rend insensible, & où un malheureux ne daigne pas invoquer le Ciel, dont il semble qu'il ne craint plus les menaces , comme si Dieu ne pouvoit augmenter sa douleur. Quand ses premiers mouvemens furent passés, levant les mains au Ciel pour implorer sa Misericorde , elle lui demanda la force de soutenir ce coup avec la resignation d'une Chrétienne. Ensuite, elle s'enferma dans sa chambre, sans voir personne. Elle y passoit les nuits en prières , & se consolait avec Dieu, au pied d'un Crucifix. On lui entendoit quelquefois dire , dans le transport de sa douleur : *Je n'aimois que lui , mon Dieu , & vous me l'avez ôté , pour n'aimer que vous.* Et un tor-

rent de larmes accompagnoit ses paroles.

Le monde ne la touchoit plus, & tous les avantages qu'elle avoit de la Nature & de la Fortune, ne servoient que pour la représenter à ses yeux comme une malheureuse : Exemple funeste de l'inconstance des choses humaines. Comme elle étoit en cet état, on lui écrivit de la Cour, qu'on avoit dessein de l'arrêter, parce qu'elle n'avoit pas assez justifié sa conduite sur le soupçon qu'on avoit qu'elle eût porté son Mary à servir Son Altesse Royale : Et on lui mandoit qu'elle le pourroit faire devant le Roy, qui alloit à Beziers. Cette nouvelle ne la toucha point. Comme elle avoit sa conscience pour témoin de sa fidélité, elle ne se mit pas en peine de l'événement.

En effet, quelque effort qu'on fit auprès d'elle, on ne pût l'obliger à faire connoître son innocence, afin d'ôter de l'esprit des peuples, les idées de revolte, que ses Ennemis leur avoient données. Elle sçavoit,

neanmoins , qu'elle dépendoit d'un Roy juste , qui ménageroit plus sa vie , qu'elle ne le pourroit faire elle-même. Son seul desir étoit d'employer pour l'Eternité , le reste des jours que la Misericorde mettoit en ses mains : Et le Ciel lui donnant toujours de nouvelles forces , elle redoubloit sa vertu dans les maux, pour fatiguer la mauvaise fortune , & être aux yeux de Dieu , un exemple de constance & de fidélité.





## CHAPITRE X.

*L'indifference de Madame de Montmorency pour la conservation de ses biens. Elle apprend le détail de la mort du Duc son Mary.*

**A**PRE'S que Madame de Montmorency eut fait une si grande perte, elle ne crût pas qu'il y eût rien au monde digne de ses soins. Elle devint insensible pour les choses mêmes qui regardoient son honneur & sa vie. Quelques nouveaux efforts que fissent ses amis auprès d'elle, pour l'obliger de justifier sa conduite, & de faire voir qu'elle n'avoit point contribué à jeter le Duc dans le patti de son A. R. ils n'en pûrent venir à bout, se contentant de leur répondre : *Qu'elle n'avoit plus rien à craindre ny à esperer des hommes.*

Les gens qui conduisoient ses affaires, croyans que depuis la mort de son Mary, elle auroit moderé sa douleur, lui proposèrent quelques moyens justes de conserver les meubles précieux, avant la confiscation des biens de Monsieur de Montmorency; & la prièrent de considérer ses besoins & ceux de sa famille, & de prévenir par des voyes legitimes, la perte qui lui pourroit arriver: Mais leurs paroles furent inutiles, & elle leur répondit: *Qu'elle ne vouloit avoir pour tout bien que la patience & la douleur; & qu'elle ne craignoit pas qu'on lui enlevât jamais ny l'une ny l'autre.* Ainsi, s'étant entièrement abandonnée à la Providence, elle ne sentoit aucune inquiétude; & elle a avoué depuis, que son cœur n'avoit jamais été plus tranquille. *Je pensois en ce tems-là, disoit-elle à une de ses amies, qu'ayant perdu Monsieur de Montmorency, je n'avois plus rien à ménager dans le monde; & cette perte qui faisoit l'excès de ma douleur, me mettoit dans un état d'insensibilité qui*

*la D. de Montmorency.* 75

*me rendoit indifferente pour tous les maux. Je redisois souvent aussi, pour apaiser mes larmes, ces paroles de l'Ecriture : Que les Pauvres sont le partage de Dieu. Et me regardant comme une femme délaissée, je sentoís une joye intérieure de ne pouvoir être consolée que de lui.*

Son seul desir étoit d'apprendre les particularitez de la mort de son Mary ; & comme elle scût que le Pere Arnoulx l'avoit assisté les trois derniers jours de sa vie, elle envoya un Homme à Toulouse, pour le prier de lui écrire les sentimens qu'il avoit eus en mourant. Ce Pere lui fit le détail de tout ce qu'elle vouloit savoir, dans une Lettre, dont voici quelques mots.

*Consolez-vous, Madame, lui dit-il, j'ay trouvé dans son cœur toutes les dispositions d'un Chrétien, qui a oublié les choses de la terre, & qui n'est sensible qu'aux plaisirs de l'Eternité. Il a passé le peu de tems qui lui restoit, dans l'exercice des vertus. Il a connu le monde*

tel qu'il est, & s'en est détaché sans peine. On voyoit en lui les miracles de la grace, dans l'application & l'ardeur qu'il avoit pour la Croix de Iesus-Christ, & dans les paroles pleines d'amour, qu'il repetoit souvent pour me découvrir l'état de son ame. Vous aviez part à ses soupirs, Madame; & si dans le détachement où je vous le représente, il étoit encore sensible à quelque déplaisir, c'étoit à celui que vous donnoit sa mauvaise fortune.

Madame de Montmorency lût ces paroles avec des torrens de larmes; & ce fut alors qu'elle résolut en elle-même de ne rien oublier pour honorer la mémoire de ce grand Homme.







## CHAPITRE XI.

*On conduit Madame de Montmorency prisonniere au Château de Moulins. Sa douceur dans son voyage. Elle en-voie visiter à Lyon Madame de Chantal. Ses occupations dans sa prison; & le commencement de sa liberté.*

**I**L y avoit environ sept mois qu'elle étoit au lit, accablée de douleurs & de maladie, quand elle reçût un Ordre du Roy, qui lui commandoit de sortir de la Province; & Sa Majesté lui donnoit le choix de Montargis, de la Fère, ou de Moulins, pour y demeurer. Elle choisit Moulins, parce qu'il étoit plus éloigné de la Cour; & comme l'Exempt la-pressoit, elle fit tout préparer pour obéir.

Les Gens de cette Princesse étoient dans la dernière affliction, & ne la pouvoient regarder que les yeux pleins de larmes. Ils trouvoient dans l'Exempt une dureté extrême; & quelque raison qu'ils pussent dire, pour lui représenter l'état pitoyable où ses longues maladies l'avoient réduite, ils ne le pûrent obliger d'attendre qu'elle eût repris un peu de force pour se mettre en chemin. Comme elle scût qu'ils commençoient à s'aigrir de cette rigueur, elle les fit approcher de son lit, pour leur dire que l'Exempt devoit répondre de sa conduite à ceux qui l'avoient envoyé; & qu'elle seroit fâchée que son retardement lui attirât quelque punition. Ainsi, après les avoir exhortés à la patience, & avoir emprunté une petite somme d'argent pour se conduire, elle les pria de préparer au plutôt ce qu'il falloit pour aller à Moulins.

Le jour du départ étant venu, on la mit dans un carrosse, dont le mouvement lui faisoit souvent perdre la

respiration. Elle sortit ainsi de sa Maison de la Grange, au mois de Novembre, accablée de maladies & de déplaisirs. Le triste appareil de son train, autrefois si pompeux, la lenteur de sa marche, le silence profond & la consternation de ceux qui l'accompagnoient, portoient dans tous les lieux de son passage, la douleur & la compassion. Plusieurs personnes de qualité, qui connoissoient son innocence, ne pouvoient cacher leurs soupirs. Ils alloient au devant d'elle pour la consoler; & la voyant dans un état si lugubre, ils la recevoient avec des torrens de larmes.

Sa patience fut extrême dans son voyage. Ceux qui alloient à côté d'elle pour la soulager, ne l'entendirent jamais se plaindre: Et sa vie n'étant plus qu'un changement de maux, elle les recevoit comme les suites de sa mauvaise fortune.

Le quatrième jour de sa marche, ses Gens rencontrèrent dans un Hameau, un Homme qui avoit été fort animé à Toulouse, contre Monsieur

de Montmorency. Ils dirent à la Princesse, qu'on le cherchoit pour des crimes; & la prièrent de souffrir qu'ils l'arrêtaient. Mais elle répondit que la mort de ce malheureux ne diminueroit pas son affliction; qu'elle ne vouloit pas contribuer à sa perte. Et après avoir remis toute sa vengeance à Dieu, elle leur ordonna de passer sans lui rien dire, & même sans faire semblant de le connoître, remerciant le Ciel en elle-même, d'avoir trouvé une occasion qui renouvellât ses douleurs.

Etant arrivée à Lyon, elle commença à faire l'expérience de la pauvreté: & comme elle se vit abandonnée de tout le monde, elle fut contrainte de vendre de ses chevaux de carrosse, pour avoir dequoy continuer son voyage. Elle esperoit, avant que de partir, recevoir quelque consolation dans un entretien avec Madame de Chantal; mais on éloigna cette Religieuse, pour ôter à la Duchesse la douceur qu'elle auroit trouvé

*la D. de Montmorency.* 81

trouvé dans ses paroles. Elle apprit cet éloignement avec beaucoup de déplaisir, sans néanmoins témoigner la moindre aigreur ; & elle dit avec un esprit tranquille : „ Qu'elle étoit „ indigne de conférer avec une Saint-  
„ te, & qu'elle ne méritoit pas de  
„ recevoir aucun soulagement à ses  
„ peines. „ Elle l'envoya visiter par sa Dame d'Honneur, qui lui marqua le déplaisir qu'elle avoit de ne la pouvoir entretenir elle-même. Madame de Chantal lui fit dire la part qu'elle prenoit à ses malheurs ; & conçût dès ce moment, pour elle, une tendresse qui continua toute sa vie.

Quand elle fut à Moulins, l'Exempt la conduisit au Château, qui étoit sa prison, veillant nuit & jour à sa garde, sans souffrir que personne lui parlât, qu'en sa présence. Ce lieu étoit dégarni de toutes sortes de meubles, & on fut obligé d'en emprunter quelques-uns des Dames de la Visitation, à qui Madame de Chantal avoit écrit de donner à la Prin-

cesse tout ce qui lui seroit nécessaire. Elle apprit alors les persecutions qu'on lui faisoit à la Cour, où chacun trouvoit des crimes dans sa conduite passée, & où ceux mêmes qui étoient assurez de son innocence, se laissoient emporter aux sentimens de ses ennemis. Le Pere Arnoulx, qui sçavoit son extrême affliction, la consoloit quelquefois par des Lettres, d'où l'on a tiré ces paroles.

*Soyez persuadée, Madame, que vous êtes dans l'état où le Ciel veut que vous soyez. La calomnie que vous souffrez, vous est commune avec tous les justes, & vos ennemis ne peuvent se résoudre à vous pardonner votre vertu. Cette pensée diminuera vos douleurs, & considérant que tout le monde est tourmenté par des persecutions différentes, vous n'esperez pas que Dieu vous tire du nombre des autres par une faveur singulière, afin de vous donner un bonheur exempt de la malignité humaine. Et quelques lignes plus bas ; l'animant à*

la D. de Montmorency. 83

la patience, il ajoute : *Quel spectacle que celui d'une Chrétienne, qui demeure ferme pendant les attaques de ses ennemis, qui les voit pleins de colere, & les regarde avec un cœur intrepide, sans troubler la serenité de son ame; qui entend leur calomnie avec douceur, qui répond avec moderation, & qui soutient son abaissement avec un courage digne de l'Evangile ! Un tel objet n'est pas une simple idée que je présente à votre esprit, vous l'avez vu dans Job, benissant la main de Dieu qui le frapoit, & vous pouvez le trouver en vous même, avec le secours de la Grace; car enfin, Madame, que nous gémissions tant que nous voudrions, nos cris & nos plaintes ne finissent pas nos douleurs, & en quelque desolation où nous jettent les maux, ils vont toujours leur cours ordinaire, sans qu'ils soient arrêtez ny diminuez par nos larmes.*

Et dans une réponse qu'il fait à une Lettre où elle se plaignoit d'être injustement persecutée, & que ceux mêmes qui vouloient paroître ses

amis , contribuoient secretement à ses peines, il lui écrivit ces paroles.

*Vous ne pouvez souffrir d'être injustement persecutée. Voudriez-vous, Madame , avoir mérité vos malheurs par des crimes ; & ne voyez - vous pas que vous vous plaignez de vôtre innocence ? Les mauvaises intrigues de vos amis, vous toucheroient peu, si vous considérez que quelque amitié qu'ils vous aient promise, ils sont hommes & capables d'infidélité ; & étant nez inconstans sur tout , le moyen qu'ils vous puissent toujours estimer , & que dans ce cercle de différentes choses , où l'on voit que leur esprit tourne continuellement, il y puisse avoir un point fixe pour l'arrêter en ce qui vous regarde.*

Madame de Montmorency recevoit de si grands soulagemens de ces Lettres , qu'elle les relisoit toujours pour soutenir ses douleurs. Elle lui écrivoit quelquefois , afin de lui découvrir le fond de son ame , & de lui donner la consolation de voir que



ses discours ne lui étoient pas inutiles. Ce qui obligea ce Pere de les continuer, comme il fit dans cette Lettre qu'elle reçût en une occasion où elle avoit le plus besoin de secours. Après lui avoir dit l'entretien qu'il avoit eu, sur son sujet, avec une personne qui l'estimoit beaucoup, il ajoûte :

*C'est ainsi, Madame, que quelques-uns parlent de vous : Je vous écris l'admiration qu'ils ont pour vôtre vertu, afin que vous vous souveniez du langage du monde, & que si vous vous entendez louer, vous ne soyez pas surprise de la flaterie, & que la complaisance que vous auriez pour vous-même, ne vous fasse pas perdre le mérite de vos larmes. Cachez-les aux yeux des creatures, & ne cherchez que Dieu pour témoin de vôtre fidélité. Les maux doivent être vôtre occupation & puisque vous avez pour mod. le JESUS CHRIST, qui est l'Homme de douleurs, vous ne devez songer qu'à vos peines. Ce sont les moyens qu'il prend pour vous éloigner*

du monde. Peut-être que vos grandeurs passées vous ont en pêché de connoître ce que vous étiez ; & vôtres état présent vous dépouillant de leur éclat , & vous laissant à vous-même, sans aucun appui de la fortune , vous oblige de lever les yeux au Ciel , pour implorer sa Miséricorde. Souvenez-vous que les justes perdent souvent leur sainteté , quand ils cessent de vivre dans les afflictions. David a été plus fidelle à Dieu , dans la condition de Sujet , que dans celle de Roy. Après avoir épargné la vie de Saül , avant qu'il fût sur le Trône , il fit mourir Urie , quand il y fut élevé. Et Salomon , qui , nonobstant sa profonde sagesse , est tombé dans l'idolatrie , n'avoit jamais senti de malheurs , & peut-être que parmi les tribulations , ce Prince auroit toujours conservé sa vertu. Pensez avec Saint Bernard aux souffrances de JESUS - CHRIST , pour animer votre courage. Si on vous persécute , croyez que vos pechez le meritent , & cette pensée rendra vos tourmens plus légers. Benissez ceux qui vous maudissent , & calmez leur colere par votre

moderation. Considérez que celui qui persécute, & celui qui souffre, sont tous deux mortels, & que vos peines ne seront pas longues. Enfin, Madame, il n'y a personne qui ne pleure & qui ne gémissé, & la vie est un cours de larmes qui ne finit qu'à la mort. Méditez souvent ce que je viens de vous écrire. Je sçay que tout le monde, & que vos ennemis mêmes, sont touchez de vos afflictions & de vôtre courage. Demandez-le toujours à Dieu, afin que les amis qui vous restent, ayent la consolation de voir que la mauvaise fortune ne diminuë pas vôtre patience, & qu'au milieu de vos pleurs, vous ne témoigniez rien pour vous plaindre de la rigueur du Ciel, & de l'injustice des Hommes.

Elle fut une année dans le même état, sans sçavoir ce qu'elle deviendrait: Mais le Roy ayant enfin connu sa fidelité, déclara que non seulement on n'entreprendroit rien sur sa vie, mais qu'elle avoit la liberté de sortir du Château, & d'y recevoir des visites. Cette nouvelle redoubla

*Alors le  
Cabinet  
étoit sans  
fenêtre.*

sa douleur ; & au lieu de quitter sa prison , elle s'en fit une plus étroite. Elle s'enferma dans un petit Cabinet obscur , où il n'entroit autre lumière que celle de quelques bougies ; & elle y demeura six mois sans en sortir, que pour aller à une Chapelle entendre la Messe. Sa consolation étoit de recevoir les pauvres : Elle soulageoit de ses paroles & de ses biens la misere qui les accabloit ; & un jour étant avec une personne qui la vouloit éloigner de cette occupation, elle lui dit : *Qu'elle s'étoit crüe la plus affligée creature du monde , mais que cette pensée ne l'avoit jamais renduë insensible aux miseres d'autrui. Et les moyens que j'ay eus de les en délivrer, ajoûta-t'elle, m'ont tenu lieu de consolation dans un tems où je n'en pouvois recevoir de personne.*

La vie qu'elle menoit dans ce Cabinet , fut bien-tôt sçüe de tout le monde ; chacun en parloit diversement. Les amis secrets qu'elle avoit à la Cour , étoient touchez de sa douleur ; & les autres ne pouvoient s'em-

pêcher d'admirer sa constance. Il s'en trouvoit quelques - uns qui , sans pénétrer le motif qui la faisoit agir, condamnoient ses manieres. Même quelques devots de ce tems - là , témoignoient du mépris pour ses regrets qui duroient toujours ; & ne pensoient pas que tant de larmes pussent compatir avec la vertu d'une ame Chrétienne.

Cependant, tous ces differens sentimens ne changerent pas sa conduite , parce que ses déplaisirs ne l'empêchoient pas de se soumettre à la Providence. Les consolations, qu'elle avoit reçues des Lettres du Pere Arnoulx , l'obligerent de lui écrire pour le prier de l'aller voir , & d'être son Directeur. Il lui répondit avec toute la charité possible ; & comme on avoit refusé à cette Princesse le plaisir de voir à Lyon la Mere de Chantal, on empêcha aussi que ce Pere ne prît le soin de son ame. Alors elle eut recours au Pere de Lingendes ; mais comme ses occupations ne lui permettoient pas de la pouvoir diriger,

elle retourna au Pere Arnoulx , à qui elle avoit une confiance particuliere, parce qu'il avoit assisté, comme nous avons dit , Monsieur de Montmorency à la mort : Et après lui avoir parlé de l'abandonnement où elle étoit,

*Je vois bien, ajouta-t'elle, que Dieu ne veut point que mon malheur diminue, puis qu'il ne permet pas que j'aye l'honneur de vous voir. C'étoit la seule consolation que je m'étois promise en ce monde; mais puisque je suis un écueil, & que mon approche peut faire faire naufrage, il faut que j'en retienne le desir même, comme un vent contraire. Je voudrois voir tous les autres dans la bonace, & je ne demande pas à Dieu que ma tourmente s'appaise, cela ne pouvant plus être, mais qu'il me commande de marcher sur les flots agitez, comme à son Apôtre. Il est vrai qu'une creature aussi malheureuse que moy, ne peut meriter ses graces; mais il en paroîtra plus Dieu, de fortifier tant de foiblesses; & vous mon Reverend Pere, bien chari-*

*la D. de Montmorency. 91*  
*table de les regarder avec compassion,*  
*& de donner vos assistances à la mal-*  
*heureuse,*

DES URSINS.

Le Pere Arnoulx lui répondit tout  
ce qui la pouvoit consoler ; & après  
l'avoir exhortée à la patience , il lui  
conseilla de se représenter toujours  
JESUS-CHRIST mourant , puisque la  
Croix étoit le seul moyen d'adoucir  
l'amertume de ses larmes.





## CHAPITRE XII.

*Madame de Montmorency tombe dans la secheresse de cœur. Dieu la retient dans une tentation où elle alloit succomber. Le Pere des Ursins va à la Cour, pour travailler à son entiere liberté.*

PENDANT le cours de ses maux, le Ciel la consoloit interieurement par la douceur de la Grace ; mais après elle se sentit tout à coup privée de la presence de Dieu , & elle tomba dans la secheresse de cœur, où il semble que le Ciel ; comme dit le Prophete , soit devenu d'airain pour une ame Chrétienne. Cet état l'affligea , sans lui faire perdre courage. Elle s'attacha continuellement à la méditation des veritez éternelles, & à la lecture de l'Evangile , & elle



tiroit de ce Livre sacré , ce qui pouvoit diminuer sa langueur, & relever son abattement.

Cependant, malgré ses efforts, Dieu permit que le Demon la tentât d'une maniere dangereuse. Il commença par lui représenter la violence & la durée de ses maladies qui la rendoient incapable d'aucune occupation. Elle considéroit l'impossibilité d'exécuter ses projets, dans le Mauzolee qu'elle vouloit entreprendre, pour conserver la mémoire de Monsieur de Montmorency. Elle prévoyoit dans l'avenir une longue suite de malheurs ; & pensant que le monde ne cesseroit jamais de la persecuter, & que Dieu même sembloit l'avoir abandonnée , elle resolut de mourir. Comme elle étoit dans ce dessein, depuis quelque tems , elle vit un jour sortir d'un coin de ce Cabinet où elle étoit toujours enfermée , un Serpent qui se glissa jusques sur le bord de sa robe. Au lieu d'avoir peur , elle crût que le hazard lui presentoit l'occasion de contenter ses desirs. Elle

resolus de se faire piquer les bras ; mais comme elle se dispoſoit à les lui preſenter , Dieu jettâ tout à coup dans ſon eſprit une lumière de grace , pour lui faire voir l'horreur de l'action qu'elle alloit entreprendre , rentrant alors en elle-même , elle s'humilia devant lui , & adora ſa main toute-puiſſante qui la retenoit ſur le penchant de ſa perte.

Elle commença à ſe défier des reſolutions qu'elle avoit faites de ſupporter chrétiennement ſes malheurs. L'infidélité qu'elle venoit de témoigner , lui faiſoit craindre pour l'avenir ; & ayant de la confuſion même de ſes larmes , elle croyoit les verſer plutôt comme une Payenne orgueilleuſe , qui tire vanité de ſa douleur , que comme une Chrétienne qui doit vivre dans l'amertume de la pénitence.

Sa chute lui fit entreprendre des mortifications extrêmes ; elle devint plus ſolitaire qu'auparavant ; elle ſe retira même du Sacrement de l'Euchariftie , & il falut que ſon Direc-

teur lui commandât de s'en approcher. Ce qu'elle fit, & son obéissance lui attira la Paix que Dieu répand dans une ame disposée à le recevoir.

En ce tems, les gens qui avoient soin de ses affaires, la firent songer à les éclaircir. Elle eut de la peine à s'y resoudre ; & après avoir protesté qu'elle ne vouloit avoir aucune contestation avec les parens de Monsieur de Montmorency, elle témoigna un si genereux desinteressement, que Monsieur le Prince ayant eu la confiscation des biens du Duc, elle lui envoya toutes les pierreries de son Mary, sans ôter de son Cordon bleu quelques-unes des siennes qu'elle y avoit attachées elle-même pour l'enrichir. De plus, elle s'engagea à payer, le legs que Monsieur de Montmorency avoit fait aux Jesuites de Toulouse, où son cœur étoit enterré, pourveu qu'on élevât le Mausolée qu'on avoit promis : Mais comme elle trouva alors des obstacles à son dessein, elle le remit entre les mains

du Pere Arnoulx , attendant sans inquiétude une occasion favorable pour le faire réussir.

Cependant, ses malheurs qui étoient connus de toute l'Europe affligeoient beaucoup les Ducs de Bracciano & de Sangemini, ses Freres, qui souhaïtoient de l'avoir auprès d'eux, pour appaiser ses larmes : Mais comme en ce tems la plupart des Princes d'Italie étoient broüillez avec la Cour de France, pas un ne voulut entreprendre de prier le Roy, en faveur de Madame de Montmorency, pour lui faire donner la liberté; & il semble que Dieu seul voulut avoir soin de la lui rendre.

Le Pere des Ursins, son Frere, fut celui que le Ciel choisit: C'étoit un Religieux de l'Ordre des Carmes déchaussez, qui vivoit dans un parfait détachement des choses du monde, & qui regardant tous les événemens comme les effets de la Providence, étoit également indifferant pour la bonne & pour la mauvaise fortune. Cependant la vertu & la constance de

de la Duchesse le toucherent , & il se resolut de quitter la solitude pour venir en France , travailler à sa liberté. Il partit de Rome l'an mil six cents trente - trois , & étant arrivé à la Cour , il demanda au Roy permission de voir la Duchesse à Moulins. Au premier abord , se sentant touchés l'un & l'autre , ils demurerent un peu de tems sans avoir la force de parler : Ensuite le Pere des Ursins , après lui avoir dit quelque chose pour la consoler , lui apprit la raison de son voyage , & le dessein qu'avoient ses parens de la revoir en Italie , pour lui faire oublier ses malheurs. Madame de Montmorency témoigna beaucoup de reconnoissance de la bonté qu'il avoit : Elle répondit : " Qu'elle étoit obligée aux  
„Ducs de Bracciano & de Sange-  
„mini , de songer à ses peines ; mais  
„qu'elle les remercioit du soulage-  
„ment qu'ils lui offroient : Qu'elle  
„regardoit tous les maux qui lui  
„pouvoient arriver , comme des ef-  
„fets de la Misericorde divine , &

„ qu'elle recevroit la mort avec plus  
„ de plaisir , que tous les biens de la  
„ fortune.

Peu de tems après , le Pere des Ursins retourna à la Cour , pour obtenir la liberté de la Princesse , & il trouva d'abord de grandes difficultez à surmonter. Personne ne vouloit paroître dans ses interêts , & ses amis avoient de la peine à les appuyer. On persuadoit secretement au Roy, que sa liberté pouvoit avoir des suites facheuses ; qu'elle étoit toujours aimée dans le Languedoc, & qu'ayant autant d'adresse qu'elle en avoit, elle pouvoit glisser dans les esprits de l'aigreur contre le Ministère : Qu'il ne falloit pas s'arrêter à ses larmes, ny à sa vertu ; qu'elle se serviroit de tout pour venir à bout de ses desseins , & que l'amour qu'elle conservoit pour la mémoire de son Mary, étant extraordinaire, elle sacrifieroit sa propre vie pour vanger sa mort : & de plus, quand tous ses efforts seroient inutiles, qu'on devoit considérer qu'elle avoit autrefois gagné le

cœur des peuples , par sa liberalité : Qu'ils avoient encore des restes de leur amitié passée, & qu'elle affecteroit d'aller de Ville en Ville, avec un équipage lugubre, afin d'exciter leur douleur, & de les toucher de compassion pour sa mauvaise fortune.

Toutes ces raisons & d'autres semblables, retenoient la clemence du Roy. Le Pere des Ursins trouvoit tous les jours de nouveaux obstacles ; & quelque chose qu'il dit pour justifier la conduite de la Princesse, on l'écoûtoit sans reflexion , de peur de se laisser persuader à ses paroles. Pendant cette négociation , les douleurs de la paralysie qu'elle souffroit depuis long-tems , devinrent plus violentes , & on demanda au Roy permission de l'envoyer aux Eaux de Bourbon. Ce que Sa Majesté accorda, toujours sous la garde de l'Exemt, qui ne la quittoit jamais. Elle y fut, sans se mettre en peine de sa guérison. On lui faisoit prendre tout ce qu'on vouloit , sans qu'elle fit reflexion à la suite des remedes ; & sa

patience alla jusqu'à se laisser mettre, pour redresser son corps, dans une maniere de pressoir, que seroient deux Hommes robustes, où elle souffroit des douleurs si violentes, qu'elle fut plusieurs fois sur le point de perdre la vie.







## CHAPITRE XIII.

*Le Roy donne l'entiere liberté à la Duchesse. La Reine lui écrit , pour lui en témoigner sa joye ; & son Altesse Royale la va visiter. Entretiens d'elle & du Pere des Ursins , qui la confirme dans le dessein qu'elle a de se retirer dans le Convent de la Visitation. Elle y entre la veille de Saint Laurent, de l'année mil six cens trente-quatre.*

**M**ADAME de Montmorency retourna à Moulins, pour continuer les bonnes œuvres qu'elle avoit commencées. Comme elle entendoit la Langue Latine, elle lisoit ordinairement l'Ecriture sainte, & sur tout le Livre de Job ; se consolant

à repeter sans cesse les mêmes paroles dont il se servoit pour déplorer ses malheurs.

Cependant, le Pere des Ursins continuoit toujours sa négociation avec assez de succez ; & malgré la politique de ceux qui vouloient détruire ses desseins, on lui donnoit quelque esperance d'en venir heureusement à bout. En effet, quelque tems après, il obtint ce qu'il demandoit ; & le Roy persuadé de la fidelité de Madame de Montmorency, lui donna une entiere liberté, avec commandement à l'Exemt de se retirer. Elle reçût cette nouvelle avec indifférence. Comme elle avoit perdu en son Mary, tout ce qu'elle pouvoit souhaiter dans le monde, le reste ne la touchoit point ; & une personne lui allant temoigner la joye qu'elle avoit de sa liberté, elle lui répondit :  
*Que n'ayant à chercher que Dieu seul, elle ne se réjoüissoit point de quitter sa prison, & de changer de demeure, puis qu'il est également par tout.*

Ce fut alors que la Reine Mere l'honora d'une Lettre , pour lui témoigner la part qu'elle avoit toujours prise à ses malheurs ; & Monsieur le Duc d'Orleans , après l'avoir envoyé visiter , la voulut voir lui-même , peu de tems après , en passant à Moulins. Mais de peur que sa presence ne renouvelât le souvenir de ses maux , il lui fit demander auparavant , si elle se trouvoit en état de recevoir quelque consolation de sa visite. Quand il la vit , il la trouva si pâle & si dé faite , qu'il en fut touché jusqu'aux larmes. Il admira la constance de cette Princesse , & il dit en sortant , à ceux qui l'accompagnoient : *Qu'elle lui avoit parlé comme une Sainte. Ses ennemis, continua-t'il, sont ceux de qui elle ne dit rien , & je suis ravi de sa vertu.*

Quand le Pere des Ursins fut de retour à Moulins , il y demeura deux mois : & ce fut alors que ce Religieux commença de considerer en elle la force de la Grace , qui la soulageoit dans les maux. Il lui parloit quel-

quefois d'aller en Italie , & sans vouloir changer le dessein que Dieu avoit sur elle , il lui proposoit une retraite dans sa Patrie, pour y vivre plus heureusement. Madame de Montmorency , qui se trouva un jour plus disposée à lui ouvrir son cœur là-dessus , le prit en particulier , & lui dit ces paroles :

*Je ne vous regarde pas tant en cette occasion, comme mon Frere , que comme un Ami fidelle , qui me doit conseiller pour mon salut. Quand je retournerois dans ma Famille , croyez - vous que mes Parens effacent jamais de mon cœur l'affliction où vous me voyez ? Ou qu'en sortant de France je puisse perdre le souvenir de Monsieur de Montmorency, que je sens bien que je pleureray toute ma vie ? Mes Freres n'étant touchés de mes maux que comme des Hommes du monde , ne chercheront que des soulagemens humains , pour les dissiper : Mais en l'état où je suis , & Dieu me faisant la grace de le regarder comme mon unique bien , dois-je désirer quelque consolation sur la terre ? Peut-être tâchera-*

*t'on de me donner de l'aversion pour un  
Païs qui me cause tant de tourmens.  
Peut-être qu'on me voudra faire entrer  
dans des raisons d'interêt & de fortune;  
& j'auray le déplaisir de me voir per-  
secutée par des personnes qui me sont  
cheres, & qui trouveront déraisonnable  
la vie retirée que je me propose, & le  
détachement que je sens de toutes les  
choses du monde. Je ne suis plus en état  
de penser aux biens presens. Votre  
exemple m'apprend le chemin que je dois  
suivre; & il n'est plus tems que je cher-  
che des consolations parmi les Hommes.  
Je sens que Dieu veut avoir soin de mon  
salut; & vous ne me conseilleriez pas  
de lui résister.*

Le Pere des Ursins fut touché de  
ces paroles, & il ne la pressa pas da-  
vantage sur la proposition qu'il ve-  
noit de lui faire; au contraire, il la  
loüa d'abandonner tous les secours  
humains, pour vivre avec Dieu dans  
la solitude. Alors elle lui découvrit le  
dessein qu'elle avoit d'entrer dans le  
Convent de Sainte Marie, & le pria  
de demander au Ciel, pour elle, le

moyen de l'executer. Leurs entretiens ne furent plus dans la suite que sur le mépris du monde. Elle se sentoit animée à la vertu par l'exemple de son Frere, que toute la Ville de Moulins regardoit comme un Saint.

L'humilité paroïssoit sur son visage & dans ses paroles : & un jour qu'il étoit allé pour ouïr le Sermon dans l'Eglise de Nôtre-Dame de Moulins, quelqu'un l'ayant empêché de se placer au lieu qu'il souhaitoit, il s'arrêta modestement sans se plaindre, & sans affecter de faire dire son nom, pour s'attirer de l'honneur, & pour reparer la petite mortification qu'il avoit reçüe. Quoy qu'il fût hors de son Convent, il ne relâcha rien de son austerité. Il refusoit les viandes délicates que les Gens de la Duchesse lui presentoiënt ; & une fois qu'il se vit pressé de prendre quelque rafraîchissement, il répondit : *Qu'il n'étoit pas sorti du Monastere pour chercher des adoucissements à sa Regle, & que Dieu le faisoit souvenir qu'en quelque lieu qu'il fût, il étoit toujours Religieux.*

Quand il fut parti pour retourner à Rome, Madame de Montmorency resolut de se retirer dans le Convent de sainte Marie. Ce qui la détermina à ce choix, fut non seulement sa devotion particuliere à saint François de Sales, & l'estime qu'elle avoit pour Madame de Chantal, mais encore la pauvreté de cette Maison qu'elle regarda comme un moyen pour lui faire perdre le souvenir des grandeurs humaines. Le Pere Arnoulx approuva son dessein. Il lui écrivit la consolation qu'il avoit de la voir dans des sentimens si Chrétiens; & l'exhorta à les suivre au plutôt, puis qu'il n'y avoit plus rien dans le monde pour elle, & *que son cœur devoit chercher dans l'union avec Dieu, le seul bien qui le pouvoit rendre heureux.*

Madame de Montmorency commanda aussitôt à ses Gens de prendre une maison près du Monastere où elle vouloit entrer; & elle leur promit de sortir tous les jours, pour les voir. Ce qui l'obligeoit à en user de cette maniere, étoient les visites

de plusieurs personnes de qualité, qui alloient, recevoir dans ses conversations du soulagement à leurs déplaisirs. Comme elle fit reflexion dans la suite, qu'entrant à tout moment dans le Monastere, elle en pourroit troubler l'Ordre, elle prit des heures pour entrer & pour sortir. Elle regla aussi tout ce qui regardoit les Filles qui la servoient, avec défense d'aller dans aucune Cellule, sans la permission de la Superieure. Elle fit aussi tenir prêt pour un tems marqué, ce qu'on lui devoit envoyer à ses repas. Enfin, après avoir fait un reglement pour tout ce qui la pouvoit regarder, elle quita le Château la veille de saint Laurent, de l'année mil six cens trente-quatre, & entra dans le Monastere de la Visitation de Sainte Marie.

On ne peut dire la joye qu'eurent toutes les Religieuses, d'avoir cette Princesse; mais elles n'osoient la lui témoigner, à cause de l'état où elles la voyoient. Dès le soir qu'elle fut entrée, elle voulut assister à l'Office, & dans les commencemens de sa re-



traite , en prononçant les Pſeaumes dont elle entendoit le ſens , le Saint Eſprit lui en faiſoit ſi bien penetrer les veritez , & touchoit ſon cœur d'une ſi vive conſolation , qu'on lui voyoit ordinairement le viſage couvert de larmes. Cette ardeur divine animoit ces Filles à la ſainteté , & le zele de cette Princeſſe les incitoit à imiter ſes vertus , ſans rien trouver de difficile , qui pût ralentir la ferveur de leurs ſentimens. Elles la voyoient touſjours exacte à garder les loix qu'elle s'étoit faites elle-même ; & ſon exactitude fut ſi grande , qu'ayant appris que le Statut de l'Ordre défendoit d'avoir dans le Convent aucun animal inutile , elle ſe défit d'un Agneau qu'elle aimoit , & qui s'étoit accoutumé à la ſuivre , répondant à une de ſes Filles qui l'en vouloit empêcher : *Que les perſonnes qui ont l'avantage de vivre dans le Cloître , en doivent obſerver les Regles ; & qu'il ſeroit bien injuſte de cauſer du trouble dans un lieu où elle-même alloit chercher le repos.*



## CHAPITRE XIV.

*L'attachement de Madame de Montmorency pour le Convent de Sainte Marie de Moulins ; & avec quel zele elle protegea les Religieuses, dans une grande occasion, contre ceux qui decroient leur vertu.*

QUELQUE tems après sa retraite dans cette Maison Religieuse, ses maladies l'obligerent de retourner aux Bains de Bourbon, qui lui furent alors extrêmement utiles, & qui la rétablirent jusqu'au point qu'elle se trouva assez forte pour entreprendre les jeûnes que le Pere Arnoux lui avoit défendus.

Les Filles de Sainte Marie lui témoignèrent la part qu'elles prenoient au rétablissement de sa santé ; & elle

leur répondit avec une amitié singulière, qu'elle fit connoître dans une occasion importante que nous allons rapporter.

Dans ce tems, la Supérieure du Monastere tomba dans l'hydropisie; & les Medecins, après avoir inutilement essayé tous leurs remedes, dirent que les Eaux de Bourbon étoient le seul qui la pouvoit guérir. Cependant cette Religieuse ne voulut pas consentir à y aller; & comme une des principales Regles de l'Ordre, est de ne jamais sortir du Convent, pour le recouvrement de sa santé, elle aimoit mieux mourir que de la violer, n'estimant pas sa vie assez précieuse pour la conserver en donnant mauvais exemple à des Filles dont elle avoit la conduite. Cependant ses Freres étoient fachez de la perdre, faute d'un remede si aisé: & persuadez qu'il n'y en avoit point d'autre pour la guérir, ils eurent recours à Mr l'Evêque d'Authun, qui voyant la justice de leur demande, envoya à cette Supérieure une Obé-

*C'étoit  
alors Mr  
de Ragny.*

diance pour aller prendre les Eaux, dont elle se trouva extrêmement soulagée : Et ensuite ils la retinrent quelque tems avec eux , pour achever de la rétablir. Elle étoit accompagnée de quelques-unes de ses Religieuses , & pendant qu'elle fut à Bourbon, ou dans la maison de ses Freres, elle vécut avec la même austerité & la même vertu qu'elle faisoit dans le Monastere. Tous ceux qui les voyoient , étoient touchez de leur modestie ; & on ouït dire à plusieurs personnes de qualité : *Que les Fille de sainte Marie se distinguoient par tout ; qu'elles inspiroient le respect & la retenue ; & qu'ils n'en avoient jamais vu qui eussent pu se seculariser même au milieu du monde.*

Le séjour de cette Superieure dans la maison de ses Freres, parut une innovation dans l'Ordre , & Madame de Chantal en reçût plusieurs plaintes. Comme elle avoit un zele extrême pour l'observance des Regles, elle ne se contenta pas de faire faire une reprimande particuliere à  
la

la Supérieure ; mais pour reparer l'injure qu'elle croyoit que l'Ordre entier avoit reçu d'une pareille nouveauté , elle demanda à l'Evêque d'Authun permission de la faire déposer avant la fin de sa Charge. L'Evêque y consentit, & envoya un Visiteur avec commandement aux Religieuses de choisir une autre Supérieure. Comme elles avoient beaucoup d'estime pour celle qu'on vouloit déposer , elles tâcherent de la justifier ; mais le Visiteur les obligea absolument à une nouvelle élection.

Quelque soin que ces Filles eussent de cacher au public ce qui s'étoit passé dans leur Monastere , elles ne purent empêcher que le bruit n'éclatât ; & la nouvelle élection faite avant le tems , donna à parler à tout le monde. L'esprit de malignité, qui est répandu presque dans toutes les compagnies, fit aussi-tôt soupçonner la Supérieure déposée , de quelque desordre secret. Les uns approuvoient sa déposition , & les autres disoient que les Religieuses ne de-

voient pas la souffrir , parce qu'elle laissoit imaginer plusieurs choses de-savantageuses à celle qu'on avoit déposée : Et il s'en trouvoit qui raillant de ce nouvel Institut , étoient bien aises d'avoir lieu de le condamner par la desunion qu'ils disoient être dans le Monastere.

Madame de Montmorency , qui étoit encore à Bourbon , apprit aussitôt ce desordre. Ceux qui étoient fachez qu'elle se retirât dans ce Convent , se servirent de l'occasion pour lui ôter le dessein d'y retourner , sans oublier d'exagerer cette broüillerie , qui , à leur avis , devoit continuer , à cause de l'élection extraordinaire qu'on avoit faite. Ses Gens qui étoient sollicitez par des personnes de la Ville , & même par des Religieux , de lui donner du goût pour une autre Maison , lui disoient que les Filles de Sainte Marie avoient perdu par leur mauvaise conduite , l'estime qu'elles avoient acquise : Qu'on voyoit bien que leur vertu n'avoit que de l'aparence , puis qu'el-

les étoient contraintes de déposer même leur Supérieure. Et ceux qui, sous de beaux prétextes de pitié, vont à des fins bien éloignées de celle du Christianisme, appuyoient adroitement les paroles de ses Domestiques, & faisoient glisser leurs raisons dans l'esprit de cette Princesse, pour lui inspirer insensiblement le dessein que leur intérêt s'étoit proposé.

Les differens conseils qu'on donnoit à Madame de Montmorency, pour la détourner de rentrer dans le Convent des Filles de Sainte Marie, & le bruit de la nouvelle élection, ébranlerent la resolution qu'elle avoit de passer sa vie avec elles. En effet, ne cherchant que la Paix & le repos, elle craignoit de s'engager dans un lieu de contestation & de desordre, & même d'être un jour obligé d'en sortir. Elle crût donc que puis qu'elle en étoit dehors, elle agiroit prudemment de bien penser à ce qu'elle devoit faire : Elle y songea quelques jours sans en rien communiquer à

personne ; & ayant prié le Ciel de lui découvrir sa volonté pour le choix d'une retraite qui devoit faire toute la douceur de sa vie , elle considéra qu'il s'agissoit de protéger une Maison Religieuse, où il n'y avoit jamais eu aucun dérèglement ; qu'elle étoit une partie considérable d'un nouvel Institut , qui commençoit d'éclater dans l'Eglise , & que si elle l'abandonnoit , son éloignement persuaderoit au monde, qu'elle y avoit reconnu un véritable desordre ; au lieu que son retour pourroit dissiper le bruit qui étoit arrivé , & arrêter les suites de la calomnie. Ces raisons la confirmèrent dans la pensée qu'elle avoit de rentrer dans ce Monastere ; & comme elle connoissoit la vertu des Religieuses ; elle resolut , non seulement de les protéger contre leurs ennemis ; mais aussi de donner une partie de son bien pour leur fournir tout ce qui est nécessaire à la vie. Quelque chose qu'on fit pour changer son dessein, on n'en pût venir à bout, & elle retourna dans cette Maison au



mois d'Octobre suivant, où elle reçût de la nouvelle Superieure, le même honneur que lui avoit fait celle qu'on avoit déposée. Elle trouva parmi elles une amitié reciproque, & une parfaite intelligence qui la consola beaucoup, & la détermina encore plus à les défendre contre les séculiers, & même contre des Prêtres, qui poussez d'un zele indiscret, se faisoient une vertu de les décrier dans le monde.

Comme elle sçût qu'un Religieux parloit contre elles publiquement, elle lui témoigna qu'elles meritoient un traitement plus doux, & qu'on leur imposoit tout ce que l'on publioit contre leur conduite. C'étoit un sçavant Docteur d'un Ordre fameux, mais d'une vertu severe qui pouvoit autant venir du caractère de son esprit, que de la sainteté de ses mœurs. Comme il avoit ouï parler desavantageusement des Filles de Sainte Marie, & qu'il se persuadoit que le mal qu'on en disoit, étoit véritable, il s'emportoit dans ses Prédica-

tions contre leur relâchement prétendu ; & un jour , dans un Sermon qu'il fit en leur Eglise , il ne pût s'empêcher de les reprendre avec aigreur , comme des Filles déchuës de la perfection de leur institut. Madame de Montmorency fut surprise de son indiscretion ; elle le pria en particulier de changer de discours , & lui protesta qu'elle voyoit tous les jours le contraire de ce qu'on lui avoit dit , & que si leur Maison étoit relâchée , elle ne l'auroit pas choisie pour s'y retirer : ajoutant que s'il continuoit à les décrier , elle seroit obligée de quitter ses Prédications , pour ne pas oïr blâmer des Religieuses , qui , bien loin de mériter des corrections publiques , étoient dignes au contraire de l'estime de tout le monde.

Cependant le Religieux étoit tellement prévenu contre ce Monastere , qu'à la premiere occasion il recommença de parler avec la même aigreur ; & son imprudence alla jusqu'à proposer le relâchement des

Filles de Sainte Marie , comme un écueil qu'il falloit éviter , de peur de tomber dans le desordre. Madame de Montmorency , qui ne pût souffrir ces paroles , sortit du Sermon , & par là elle fit connoître à tout le monde l'injustice qu'on faisoit à ces Filles , de les persecuter publiquement , & de les accuser d'une desunion où elles n'avoient jamais été. Cette action surprit & mortifia le Prédicateur ; & on remarqua que tous ceux qui étoient presens , étant persuadez que cette Princesse n'entreprendroit pas la défense d'une Maison où regneroit le desordre , commencerent à se desabuser des mauvaises impressions qu'on leur en avoit données , & connurent encore mieux dans la suite , que le bruit qui couroit de ces Religieuses , étoit un effet de la calomnie. Madame de Montmorency ne laissa pas de conserver toujours pour ce Pere le même respect ; & comme elle crût qu'il n'avoit parlé contre le Convent de Sainte Marie , que sur le

raport de quelques personnes mal intentionnées, elle ne perdit rien de l'estime qu'elle devoit à son merite & à sa vertu.





CHAPITRE XV.

*Madame de Brechart arrive au  
Convent de Moulins , & ayant  
reconnu la vertu de Madame de  
Montmorency, elle l'obligea d'aider  
les Religieuses de ses conseils dans  
la vie spirituelle.*

A PRE's que les faux bruits furent  
dissipez, & que ces Filles furent  
rétablies dans leur premiere réputa-  
tion, Madame de Montmorency son-  
gea à soutenir leur Maison de ses  
biens, pour ne leur laisser que le soin  
de leur salut. Mais comme alors elle  
se trouva sans argent , elle emprunta  
des sommes considerables , qu'elle  
paya peu de tems après , pour faire  
des provisions & pour parer l'Eglise.  
Elle travailloit elle - même aux orne-  
mens des Autels ; elle veilloit aussi au

soulagement des malades , à qui elle fournissoit tous les remedes necessaires pour leur rendre la santé , & elle alloit tous les jours dans leurs chambres, les servir & les exhorter à souffrir patiemment leurs maux. On la trouvoit auprès d'elles lisant la Vie des Saints, quand la maladie n'étoit pas violente ; & elle avoit fait un petit Recueil des plus belles paroles de l'Ecriture, pour la consolation de celles qui ne pouvoient entendre de longues exhortations.

Dans ce tems-là Madame de Brechart, troisiéme Religieuse de l'Ordre, & qui avoit été la premiere Supérieure de cette Maison, arriva à Moulins pour consoler ces Filles, de la persecution qu'elles avoient soufferte. Cette Dame, morte en réputation de sainteté, & dont le corps se conserve entier depuis quarante ans, étant au Convent de Sainte Marie, alla aussi-tôt saluer la Duchesse, dont elle avoit tant ouï parler ; & dans ce moment, elles conçurent l'une pour l'autre, une estime & une amitié par-

faite. Elle appaisa la douleur de ces Filles, & les entretenoit souvent des veritez éternelles, sur tout lors qu'elle étoit arrêtée dans le lit par ses maladies.

Madame de Montmorency, qui sçût les entretiens spirituels qu'elle faisoit aux Religieuses, se glissa un jour à un coin de la chambre pour les entendre sans qu'elle la vît. Elle se sentit penetrée de la force de ses paroles; & peu de jours après, elle lui demanda quelques conversations particulieres, pour lui ouvrir son cœur. Ce qu'elle fit plusieurs fois dans la suite; & ce fut alors que cette sainte Mere commença à découvrir sa vertu & les dons extraordinaires que Dieu avoit répandus dans son ame. Elle vit la charité qui l'animoit, l'indifferen- ce qu'elle avoit pour tout ce qui n'alloit pas au salut, & le mépris qu'elle avoit conçu des grandeurs humaines, qu'elle appelloit *les illusions de la Fortune, & les faux plaisirs des enfans du siecle*. Après avoir connu les grands talens de cette Princesse, elle l'ex-

horta de les employer pour le prochain, & d'aider les Novices par ses conseils.

Madame de Montmorency considéroit qu'étant encore dans un état séculier, elle ne devoit pas se mêler de la direction des personnes Religieuses; & d'ailleurs, comme elle se persuadoit que bien loin de mener les autres à Dieu, elle avoit besoin d'y être conduite elle-même, elle dit plusieurs choses à Madame de Brechart, pour éloigner l'employ qu'elle lui propoisoit; mais cette sainte Religieuse, après lui avoir répondu: Qu'elle sçavoit que les gens du siècle n'ont aucun droit de toucher au Sanctuaire, lui fit connoître que ce n'étoit que pour des motifs particuliers, qu'elle la vouloit engager à soutenir, par sa vertu, un Ordre qui commençoit dans l'Eglise. Elle tâcha donc de vaincre sa résistance, & la pressa de suivre le conseil qu'elle lui donnoit, dans la pensée que Dieu soutiendrait sa foiblesse, & beniroit sa charité. Enfin, après l'avoir fait



refoudre à travailler par ses instructions à l'avancement spirituel du Monastere, elle dit à ces Filles : " Quel-  
,, les pouvoient avec confiance dé-  
,, couvrir leurs peines à cette Prin-  
,, cesse, qui possédoit mieux qu'elles-  
,, mêmes l'esprit de leur Institut.

Quand elle fut partie du Convent de Moulins, la Princesse fit reflexion à l'engagement qu'elle avoit accepté, & elle crût ne devoir pas commencer une occupation si importante, sans auparavant avoir demandé à Dieu les lumieres necessaires pour y réussir. Elle s'apliqua pendant quelques jours à des Méditations conformes à ce qu'elle alloit entreprendre ; & après avoir considéré qu'elle répondroit à Dieu de tout ce qu'elle diroit à ses Filles, au lieu de se décourager par la crainte de sa Justice, elle se confia à la Misericorde divine, & commença à leur donner accez auprès d'elle, sans distinction de personnes ny de qualité, les recevant à toutes les heures, pourveu que ce fût sans interrompre les exercices communs. Elle les

secouroit toutes également, sans autre vuë que celle de leur perfection ; & neanmoins elle s'attachoit à chacune en particulier , comme si elle eût été la seule qu'elle dût conduire. On remarqua en peu de tems un grand avancement dans le Monastere. La Superieure admiroit les lumieres & la vertu de cette Princesse , & fut elle - même lui decouvrir son cœur , pour recevoir ses conseils. Elle écou- toit avec beaucoup de charité les scrupules de ces Filles ; & quand quelqu'une avoit de la peine à prati- quer certaines mortifications , elle l'exhortoit à se vaincre , lui persua- dant que la victoire qu'elle rempor- teroit sur elle - même , lui attireroit, peut-être, la grace de son salut.

Une de ses principales applica- tions , étoit de les empêcher d'avoir trop de complaisance pour elle ; & le respect qu'elles témoignient pour ses avis, lui faisoit quelquefois crain- dre qu'elles ne se portassent à certai- nes actions de pieté , plus pour lui plaire, que par un veritable attache-

ment à la vertu. Aussi elle élevoit  
toûjours leur esprit à Dieu, & épuroit  
leur intention, afin que Jésus-  
Christ fût le seul objet de leur  
amour. Et un jour, comme elle par-  
loit à une Religieuse : *Je m'estime*  
*assez malheureuse*, lui dit-elle, *d'avoir*  
*si long-tems dérobé mon cœur à Dieu,*  
*sans lui ôter encore ceux que lui-même*  
*s'est réservé.*





## CHAPITRE X.VI.

*Madame de Montmorency assiste jusqu'à la mort, un de ses ennemis ; & elle fait plusieurs grandes charitez à diverses personnes.*

**L**A douceur de Madame de Montmorency trouva souvent les occasions de paroître envers les pères, & envers ses ennemis. Elle soulageoit les uns & les autres, & remettant à Dieu son ressentiment contre ceux qui l'avoient persécutée, comme nous allons voir dans l'exemple suivant.

Tout le monde sçait qu'en l'an mille six cens vingt-neuf, il y eut de grands troubles dans le Languedoc, pour la creation des Elûs. Monsieur de Montmorency étant Gouverneur  
de

de la Province, y alla pour les appaiser, & pour faire exécuter la volonté du Roy. Pendant qu'il y travailloit, un Officier de la Ville de Pezenas, faisoit tout ce qu'il pouvoit pour ruiner ses desseins. Il animoit secrètement le peuple contre lui. Il disoit qu'il prenoit des sommes considérables pour soutenir ceux qui étoient intéressés dans cette nouvelle création; & il ajoûtoit mille fausses raisons pour persuader sa calomnie. Quand elle fut découverte, Madame de Montmorency le regarda comme un ennemi déclaré de son Mary; & cet Homme qui se sentit coupable de plusieurs autres mauvaises actions qu'il avoit faites, sortit de la Province, & s'alla réfugier dans des lieux inconnus, où il crût être en sûreté.

Quelques années après la mort du Duc, il passa à Moulins, où il tomba malade. Son mal l'obligea de s'y arrêter; & comme il sçût que Madame de Montmorency y étoit, il craignit qu'elle ne se souvint de ce qu'il avoit

fait à Pezenas contre son Mary , & qu'elle n'en voulût tirer vengeance. Il se logea à l'extrémité d'un Fauxbourg , sans vouloir dire son nom ny son païs ; & il crût par ce moyen n'être connu de personne. Cependant sa maladie augmenta , & ayant dépensé tout ce qu'il avoit , il fut abandonné de tout le monde. Madame de Montmorency qui veilloit toujours aux occasions de faire du bien, apprit qu'il y avoit un Etranger malade, sans avoir les moyens de se faire guérir. Elle l'envoya visiter par deux de ses Gens, qui le reconnurent , & rapporterent à la Princesse qui il étoit. Alors elle se sentit touchée de sa misere , & remercia le Ciel de lui donner occasion de soulager un Homme de qui elle avoit reçu tant de déplaisirs. Elle lui envoya tous les jours sa Dame d'Honneur, pour apprendre de ses nouvelles , & lui fit porter tout ce qui étoit nécessaire à sa guérison. La longueur de sa maladie donna le tems à sa femme & à ses enfans de l'aller trouver. Comme ils sçûrent

à leur arrivée la charité de Madame de Montmorency, ils s'allèrent jeter à ses pieds pour la remercier. Elle les reçût avec beaucoup de tendresse; & quand leur Pere fut mort, elle les consola, & les exhorta à souffrir leur affliction avec une constance Chrétienne, & les ayant retenus quelque tems à Moulins, elle leur donna une grosse somme pour soulager leur misère.

Dans ce même tems, elle protégea une pauvre Femme, contre les poursuites d'un Homme considerable qui la vouloit faire mettre en prison; & quoique cet Homme lui témoignât de l'aigreur, elle ne laissa pas de le tirer de prison lui-même, peu de jours après, où il avoit été mis au Siege de Mourron.

Sa charité ne se faisoit pas seulement sentir de ceux qui se trouvoient dans le lieu où elle étoit, mais elle l'étendoit encore dans plusieurs Provinces, & répandoit ses biens dans tous les endroits où elle decouvroit la nécessité, se croyant

assez recompensée de pouvoir assister des malheureux ; qui , comme elle disoit , beniroient Dieu de les avoir délivrez de leurs peines.

Elle apprit qu'un Gentilhomme souffroit à Paris une misere d'autant plus grande, qu'il n'osoit la découvrir, & qu'il languissoit de faim dans une chambre, où la honte le retenoit, sans se pouvoir resoudre à demander du secours à personne. Elle écrivit à son Intendant, de l'aller chercher, & de lui donner huit cens livres, comme s'il lui payoit une dette, sans lui dire de qui cette somme venoit ; & elle continua la même charité tant qu'il en eut besoin. Ce Gentilhomme, après avoir long - tems demandé le nom de la personne qui l'assistoit, découvrit à la fin que c'étoit Madame de Montmorency. Il lui témoigna une extrême reconnoissance dans la Lettre qu'il lui écrivit, dont voici quelques paroles.

*Je ne puis vous exprimer, Madame, le  
ressentiment que j'ay de vôtre charité,*



*& de la maniere dont vous me la faites, vous soulagez ma misere en m'épargnant la honte, qui est un mal aussi grand que la pauvreté. Je prie le Ciel de vous conserver pour apprendre au monde à prevenir la necessité des malheureux, & à l'adoucir par des aumônes sans ostentation & connues seulement de Dieu, qui en doit être la recompense.*

Elle apprit dans le même tems, qu'un autre Gentilhomme de Languedoc étoit pressé par des creanciers qui le cherchoient pour le faire mettre en prison. Elle lui envoya dequoy payer ses dettes; & depuis elle lui continua ses liberalitez à diverses reprises, jusqu'à ce que ce Gentilhomme l'alla remercier, & lui dit, qu'il étoit dans un état plus heureux qu'auparavant.

Cette Princesse ne cessa jamais ses aumônes pendant qu'elle fut dans la vie seculiere. Elle assistoit avec un zele particulier les Ecclesiastiques qui avoient besoin de secours. Elle donnoit à des pauvres enfans dequoy

continuer leurs études, ou elle les mettoit dans une profession, afin qu'ils pussent gagner leur vie chrétiennement. Elle nourrissoit les prisonniers qu'on laissoit presque mourir de faim, & déliroit ceux qui étoient retenus pour des dettes.

Quand elle scût que les gens de guerre, qui séjournoient à Moulins & aux environs, avoient causé une grande misère parmi le peuple, elle redoubla ses aumônes, qu'elle fit secrètement passer à des personnes que la honte avoit reduites à l'extrémité.

Elle plaçoit les pauvres Filles qui le souhaitoient. Elle marioit les autres qui étoient en danger de se perdre; & faisoit Religieuses celles qui avoient un véritable détachement du monde. Elle contribuoit non seulement à la subsistance de plusieurs Convents; mais encore elle entretenoit des Missionnaires dans le Japon & dans le Canada: Et les Ursulines ne pouvant faire subsister une d'elles, qu'on avoit envoyée dans ces pais

pour instruire les jeunes Filles dans la Religion Catholique , eurent recours à cette Princesse, qui leur donna tous les ans , ce qu'elles demandoient pour continuer leur charité.

Après avoir sçû que le Pere d'une Religieuse qui étoit avec elle dans le même Convent, souffroit une grande nécessité , elle lui donna dequoy le soulager ; & la pria d'aller toujours à elle lui demander le même secours. La Religieuse ayant éprouvé deux ou trois fois sa bonté , n'osa plus lui faire la même prière , de peur de se rendre incommode. Un jour, comme la Princesse vit cette Fille dans un grand abatement, elle la prit en particulier, & la conjura de lui découvrir la cause de sa douleur ; mais n'en pouvant venir à bout : *N'est-il pas vrai*, lui dit - elle , *que vous avez vu votre Pere , & que vous ne le voulez pas avouer ?* Alors cette Fille fondit en larmes. *Je ne laisseray pas*, continua Madame de Montmorency , *de vous donner ce que vous ne me voulez pas demander.* Et lui mettant dans la main

une somme assez considerable : *Je vous pardonne pour cette fois, ajouta-t'elle en l'embrassant, à condition que ce sera la dernière que vous manquerez de confiance pour moy.*

Dans ce tems-là un Gentilhomme Huguenot, qui avoit été chassé d'une Place de Languedoc, dont il avoit le Gouvernement, se retira à Moulins avec sa famille. Comme il avoit beaucoup d'enfans & peu de bien, & qu'il se voyoit abandonné de tout le monde, il étoit réduit à une grande nécessité. Madame de Montmorency lui envoya une somme d'argent, & le fit prier de lui donner la plus jeune de ses Filles, pour la tenir auprès d'elle. Le Gentilhomme surpris de la generosité de cette Princesse, & de l'honneur qu'elle lui faisoit, la lui presenta lui-même, à condition qu'elle ne lui parleroit pas d'être Catholique. Ce qu'elle lui promit. *Mais, ajouta-t'elle, si elle s'y portoit de bon gré, par les bons exemples qu'elle verra, vous ne serez pas fâché que je favorise ses desseins.*

Elle travailla si heureusement auprès de cette jeune Fille, qu'elle fit abjuration dans l'année; & ensuite elle se sentit si vivement touchée de la Grace, qu'elle voulut être Religieuse dans le Convent de Sainte Marie, où Madame de Montmorency la fit recevoir.

Les Prières de cette Princesse, attirerent une si grande benediction sur les autres Enfans de ce Gentilhomme, que non seulement ils se firent tous Catholiques; mais lui-même, qui avoit perdu son Gouvernement, parce qu'il avoit refusé de quitter sa Religion, se convertit à la Foy, & vécut dans une parfaite vertu. Elle lui fournit toujours dequoy subsister, jusqu'à ce que par le credit qu'elle avoit auprès de quelques Prélats, elle lui fit donner une pension du Clergé, pour entretenir sa famille.



## CHAPITRE XVII.

*Madame de Montmorency se met sous la direction du Pere de Lingendes. Les differentes manieres dont Dieu conduit les ames ; & les témoignages que ce sage Directeur rendit de sa vertu. Elle termine plusieurs procez & plusieurs inimitiez entre des personnes considerables.*

PENDANT ce tems le Pere de Lingendes alla prêcher à Moulins, où il fut écouté avec les applaudissemens ordinaires que sa grande reputation lui attiroit par tout. Madame de Montmorency ne perdit aucun de ses Sermons ; & ensuite elle se mit sous sa direction. Elle commença par lui faire une Confession generale,

sans rien oublier de ses moindres imperfections, pour lui bien faire connoître l'état de son ame, afin qu'il lui pût donner des avis utiles pour son salut. Peu de tems après on remarqua du changement en elle, non pas dans ses mœurs, qui avoient toujours été réglées, mais en sa maniere d'agir, qui étoit beaucoup plus élevée qu'auparavant. Aussi le Pere de Lingendes, parlant un jour d'elle à quelques Filles de Sainte Marie : *Si vous sçaviez, disoit-il, d'où Madame de Montmorency est revenue, & où elle est presentement, vous verriez ce que peut la Grace dans un cœur qui s'y laisse conduire.* Ce témoignage n'a pas été le seul qu'il a rendu de sa vertu ; & nous en rapporterons d'autres pour faire voir l'estime singuliere qu'il en avoit.

On peut ici remarquer par occasion, la conduite de Dieu sur les ames qu'il a choisies. Le Pere Arnoulx qui avoit été son premier Directeur, ne l'avoit pas éloignée du souvenir du Duc son Mary, au contraire, il le loioit souvent dans ses Lettres, pour

s'accommoder à sa foiblesse , & donner par ce moyen un libre cours à ses larmes. En effet, comme elle avoit reçu dans sa mort la plus grande affliction qui lui pût arriver , elle crût que son amour étant legitime , elle pouvoit pleurer sans mesure. Aussi, Dieu ne voulut pas alors lui ôter ce juste sentiment de la nature ; il n'étoit pas encore tems de l'élever à l'état de Perfection , & la Providence lui laissa la consolation de sa douleur. Mais ensuite Dieu éleva son cœur au dessus des choses humaines ; & le Pere de Lingendes qui se voyoit engagé à sa direction , ne lui parla jamais que des grandeurs du Verbe incarné, pour lui remplir l'esprit de divines idées, & lui faire oublier celles de son Mary. Elle étoit surprise de l'affectation qu'il avoit à se taire sur tout ce qui regardoit la mémoire de Monsieur de Montmorency : Et un jour , comme elle se hazarda à lui en parler elle-même , par maniere d'ouverture de cœur , elle fut étonnée qu'au lieu de lui répondre, il changea



de discours , & ne l'entretint que du seul attachement qu'on doit avoir à Dieu , abandonnant tout le reste à sa Providence. Elle connut par cette réponse , ce qu'on lui vouloit persuader , qu'il y a un tems de verser des larmes , & un tems de les arrêter ; que l'on peut quelquefois écouter les foibleesses de la nature , mais qu'à la fin il les faut vaincre. Et en effet, étant rentrée en elle-même , elle épura tellement son cœur de l'amour des creatures , qu'elle ne chercha plus que Dieu, & renonça même au plaisir qu'elle avoit dans l'exercice de la penitence. Elle auroit souhaité de trouver la vertu toujours rude & toujours pénible , & non pas douce & facile.

Elle ne pouvoit souffrir aucune louange sur l'austerité de sa vie. Aussi elle ne répondit rien à une Dame qui admiroit ses mortifications ; & elle dit à une personne qui lui demanda la cause de son silence : *Que depuis qu'elle avoit quitté le monde , elle n'en connoissoit plus le langage.* C'étoit de

l'élevation d'ame de cette Princesse, dont parla un jour le Pere de Lingendes, dans un entretien qu'il eut, avant son départ, avec quelques Filles de Sainte Marie. *Je laisse, Madame de Montmorency, dit-il, dans la possession de ce qu'elle a le plus aimé, & si je l'ose dire, dans un état pour son ame, où il est mal aisé de rien ajouter que la persévérance, qui, avec le secours divin, ne sera pas difficile à une vertu comme la sienne.*

Quelque tems après dans une Lettre aux mêmes Filles : *Je pense, dit-il, qu'il y a peu d'ames en ce siecle, qui égalent la vertu de Madame de Montmorency, & j'ose assurer qu'il n'y en a guéres eu dans les precedens qui nous ayent laissé des exemples d'une plus grande humilité. Tout le monde la voit dans sa conduite, mais personne ne sçait mieux que moy, combien lui a coûté sa vertu.*

Il ajoûte dans une autre Lettre, aux mêmes Religieuses : *Si l'exemple des morts vous doit exciter à la Perfection, l'exemple vivant de Madame de Mont-*

morency que Dieu vous met devant les yeux, vous condamnera, si vous ne tâchez de le suivre. Vous voyez en elle tout ce que vous lirez de meilleur pour vous, dans les Vies des plus grands Saints. Souvenez - vous qu'elle n'en est pas venue à ce point, sans de grands efforts sur la nature, & de profondes soumissions à la grace. Il est vray qu'elle y a si parfaitement réussi, que les plus difficiles vertus sont celles qui lui semblent les plus naturelles.

Et un jour, lui écrivant à elle-même : La grande idée que vous avez de Dieu, lui dit-il, fera toujours votre peine à son service. Vous ne serez jamais contente de vous, sur ce point. Mais, Madame, servez - vous du conseil que vous donnez aux autres, mesurez votre devoir à vos forces, & contentez-vous de faire ce que Dieu veut que vous fassiez.

Madame de Montmorency étoit encore seculiere, quand elle vivoit dans la Perfection dont nous venons de parler. Quoy qu'elle se fût retirée

au Convent de Sainte Marie, elle en sortoit tous les jours, pour des choses nécessaires, & elle conservoit sa Famille & son train, comme un reste de sa premiere grandeur. On lui avoit conseillé de le faire, parce qu'on étoit persuadé qu'elle n'y avoit aucun attachement; & qu'au contraire ces marques exterieures d'honneur, imprimoient le respect à ceux qui ne connoissoient pas son merite, & sembloient lui donner plus de force & d'autorité pour détruire le mal.

Ce fut dans ce tems-là qu'elle accorda plusieurs personnes considerables, qui étoient divisées par de longs procès. Elle termina heureusement celui de Monsieur le Duc de Vantadour, contre Madame la Maréchale de Saint Geran, pour la succession du Maréchal. Ces deux personnes persuadées de la justice & de l'équité de la Princesse, lui remirent entièrement leurs interêts; & Dieu lui donna tant de lumieres pour discerner ce qui étoit juste, qu'elle finit, au gré de tout le monde, des contestations

testations qui duroient depuis plusieurs années.

Elle accorda aussi, mais avec beaucoup plus de peine, deux Officiers de robe, qui se ruinoient depuis long-tems dans la poursuite de plusieurs méchantes affaires, tellement embrouillées, qu'il étoit presque impossible de les éclaircir. Ils ne se contentoient pas de soutenir leurs intérêts, mais leurs écrits étoient pleins d'aigreur, & plus propres à se décrier qu'à défendre leurs prétentions. Plusieurs personnes considérables avoient tâché de les accorder, mais comme ils trouvoient dans leur esprit une opiniâtreté qu'aucune raison ne pouvoit vaincre, ils avoient été obligez de les abandonner à leur furie. Madame de Montmorency voyant ce desordre avec douleur, entreprit d'en arrêter le cours. Elle envoya querir séparément les deux Officiers, pour apprendre d'eux-mêmes la cause de leur division. Quand elle les eut ouïs plusieurs fois, elle les pria de lui remettre leurs intérêts. A quoy ils con-

sentirent plutôt par complaisance qu'avec dessein de s'accommoder. Alors elle fit venir des gens éclairés & d'une longue expérience dans les affaires. Elle leur exposa le sujet de la contestation, & lût elle-même tous les papiers qui pouvoient servir à éclaircir & à défendre les intérêts de l'un & de l'autre ; & après avoir passé plus d'une année dans des Conférences, elle fit dresser les Articles d'accommodement avec toute la justice & l'équité possible.

A peine commença-t-elle à les lire à l'un de ces Officiers, qu'il dit d'abord en l'interrompant, qu'il ne s'accorderoit jamais aux conditions qu'elle lui vouloit imposer. Il souffrit même avec impatience la suite de cette lecture, & il la quitta fort échauffé, avec protestation de reprendre au premier jour ses poursuites. Et l'autre la traita presque de la même manière. Néanmoins, au lieu de se rebuter, elle disoit que la douceur étoit une agréable ruse pour venir à bout des affaires désespérées.

Elle rapella ces mêmes personnes, pour tâcher de les faire parler sans passion. Sur chaque Article, elle leur fit voir clairement & en des paroles obligeantes, le soin qu'elle avoit eu de ménager leurs interêts, & les pria de signer l'accommodement pour vivre ensemble d'une maniere plus Chrétienne. Quoy qu'ils n'eussent rien de raisonnable à répondre, au lieu de consentir à ses prières, ils rompirent toutes les nouvelles mesures qu'elle prenoit pour arrêter leur dessein, & recommencerent leurs poursuites l'un contre l'autre, avec plus de furie qu'auparavant.

Madame de Montmorency qui étoit touchée de leur conduite scandaleuse, alla trouver celui qui avoit paru le plus opiniâtre, & après lui avoir parlé avec cette colere que Dieu excite quelquefois dans les grandes ames, elle lui mit devant les yeux tout ce que l'emportement lui faisoit entreprendre. Elle lui demanda où aboutiroient les calomnies qu'il débitoit contre son Aversaire,

& s'il croyoit que cette maniere pernicieuse de défendre ses droits, fût permise par la Loy de Dieu, comme elle étoit malheureusement tollerée par la froideur des Hommes. Enfin, recommençant à lui parler des Articles qu'elle avoit fait dresser pour finir leur contestation, elle le scût si bien persuader, & Dieu donna tant de force à ses paroles, que cet Homme se trouva tout à coup interdit, & lui témoigna qu'il étoit prêt de faire tout ce qu'elle jugeroit à propos. La Princesse envoya au moment chercher l'autre Officier, à qui elle parla avec la même efficace; & comme elle vit qu'il ne s'éloignoit de ses intentions, que parce qu'il disoit, qu'il perdroit mille écus, elle les lui donna sur le champ elle-même, pour le mettre hors d'état de se plaindre, & pour conclure l'accommodement.

Elle n'épargna rien dans une autre occasion, pour accorder deux Gentilshommes qui se haïssoient depuis plusieurs années, & qui, par la maxime du monde, faisoient passer leur



haïne dans le cœur de leurs enfans. Après avoir tenté beaucoup de moyens inutiles , à la fin elle vint à bout de son dessein , & les fit reconcilier en sa présence. Et ce qui est admirable, la résistance qu'ils avoient faite de s'accorder, servit à une autre accommodement entre des personnes qui, sans avoir ensemble de grandes aigreurs, vivoient néanmoins dans une indifférence peu Chrétienne.

Une de ces personnes se trouvant avec elle , & la conversation étant tombée sur la peine qu'elle avoit eüe à racommoder ces deux Gentilshommes : *le m'étonne, Madame, lui dit-il, que vous n'ayez pû le faire plutôt. Il ne faut que voir votre douceur & votre exemple, pour oublier les injures qu'on a reçues. l'ay peine à croire ce que vous dites,* répondit-elle, *mais il ne tiendra qu'à vous de me le persuader, si vous vous voulez rendre vous-même à la prière que je vous fais, d'aller voir un tel ( qu'elle lui nomma ) avec qui vous vivez depuis long-tems avec assez de froideur.* Cet Homme surpris de cette

réponse qu'il n'attendoit pas, se trouva engagé par honneur, à lui obéir. Il alla voir, le même jour, celui qu'elle lui avoit nommé; & ils vécurent depuis dans une parfaite amitié. Tant il est vray que les discours de cette Princesse sçavoient porter à la gloire solide, qui est de se vaincre soy-même, & de sacrifier à Dieu ses propres ressentimens.





## CHAPITRE XVIII.

*Madame de Chantal arrive à Moulins ; ses entretiens avec Madame de Montmorency.*

**A**PRES que Madame de Montmorency eut long-tems souhaité de voir Madame de Chantal , pour lui découvrir son cœur , & lui demander des conseils dans la vie spirituelle ; son desir fut enfin satisfait , & cette sainte Religieuse qui revenoit de Paris , s'arrêta dans le Convent de Moulins , pour la consolation de la Princesse. Comme elles étoient liées d'affection depuis plusieurs années , quoy qu'elles ne se fussent jamais vuës , leur premier abord fut plein de tendresse , avec la même liberté que si elles eussent toujours vécu ensemble. Madame de Chantal avoit des lumières extraordinaires

pour la conduite des ames ; elle connoissoit & faisoit pratiquer la vertu avec toute l'élevation & la pureté de cœur, dont un Chrétien est capable, sans s'amuser à de vains scrupules, ou à de certains petits exercices spirituels que l'humeur choisit plutôt qu'une véritable piété, & dans lesquels la plupart des Dames devotes font consister la perfection de l'Evangile. Comme cette Religieuse s'entretenoit un jour avec Madame de Montmorency, elle fut surprise de trouver en elle tant de vertu, & sur tout, un si parfait détachement des choses du monde. Elle lui demanda par quel moyen elle avoit mis son ame dans l'état où elle étoit, ajoutant, qu'elle ne doutoit pas que ses malheurs, les persecutions de ses Ennemis, le renversement de sa Fortune, & d'autres semblables accidens n'eussent pû contribuer à lui faire mener une vie retirée. Mais, Madame, continua-t-elle, l'expérience m'a souvent fait connoître que tous ces maux sont autant de pecheurs que de

Saints ; & j'ay vû plusieurs fois des personnes qui, bien loin d'aller à Dieu pour se consoler des pertes qu'ils avoient faites, & chercher dans lui du soulagement à leur misere , se sont portez contre eux-mêmes à de grandes violences. Les maux , répondit Madame de Montmorency, n'ont pas été les seules raisons que j'ay euës de me retirer dans la solitude. J'ay toujours senti de l'indifference pour le monde , même lorsque j'étois à la Cour. Mes malheurs m'ont trouvée dans cette disposition , & je les ay reçûs comme des moyens que Dieu me donnoit pour executer le dessein que j'avois dès mon enfance, de vivre dans la retraite , comme une femme inconnuë , sans autre occupation que celle de mon salut. J'ay tâché de me mettre dans l'état que j'aimois , & je vis depuis quelques années , comme vous voyez, dans cette Maison, esperant que Dieu aura pitié de mon ame.

Madame de Chantal fut touchée de ces paroles , & l'Esprit de Dieu,

dont elle étoit éclairée, lui découvroit dans le cœur de cette Princesse une profonde humilité, & une parfaite soumission à la volonté de Dieu. Elle admiroit avec quel courage elle avoit soutenu sa mauvaise fortune, & les biens infinis que sa patience avoit tirez de ses malheurs. Elle continua à lui demander les reflexions qu'elle faisoit alors sur sa grandeur passée. *C'est un beau songe que j'ay fait*, répondit-elle, *& qui s'est évanoui à l'aproche de mes douleurs. Heureusement pour moy il n'a pas été long ; car peut-être je m'y serois accoutumée.* Puis tombant sur le sujet de Monsieur de Montmorency, dont le souvenir lui étoit toujours cher, elle dit, que n'aimant que lui, sa mort avoit achevé de l'éloigner des creatures.

Madame de Chantal répondit d'un air à lui faire connoître qu'elle craignoit de l'affliger, si elle continuoit ce discours. *Non, Madame*, dit la Princesse, *je ne pleure pas comme j'ay fait, & Monsieur de Montmorency merite d'être regretté d'une autre maniere qu'a-*

vec des larmes. Ces paroles donnerent la liberté à la Mere de Chantal de lui demander en quel état elle s'étoit trouvée quand on le fit mourir. *Après que les premiers mouvemens de ma douleur furent passez, répondit-elle, Dieu me fit sentir tout à coup sa presence, qui dura long-tems, avec une protection si particuliere, qu'il sembloit m'avoir ôté le pouvoir de l'offenser; & j'étois aussi fortement retenüe pendant ma grande affliction, que le seroit une personne qu'une autre plus forte tiendrait serrée, sans lui laisser la liberté de se remuer.* Ensuite, elle passa sur divers points de la Perfection chrétienne, pour lui découvrir l'état de son ame.

Cette sainte Religieuse la conjura de lui dire, s'il y avoit quelque chose qui lui fit de la peine dans la vie retirée. Elle lui répondit, qu'elle n'avoit jamais eu tant de plaisir, qu'elle en avoit alors: Qu'elle remercioit Dieu de l'avoir tirée du siecle, où l'on cherche le joug de l'iniquité par tant de soins & d'inquiétude, refusant celui de Dieu, qui est plein de

douceur & de consolation : Qu'elle n'avoit plus la douleur de voir l'innocence persécutée , & les gens de bien accablés : Et qu'elle benissoit la Miséricorde divine de l'avoir éloignée du monde , où le crime est presque toujours dans l'éclat , & où il semble qu'il n'y a rien de plus à craindre que la vertu.

Après elle lui redit le détail de sa conduite dans la vie qu'elle avoit embrassée ; & Madame de Chantal, qui remarqua dans ses discours la joie qu'elle avoit de s'être sacrifiée à JESUS-CHRIST, ne pût s'empêcher de lui marquer par des larmes la consolation que lui donnoient ses paroles. Cependant, elle la pria de ne pas s'abandonner trop aux mortifications, de peur d'augmenter les maladies dont elle étoit ordinairement tourmentée. Mais la Duchesse dit, qu'elle ne devoit chercher que la rigueur de la pénitence. *Dieu veut*, répliqua Madame de Chantal, *que vous ménagiez vos forces. Si je croyois*, reprit la Princesse, *l'avoir aimé un seul jour, pour-*



*rois - je souhaiter de vivre plus long-tems ?*

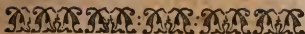
Madame de Chantal sortit d'auprès d'elle avec une singuliere veneration pour sa vertu. Après avoir considéré , comme avoit fait la Mere de Brechart, que l'Institut étant dans son commencement, pouvoit tirer de grands secours de la Duchesse, elle exhorta les Religieuses à continuer de recevoir les conseils. Elle dit à la Superieure de ne rien entreprendre dans les affaires du Convent , sans demander son avis : Et quand elle fut partie de Moulins, elle ne pût se lasser de parler de sa vertu , dans toutes les Maisons de son Ordre, où elle passa.

Pendant leur separation , elle lui écrivit plusieurs fois , & dans une de ses Lettres on a trouvé ces paroles :

*Hé bien , Madame , que fait votre cœur ? Ne se tient-il pas toujours au dessus de tout ce qui n'est pas Dieu , & au dessous de sa volonté , pour suivre les sentimens qu'il vous donnera ? Les dispositions que j'y ay vuës , me persuadent*

qu'il est fait pour cela. Ha ! Madame, aimez tendrement & fortement celui qui ne peut jamais être assez aimé. Je conjure le Ciel de vous faire sentir les ardeurs de sa flâme , & les consolations dont jouissent les personnes qui brûlent de l'amour divin.





## CHAPITRE XIX.

*Le Pere de Lingendes conseille à  
la Duchesse de s'engager à la  
Religion.*

**Q**UOIQUE Madame de Montmorency fût attachée à la devotion, néanmoins c'étoit sans aucune regle déterminée, & d'ordinaire selon le loisir que lui donnoit la charité qu'elle avoit pour servir le prochain : Mais en l'année mil six cens trente-sept, elle commença à regler ses heures. Elle en prit pour l'Oraison, pour la lecture spirituelle, pour l'Office divin, & même pour travailler de ses mains aux Ornaments de l'Autel.

Alors, les douleurs de la sciatique, qu'elle souffroit depuis un an, redoublerent avec beaucoup de violence; & les bains lui aiant été presque inu-

tiles, elle resolut de quitter les reme-  
des, & de s'abandonner entierement à  
la Providence. Cependant, le mal qui  
augmentoît chaque jour, lui retira les  
nerfs & la mit hors d'état de marcher.  
On recommença de nouveaux reme-  
des, qu'elle souffrit par obéissance,  
quoy qu'elle en fût presque autant  
tourmentée que de ses maux.

Dans ce tems, la Mere Jeanne des  
Ange's, Superieure du Convent des  
Ursulines de Loudun, qui alloit ac-  
complir un Vœu qu'elle avoit fait,  
passa à Moulins pour la voir. Elle lui  
raconta quelques particularitez de la  
possession de ses Religieuses. Ensuite,  
elle lui dit de quelle maniere elle avoit  
été délivrée, par le secours de Saint  
Joseph; & lui donna quelques Reli-  
ques qui avoient contribué à sa déli-  
vrance. Madame de Montmorency  
les prit avec beaucoup de respect.  
Elle s'adressa au même Saint; & étant  
guérie quelque tems après, elle fit  
bâtir une Chapelle à son honneur,  
que l'on voit encore aujourd'huy,  
comme un monument de pieté.

Il y avoit long - tems qu'elle songeoit à quitter le monde & à s'engager à la Religion. Ce desir la pressa tellement qu'elle le communiqua au Pere de Lingendes, dans une conference qu'elle eut avec lui, sur plusieurs choses particulieres ; mais loit qu'il oubliât de lui répondre, ou qu'il ne crût pas le devoir faire alors, il ne lui dit rien, là - dessus. Ce silence la toucha, sans qu'elle osât le témoigner. Elle crût qu'il ne la trouvoit pas digne de cet état ; & elle ne lui en parla pas davantage. Cependant elle conserva toujours son dessein, jusqu'à ce que Dieu lui eût donné moyen de l'executer.

En effet, elle commença à mettre ordre à ses affaires ; & comme elle scût qu'étant étrangere, elle ne pouvoit disposer de ses biens, même en faveur de l'Eglise, sans des Lettres de naturalité, elle supplia le Roy Louis XIII. de les lui accorder. Ce que Sa Majesté fit aussi - tôt, & accompagna cette grace de plusieurs marques d'estime pour sa personne

& pour sa vertu. Quand elle eut obtenu ces Lettres, elle s'appliqua à suivre exactement la Regle de Sainte Marie, où elle vouloit s'engager, sans manquer à aucun exercice de piété que les Religieuses faisoient tous les jours, aux heures ordinaires. Elle se priva de tous les parfums qu'elle aimoit beaucoup; & quelque attachement qu'elle eût à la propreté, elle ne voulut changer de linge qu'une fois la semaine, comme on faisoit dans le Monastere.

Elle écrivit aussi à Madame de Chantal le dessein qu'elle avoit d'entrer dans son Ordre, & la pria de venir elle-même la former dans la nouvelle vie qu'elle vouloit entreprendre. Madame de Chantal lui témoigna aussi-tôt l'inclination qu'elle avoit à la satisfaire; mais qu'elle n'oseroit partir sans demander auparavant la permission à l'Evêque de Geneve, à qui elle devoit obéir. Et quelques jours après, n'ayant pû l'obtenir, elle lui écrivit avec beaucoup de douleur, que ce Prélat l'avoit retenue, &

*C'étoit  
alors Dom  
Juste Gué-  
rin.*

qu'ainfi elle ne pourroit avoir la consolation de l'aider dans son deffein. Cependant , Madame de Montmorency ne laiffa pas d'esperer le secours de cette faine Religieufe, & de „ lui écrire : “ Que malgré les obfta- „ cles qu'on mettoit à fon voyage, „ Dieu feroit pour elle ce que les „ Hommes ne lui vouloient pas accorder. „ Ce qui arriva, & fon defir fut accompli , comme nous verrons dans la fuite.

Pendant ce tems - là , cette Princeffe redoubla fon zele avec une ardeur finguliere , & s'attacha fi uniquement à la Croix de Jefus - Christ, qu'elle oublia, au moins pour un tems, Monsieur de Montmorency , & ne voulut pas fonger au Mausolée qu'elle avoit refolu pour éternifer fa memoire. Toute l'aplication de fon ame étoit d'aimer Dieu. *Tous les autres attachemens , difoit - elle , font vains & inutiles, & il n'y a que lui feul qui connoiffant l'étendue de nôtre amour , le puiſſe dignement recompenser.* Et un jour , expliquant aux Religieufes qui

l'alloient voir pendant sa maladie, pourquoy Dieu demande toujours nôtre cœur, elle dit, que les Medecins lui avoient autrefois appris que c'étoit la premiere partie qui étoit animée, dans la formation du corps humain, & la derniere qui mouroit : Et qu'ainsi Dieu nous faisoit entendre par ces paroles, qu'il vouloit le premier & le dernier moment de nôtre vie. *Voilà, ajoûta-t'elle agreablement, la leçon que, sans y penser, les Medecins m'ont faite pour mon salut, & la verité que j'ay apprise de mes maux.*

Elle ne voulut pas demeurer plus long-tems sans communiquer encore son dessein au Pere de Lingendes, comme elle avoit fait deux ans auparavant. Après l'avoir entretenu quelques heures, de la durée & de la force de sa vocation, elle le pria de demander au Ciel, les lumieres necessaires pour la conduire. Elle lui reedit tout le détail de sa vie, & s'arrêta aux endroits principaux, pour les lui faire bien remarquer, afin que de cette ouverture de cœur, il pût lui donner les



avis qu'elle souhaitoit. Néanmoins il ne crût pas qu'il fût alors à propos de lui répondre ; mais pour la bien conseiller, il la pria de lui écrire auparavant les raisons qui la portoient à être Religieuse, & celles qu'elle auroit pour demeurer dans la vie seculiere, afin qu'après avoir examiné les unes & les autres, il lui pût expliquer la volonté de Dieu. Madame de Montmorency admira la prudence de son Directeur, & elle fit au plutôt ce qu'il lui ordonnoit, comme on voit dans un Mémoire dont voici à peu près les paroles.

*La premiere raison qui me porte à la Religion, c'est la volonté que j'en ay toujours eüe, même dès mon enfance ; mais je ne l'osay dire à personne, de peur qu'on ne se moquât de ma resolution. Cependant il me souvient qu'alors j'aimois véritablement la solitude que je faisois souvent reflexion, étant seule, au plaisir qu'il y a d'être éloignée du monde : Et je sentis une grande douleur quand mon Pere me vint apprendre le Mariage où*

la Reine m'avoit engagée. Quand je fus mariée, je ne perdis pas mon dessein, & il me venoit quelquefois en pensée, malgré moy, que si Dieu m'affligcoit de la mort de Monsieur de Montmorency, je finirois ma vie dans un Convent, & j'avois alors en moy-même, quelque consolation dans la crainte de ce malheur. Et en effet, au moment qu'il m'arriva, la première résolution que j'e fis, fût d'être Religieuse : Neanmoins, comme dans la suite je me vis accablée de maladies, je doutois si je la devois executer. Mais le Ciel m'ayant, en quelque façon, rendu la santé, je crois qu'il veut que je persevere dans mon dessein, d'autant plus que je vois que mes affaires ont de mauvais succez, que presque tous mes amis me quittent, & que j'ay perdu par la mort plusieurs de mes Gens, que j'employois à défendre mes interêts ; & je me persuade que Dieu me veut détacher par là de tout ce qui me pourroit encore donner quelque inclination pour le monde.

De plus, je sens que je ne feray jamais mon devoir dans la vie seculiere, parce que je suis trop foible pour me porter de

moy-même à la vertu. En effet, il me semble que quoique je fasse pour attirer sur moy la Misericorde divine, je ne m'amuse qu'à des choses inutiles; & je crois que ma devotion est plutôt un effet de mon choix & de mon humeur, qu'un véritable attachement à la vie Chrétienne. Je sens aussi que si j'étois engagée dans quelque Regle, je ferois beaucoup plus de bien, parce que j'aurois la consolation de suivre la volonté de mes Supérieurs, & de ne rien faire que par obéissance.

Enfin, je ne crois pas que mon inclination soit temeraire. puisque je m'éprouve moy-même; depuis long-tems, & qu'au lieu de trouver des difficultez dans les exercices de la Religion, je m'y sens portée presque naturellement; & j'espère qu'avec le secours du Ciel, j'auray toujours plus de plaisir à les pratiquer. Voilà, mon Pere, ajoûta-t'elle, les raisons qui m'obligent à me consacrer à Dieu, & je crains que si je refuse de suivre sa parole, il ne se retire de moy, & ne rende mon cœur insensible aux choses divines.

*Ce qui pouvoit m'arrêter dans le monde , étoit l'esperance de relever la mémoire de Monsieur de Montmorency ; mais depuis j'ay trouvé tant d'obstacles à mon dessein, que je n'y pense plus . & je suis persuadée que Dieu se reserve la gloire de faire lui-même , ce que j'aurois entrepris.*

Le Pere de Lingendes ayant examiné plusieurs jours, toutes les raisons que nous venons de rapporter , dit à Madame de Montmorency, qu'elle pouvoit suivre son inclination , & qu'il croyoit que c'étoit la volonté de Dieu , qu'elle entrât dans l'Ordre de Sainte Marie. Alors elle commença de ramasser tout l'argent qu'elle pût avoir de ses revenus, pour recompenser ses Gens, qui la servoient depuis plusieurs années ; & quand elle eut fait une grande somme, elle les appella dans sa chambre pour leur dire le dernier Adieu. Comme ils soupçonnoient, depuis quelque tems , le dessein qu'elle avoit de quitter le monde, ils parurent tous les larmes aux yeux, & avec un abatement dont elle fut

touchée. Enfin, se faisant un effort pour le dissimuler, elle les remercia avec beaucoup de tendresse, des services qu'ils lui avoient rendus. *Je ne doute pas, continua-t-elle, que vous n'ayez pitié de mes douleurs. Vous voyez l'état où m'a mis la mauvaise fortune. Presque tous mes amis m'ont abandonnée, & je vis depuis long-tems dans des afflictions qui m'accablent. Je crains que si je continuë de mener la même vie, Dieu n'augmente mes déplaisirs; & il me semble que pour les finir, je dois prendre la retraite qu'il m'offre pour mon salut. La Providence m'a conduite dans le Convent de Sainte Marie; ç'a été mon azile pendant les persecutions de mes ennemis, & j'ay résolu d'y être Religieuse. Il n'est plus tems de songer au monde. Vous voyez par le cours de mes maux, combien j'y suis malheureuse; & mes larmes vous ont touchez plusieurs fois, me voyant chassée des Villes que j'avois protégées, & trahie des personnes à qui je faisois part de mes biens. Vous vous souvenez encore de nos voyages, où nous errions dans le Royaume,*

*comme des criminels, traînant les débris de nôtre fortune. Je remercie Dieu de m'avoir attachée à lui par la voye des peines. Mais avant que de nous separer, je vous prie de vous souvenir toujours que vous avez été compagnons de mes douleurs, afin de vous entretenir dans l'union de la charité. Que j'aye la consolation de sçavoir que vous êtes veritablement Chrétiens : & sur tout, ne convoitez jamais après les biens de la terre. Je vous en donneray assez pour vous rendre heureux. Appliquez - vous uniquement à vôtre salut ; & si quelquefois, parlant de nos malheurs passez, vous songez à moy, demandez à Dieu, que je persevere dans l'état où je seray engagée.*

Le discours de Madame de Montmorency fut reçu de ses Gens avec des torrens de larmes. Ils redoubloient leurs cris à chaque moment, & se jettoient à ses pieds pour l'arrêter encore quelque tems dans le monde. Elle les quitta le visage noyé de pleurs, & on l'auroit plutôt prise pour une Mere qui embrassoit ses enfans, que

pour une Dame qui se séparoit de ses Domestiques. Après avoir donné à chacun une recompense considerable, elle leur laissa à tous sa maison, pour y être tant qu'ils voudroient. Sa Dame d'Honneur la suivit au Convent, où elle fut quelque tems pour se consoler avec elle. Il y eût même quelques-unes de ses Filles qui furent Religieuses dans le même Ordre, où elle les fit recevoir. Plusieurs de ses Gens demeurèrent toute leur vie dans cette maison, pour avoir la consolation de la voir quelquefois; & ils renoncerent à tous les avantages qu'ils pouvoient trouver dans les differens emplois qu'on leur alloit presenter.





## CHAPITRE XX.

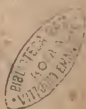
*La soumission de Madame de Montmorency aux avis de Madame de Chantal, qui lui differe sa reception, & lui donne des conseils pour disposer chrétiennement de ses biens. Elle meurt à Moulins. La Duchesse fait conduire le Corps à Annecy. La contestation qu'elle eût pour retenir son cœur.*

QUAND Madame de Montmorency fut entièrement dégagée du monde, elle demanda d'entrer dans le Noviciat, comme Postulante, pour commencer le premier essay de la Religion. Alors, elle fit ôter du Chœur les carreaux où elle faisoit ses prières. Elle se mit à la dernière place; elle pria de ne la plus servir en vaisselle d'argent, & qu'on la traitât



comme une simple Religieuse que l'on avoit reçue dans l'Ordre de la Visitation , comme dans un azile, pour lui donner lieu de faire penitence, & de reparer par ses larmes le tems qu'elle avoit perdu dans les vanitez du monde.

Peu de jours après, une fièvre violente la tourmenta toute la nuit ; mais à la pointe du jour , elle en fut délivrée, & elle pria la Fille qui la servoit, de n'en rien dire , de peur qu'on ne la crût trop foible pour observer les Regles. Elle continua tous les exercices du Noviciat , avec beaucoup d'ardeur & d'exactitude, s'abaissant avec plaisir aux moindres fonctions, pour animer ses compagnes à la pratique de l'humilité. Comme elle vit que la Supérieure ne lui donnoit aucun avis pour sa conduite , elle craignit que le respect humain ne l'en empêchât , & dans cette pensée elle l'alla voir en particulier , pour la prier d'avoir pitié de son ame , & de la mettre dans la voye de la Perfection. Elle auroit souhaité d'être dans



cette Maison comme une femme inconnuë, afin que toutes les Religieuses l'eussent avertie de ses défauts. Elle croyoit en être pleine, & trouvant du zele dans tout ce que les autres faisoient, elle ne voyoit de la tiédeur que dans ses actions. Comme cette pensée l'atrismoit quelquefois jusqu'à l'accablement, elle dit au Pere de Lingendes qu'elle se croyoit incapable de la vie interieure, & ajoûta qu'il feroit beaucoup, si ses conseils pouvoient seulement contribuer au reglement de ses mœurs. Ce qui obligea ce Pere de dire, peu de tems après, à une personne qui admiroit la vie de cette Princeesse, qu'elle avoit atteint la Perfection de l'humilité, puisque cette Vertu non seulement échappoit à ses yeux, mais qu'elle lui cachoit aussi toutes les autres qu'elle possédoit.

Etant persuadée que la sainteté ne se conserve ordinairement que dans le silence, elle fuyoit le Parloir comme le plus dangereux endroit d'une Maison Religieuse. Elle disoit que

ayant quitté le monde, on n'y devoit retenir aucun commerce; que ces entretiens étoient toujours remplis de choses vaines & souvent criminelles, qui corrompoient le cœur & faisoient perdre, en peu de momens, la vertu qu'on avoit acquise en plusieurs années. Elle disoit aussi que dans ces lieux on excitoit, par des discours humains, les mêmes passions que l'on voit dans les gens du siècle: Et un jour, comme elle s'entretenoit là-dessus, avec quelques Religieuses, elle leur dit avoir appris autrefois d'une Dame Chrétienne, que quelque vertu qu'eût une Fille, elle ne revenoit presque jamais du Parloir, comme elle y étoit allée. Une de celles qui l'écoûtoient, lui demanda si la conversation avec les parens, pouvoit causer quelque desordre dans l'ame: *Je ne doute pas*, répondit la Princesse, *qu'il n'y ait des parens Chrétiens, qui ne visitent leurs Filles que pour les affermir dans la sainteté; mais on en voit peu. Vous sçavez,* ajoûta-t-elle, *que pour parler de Dieu,*

*il en faut être rempli ; & le moyen que des personnes qui ne respirent ordinairement que le plaisir, & dont la magnificence des habits marque le luxe & la vanité, puissent faire de semblables discours , à quoy ils ne songent presque jamais.*

Quand elle se fut disposée à prendre le Voile , elle souhaita que ce fût en presence de Madame de Chantal. Ce qui l'obligea d'écrire de nouveau à l'Evêque de Geneve , pour obtenir la permission de la faire venir à Moulins. Ce Prélat , après l'avoir d'abord refusée, l'accorda quelque tems après, s'y sentant porté de lui-même ( comme il a dit depuis ) par un mouvement dont il ne pouvoit connoître la cause. Mais ce fut à condition que Madame de Montmorency la rendroit vive ou morte , au Convent d'Annecy. La Princesse y consentit, & envoya quérir cette sainte Religieuse , qui arriva à Moulins le neuvième d'Août de l'année mil six cens quarante-un. Elle fut surprise de trouver Madame de Montmorency dans

dans les fonctions d'une simple Novice, & dans un si entier détachement de sa volonté, & une si parfaite soumission à celle de la Supérieure, qu'elle ne faisoit rien que par obéissance.

Il y avoit long-tems qu'elle pensoit à fonder dans Toulouse un Convent de Sainte Marie, & à laisser un fond considerable pour y entretenir les Filles de ceux qui avoient contribué à la mort de Monsieur de Montmorency, en cas qu'elles voulussent quitter le monde. Mais comme elle trouva Madame de Chantal opposée à son dessein, elle renvoya avec des presens considerables, le Prêtre qu'elle avoit fait venir pour l'exécuter. Cette sainte Religieuse lui dit, qu'il valoit mieux aider par ses aumônes les Maisons déjà commencées, que d'en établir de nouvelles : Et lui parlant sur la disposition de ses biens, elle lui dit de rendre aux Ducs de Bracciano & de Sangemini, ses Freres, la dot qu'elle avoit reçue de sa Maison ; que Dieu ne vouloit pas qu'on l'enrichît du patrimoine de ses Parens, & qu'il

étoit beaucoup plus conforme à l'ordre de la charité & au sentiment de plusieurs saints Evêques, de secourir sa famille, que d'augmenter les biens de l'Eglise, dont la Discipline se conserve plus dans la pauvreté que dans l'abondance. Elle la pria aussi de ne pas rendre par ses libéralitez, le Monastere de Moulins trop riche, parce qu'elle avoit remarqué que les grandes richesses étoient quelquefois suivies d'un grand relâchement dans la vertu, & que la médiocrité de bien suffisoit pour des Filles qui avoient renoncé aux pompes du monde, & qui ne cherchoient que la Perfection de la vie Chrétienne.

Quelques jours après, comme cette Princesse demanda l'Habit, Madame de Chantal lui répondit, qu'il étoit plus à propos d'achever ses affaires auparavant, afin qu'elle n'eût plus aucun soin temporel qui la pût distraire des exercices de piété. Elle avoit tant de pouvoir sur son esprit, qu'elle n'y trouvoit jamais aucune résistance : & le jour de S. Barthelemy

( qui étoit celui que Monsieur de Montmorency prit congé d'elle ) Madame de Chantal la voyant touchée de ce funeste souvenir , lui dit en particulier , qu'elle n'étoit plus en état de pleurer les creatures , & que ses larmes , quelques justes qu'elles fussent , marquoient encore en elle un attachement naturel , qu'il falloit vaincre. Ces paroles appaisèrent ses pleurs pour quelques momens ; & elle résolut en elle-même de se défaire de toutes les choses dont la vuë renouvelloit ses déplaisirs.

En effet , elle s'enferma dans la chambre , & après avoir tiré d'une Cassette le Portrait de Monsieur de Montmorency , enchâssé sous une table de diamant , elle le considéra avec une abondance de larmes , & demeura quelque tems immobile. La pensée de se priver pour toujours de la peinture du seul Homme dont le souvenir lui étoit cher , la jettoit dans une extrême affliction. Enfin , le regardant & le couvrant de pleurs pour la dernière fois , elle s'en défit & con-

facra le diamant, que l'on voit encore attaché à la Croix du Soleil où l'on expose le Corps de JESUS - CHRIST. Elle n'avoit jamais quitté ce Portrait. Pendant qu'elle étoit dans le monde, son unique plaisir & sa contenance ordinaire étoit de le regarder & de le faire voir aux autres ; & cependant elle y renonça , pour n'avoir aucun objet qui lui pût donner la moindre consolation. Ce qui fit dire à Madame de Chantal, qui admiroit l'élévation d'ame de cette Princesse , qu'il ne falloit pas qu'aucune creature se mêlât de la diriger , que Dieu la conduisoit visiblement par lui-même , & qu'on ne devoit pas craindre qu'elle s'éloignât jamais de sa volonté.

En ce tems - là cette Religieuse fit un voyage à Paris, où elle fut environ deux mois , pour les affaires de son Ordre. Ensuite, elle retourna à Moulins , le quatrième Decembre de la même année mil six cens quarante-un ; & dit à Madame de Montmorency , qu'à sa considération elle avoit quitté tout autre soin que celui du



Noviciat. Cette Princesse qui y devoit bien - tôt entrer , se faisoit un bonheur d'être sous la conduite d'une personne si éclairée : Mais Dieu, dont la sagesse est impenetrable, empêcha leur dessein par une violente fièvre , dont Madame de Chantal fut arrêtée le lendemain de son retour. Le mal qui devenoit toujours plus grand , fit d'abord craindre le malheur qu'on tâchoit d'éloigner par les remedes. Madame de Montmorency la servit jusqu'à son dernier moment.

Quelques jours avant sa mort , elle dicta une Lettre pour tout l'Institut de la Visitation : & après avoir donné les conseils qu'elle crût nécessaires pour l'avancement spirituel de toutes les Filles qui y étoient engagées , elle conjura celles qui l'écoûtoient , d'avoir toujours une entiere confiance à la Princesse , non seulement à cause des aumônes qu'elle avoit faites à leur Maison , mais en consideration de sa vertu, & de la regarder comme un exemple d'humilité , & d'une soumission veritable.

ment Chretienne aux ordres de la Providence. Et le matin du jour qu'elle mourut, après l'avoir fait approcher de son lit, elle lui parla de la sorte.

*Vous voyez, Madame, que Dieu ne suit pas nos inclinations, & qu'il nous separe au milieu de nos desseins. Scûmettons-nous à sa volonté, & adorons la Sagesse éternelle, qui dispose de nos vies par des secrets qui nous sont inconnus. L'état où je suis ne m'empêchera pas de vous dire en peu de mots, ce que je crois necessaire pour vôtre perfection. Il me semble que vous réfléchissez trop sur vous-même : Que vous n'êtes jamais contente de ce que vous faites, & que vous examinerez toujours vôtre intention, pour voir si elle est aussi pure que Dieu la demande. Ces reflexions continuelles sont des artifices du Demon, qui nous veut dégoûter de la vertu par la peine qu'il tâche de nous y faire trouver, & peut-être même y a-t'il un peu d'amour propre qui nous persuade que nous pouvons atteindre à la plus haute Perfection. Il suffit de ne negliger aucune*

Regle de l'Ordre où vous allez entrer, & d'agir dans la simplicité des enfans de Dieu. Raportez-lui toutes vos actions, sans les trop examiner; & souvenez-vous que la vie la plus sainte est toujours remplie de défauts. C'est cette pensée, Madame, qui vous doit tenir dans l'aneantissement, puisque toute la sainteté des creatures n'est rien devant Dieu. Je renouvelle le conseil que je vous ay donné de finir vos affaires avant que de vous engager à la Religion. Ne mêlez point les soins du monde avec l'application que vous devez avoir à vôtre salut. Et quand vous serez prête à prendre l'Habit, ne soyez que cinq ou six jours en retraite, après quoy confiez-vous à la Misericorde, & embrassez, sans une plus grande préparation, la vie que vous souhaitez. Je ne puis vous trop persuader la prudence que vous devez avoir dans la disposition de vos biens. J'approuve toutes les aumônes que vous avez faites; mais, Madame, comme vous m'avez témoigné vôtre dessein, qui est d'assister ce Convent, je vous prie que vos liberalitez soient moderées: Gar-

dez - vous d'enrichir les Maisons Religieuses, la vertu & les richesses se trouvent rarement ensemble, & il est bien difficile de conserver avec elles la ferveur de la charité. J'oubliois à vous dire qu'étant aussi infirme que vous l'êtes, vous devez suivre, pour votre personne, les avis de la Supérieure. Je crois qu'il vous faut de petites commoditez que les autres Religieuses n'ont point. Je ne doute pas que vous n'eussiez du plaisir à vivre aussi austèrement qu'elles; mais considérez que peut être vous les édifiez trop, & que le Demon vous pourroit tenter de vaine gloire, par la veneration qu'elles auroient pour votre vertu. Ainsi, Madame, souffrez avec patience qu'on vous donne des commoditez particulieres. Vous en paroîtrez moins sainte aux yeux des creatures, mais votre soumission & votre obéissance vous rendront plus grande devant Dieu.

Quand elle eut achevé de parler, elle pria la Princesse d'arrêter ses larmes, par la conformité qu'elle devoit avoir à la Providence: Et un moment après, sentant diminuer ses forces,

*la D. de Montmorency.* 185

*Adieu, Madame, lui dit - elle, il nous faut separer. Souvenez - vous quelquefois de moy.*

Madame de Montmorency se retira avec une si violente affliction, qu'on craignît qu'elle ne mourût. Néanmoins, dès que Madame de Chantal fut expirée, elle retourna dans sa chambre pour lui baiser les pieds, qu'elle couvrit de pleurs; & comme elle se souvint de la parole qu'elle avoit donnée à l'Evêque de Geneve, de rendre cette sainte Religieuse vive ou morte, elle fit embaumer son Corps, pour le lui renvoyer: Mais elle ne pût s'y résoudre sans en retenir le Cœur & les Yeux, sur l'assurance qu'on lui donna de les tirer sans qu'on défigurât le visage. Ensuite, elle le fit conduire à Annecy, & envoya à même tems dix mille livres au Convent de la Visitation, pour orner la Chapelle de sainte Luce, où ce Corps devoit reposer. Elle retint auprès d'elle la Religieuse qui l'avoit accompagnée, qui depuis a été plusieurs années Supérieure du Convent de Moulins, &

*C'étoit la  
Sœur Jeanne  
Therese  
Picoteau.*

qui a donné toute sa vie des exemples de mortification & de penitence.

Alors, Madame de Montmorency commença de faire reflexion aux avis de Madame de Chantal, qu'elle écrivit pour les observer plus exactement. En effet, elle s'abandonna entièrement à la volonté divine, & reçût toutes les commoditez qu'on lui presenta. Elle suivit, dans la distribution de ses biens, le conseil de cette sainte Religieuse, qui étoit de rendre aux Ducs de Bracciano & de Sangemini ses Freres, la dot qu'elle avoit tirée de sa Maison; & elle disposa du reste en faveur des pauvres & des Monasteres de son Ordre, sans les enrichir, mais leur donnant seulement la médiocrité nécessaire pour s'entretenir dans le service de Dieu. Elle fit un Oratoire de la chambre de Madame de Chantal, dressant un Autel auprès du lit où elle étoit morte. Cette Princesse a continué pendant plusieurs années, à faire ses devotions dans cet Oratoire, & elle baisoit avec respect le lit où elle avoit vû, disoit-elle, *comme meurent*

*les Saints.* Elle conservoit aussi une singuliere veneration pour son Cœur, qu'elle avoit fait enchâsser dans un grand Reliquaire d'argent, soutenu par des Anges. Mais dans le tems qu'elle s'atachoit le plus à l'honorer, un autre Convent de l'Ordre faisoit tout ce qu'il pouvoit pour l'avoir. Les Religieuses disoient que Madame de Chantal le leur avoit promis elle-même, comme elles l'écrivirent à l'Evêque de Geneve, & à la Supérieure de la Visitation d'Annecy. Elles firent aussi parler à celle du Convent de Moulins, par un Homme de qualité, qui lui protesta que si elle refusoit ce Cœur, on interposeroit l'autorité du Cardinal de Richelieu, pour l'obliger à le rendre. Quoique Madame de Montmorency fût touchée de ces poursuites, au lieu de s'en étonner, elle eut recours à l'Evêque de Geneve, & à l'Evêque d'Autun, qui prononcèrent tous deux en sa faveur; & le dernier qui se sentoit intéressé à garder dans son Diocese une si précieuse Relique, lui

*Mr de  
Ragny.*

écrivit avec un zèle plein de feu, ces mêmes paroles.

*L'intérêt que je prens à la conservation du Cœur de Madame de Chantal, dans votre Maison, m'oblige de vous assurer, qu'à moins d'un Ordre du Roy, j'iray avec tous mes amis perir à votre porte, avant que de souffrir qu'on l'enleve; & c'est un gage qui merite bien une bataille pour le conserver.*

Enfin, ces Religieuses voyant tous leurs efforts inutiles, cessèrent leurs poursuites, sans plus inquiéter la Princesse en la possession d'un Cœur où elle avoit eu tant de part, & qu'elle continua d'honorer toute sa vie.







## CHAPITRE XXI.

*Madame de Montmorency achevée en faveur des Chanoines de Loderve, une Châsse d'argent, que le Duc avoit fait commencer. Elle apprend la mort de Marie de Medicis, & ensuite celle du Roy Louis XIII. Plusieurs marques d'estime qu'elle reçoit de leurs Majestez & de son Altesse Royale.*

QUAND Madame de Montmorency envoya à Annecy le Corps de Madame de Chantal, elle pria ceux qui le conduisirent, de lui amener une pauvre Fille, dont on lui avoit dit la misere, qui demeurait dans un Hameau prochain, qu'elle leur nomma. Quand elle la vit, elle la trouva autant dépourvue des graces naturelles, que des avantages de

la fortune. Elle étoit laide, malfaité, toujours triste & toujours malade, l'air defagreable, la parole rude & l'esprit bas & chagrin. Le motif qu'elle avoit eu de la demander, étoit de la tenir auprès d'elle pour se mortifier continuellement, en souffrant ses défauts. En effet, elle la gardoit presque toujours dans sa chambre, & elle avoit un plaisir singulier quand elle lui parloit avec aigreur, ou qu'elle lui disoit quelque chose de rebutant; de peur que sa charité ne parût, elle affectoit d'apprendre une sorte d'ouvrage que faisoit cette Fille, afin de persuader aux Religieuses qu'elle demouroit en sa compagnie par nécessité. Cette Princesse la tint quelques années dans le Convent de Moulins, comme Pensionnaire, & lui témoigna toujours beaucoup d'amitié; & quand elle étoit arrêtée dans le lit par ses maladies, elle la consolait & l'encourageoit à les souffrir patiemment. Enfin pour contenter le desir qu'elle avoit d'être Religieuse dans l'Ordre de la Visitation, elle donna une som-

me confiderable pour la faire recevoir dans la Maison d'Annecy , où elle vécut presque toujours dans les maux , qu'elle fuporta avec beaucoup de patience.

Ce fut environ dans le même tems que cette Princeſſe aſſiſta à la mort une de ſes Filles , qui l'avoit ſervié dans le monde , & qui l'avoit voulu ſuivre dans la Religion. Elle fut toujours dans ſa Chambre , & nonobſtant l'infection dont elle étoit pleine , elle ne la quita qu'au dernier moment de ſa vie. Son eſprit toujours élevé à Dieu , mettoit toute ſon application à lui plaire par des œuvres de mortification & de penitence. Elle en faiſoit quelquefois de publiques , & malgré l'oposition qu'elle avoit à découvrir ſa vertu , on l'a vuë en preſence de toutes les Religieuſes , demander pardon à Dieu avec des paroles ſi touchantes qu'elles leur tiroient les larmes des yeux.

Elle voulut avoir des Lettres d'affiliation des Généraux de trois Or-

*Ces trois  
Ordres é-  
toient , des*

*Jesuites,  
des Car-  
mes, des  
Charitieux.*

bonnes œuvres que ces Religieux faisoient dans toute la terre. Elle acheva aussi un dessein que Monsieur de Montmorency avoit commencé en faveur des Chanoines de la Cathédrale de Lodeve. Comme il passoit dans leur Ville, il apprit que les Huguenots, entre plusieurs marques de cruauté qu'ils avoient laissées dans leur Eglise, en avoient enlevé la Châsse d'argent où étoient les Os de Saint Fulcran leur Patron. Il commanda qu'on en fit une autre, & donna par avance tout l'argent qu'il avoit sur lui. Quelques mois après, sa mort étant arrivée, & les Chanoines ayant sçû les aumônes que faisoit Madame de Montmorency, s'adresserent à elle, avec une Lettre de Mr l'Evêque d'Autun, pour lui demander si elle vouloit accomplir le dessein qu'avoit eu son Mary. Cette Princesse qui regardoit les occasions de faire du bien, comme des graces, accepta d'abord la proposition, & acheva avec plaisir ce que le Duc avoit commencé.

Dans

Dans ce tems , elle apprit que la Reine Marie de Medicis , qui depuis plusieurs années étoit sortie du Royaume , se trouvoit en Angleterre dans quelque besoin. Elle lui offrit tout l'argent qui lui restoit , & la supplia de le prendre , en attendant quelque heureux changement dans sa fortune. Et en l'année mil six cens quarante, elle l'envoya visiter à Londres , pour lui témoigner la part qu'elle prenoit à ses déplaisirs. La Reine reçût la Lettre avec beaucoup de consolation , & pria la personne qui la lui rendoit , de l'assurer qu'elle estimoit beaucoup son amitié , & que ses paroles lui donnoient tout le soulagement qu'elle pouvoit sentir. Sa Majesté lui réitera le même honneur dans celle qu'elle lui écrivit par le Pere Sufren , ajoûtant : *Qu'elle louoit Dieu d'apprendre la vie Chrétienne qu'elle menoit dans l'oubli du monde , & dans l'entiere soumission à la volonté de Dieu.*

Elle eut une joie extrême de sçavoir la fermeté avec laquelle cette

Reine souffroit ses malheurs, & avec quelle vertu elle adoucissoit sa mauvaise fortune, & prout de demander à Dieu, qu'il la soutint toujours dans le mépris des choses humaines. Peu de tems après, elle scût qu'elle étoit allée à Cologne; & dans la suite, apprenant sa mort avec beaucoup de douleur, elle ordonna quantité de Messes, & un Service magnifique dans l'Eglise du Convent où elle étoit, afin de rendre à la mémoire de Sa Majesté tout l'honneur qui lui étoit possible. Comme on scavoit qu'elle étoit sa proche parente, plusieurs personnes de qualité l'allerent voir pour lui témoigner leur affliction; mais quelque chose qu'on lui dit du détail de la vie & des maux de cette Princesse, elle tourna le discours sur la piété, & se contenta de répondre que cette Reine avoit vû avant sa mort, la fin des vanitez du monde, & que par là Dieu lui avoit donné le moyen de porter ses desirs & ses esperances aux biens de l'Eternité : *Et la consolation*, ajoûta-t'elle,

la D. de Montmorency. 195

*qui reste à ceux qui l'ont aimée, est de sçavoir, qu'elle a profité de ses malheurs.*

L'affliction qu'eût Madame de Montmorency de la mort de la Reine, augmenta ses maladies, qui ne la quitterent presque plus. Elle les supportoit avec beaucoup de patience, & répondoit ordinairement à ceux qui lui apprenoient de nouveaux remèdes : *Que Dieu & les Medecins auroient soin de sa guérison, & que son application devoit être à souffrir chrétiennement ses maux.* Cependant elle étoit fâchée de se voir toujours éloignée du dessein qu'elle avoit de prendre l'Habit de la Religion ; mais le Pere de Lingendes la consolait par l'esperance de le pouvoir un jour accomplir, ajoûtant, qu'il lui seroit inutile de s'engager dans une Regle qu'elle ne pourroit observer.

En ce tems, le Roy Louis XII. qui alloit faire un voyage dans le Languedoc, passa à Moulins. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il l'envoya visiter. Elle pria la même personne, de

témoigner à Sa Majesté ; l'étonnement où elle étoit qu'il conservât encore le souvenir d'une femme aussi malheureuse qu'elle , & aussi indigne de l'honneur qu'il lui faisoit. Et comme elle lui avoit toujours parlé le visage couvert de larmes, Monsieur, reprit-elle, quand vous direz au Roy ce que je vous prie de lui dire, n'oubliez pas, s'il vous plait, de lui parler de ce que vous voyez. Et après ces paroles, elle se couvrit les yeux d'un mouchoir, & se retira.

Le lendemain, le Cardinal de Richelieu lui envoya faire un compliment. Monsieur, répondit-elle, témoignez à votre Maître, que je lui suis obligée de l'honneur qu'il me fait ; mais dites-lui aussi que mes pleurs durent encore.

Comme les Religieuses l'entretenoient de l'estime que toute la Cour avoit pour elle : *Je prie Dieu*, répondit cette Princesse, *que le monde m'oublie autant que je l'ay oublié.* Quelque tems après, le Cardinal de Richelieu étant mort, on le lui écrivit, & elle étoit en



conversation avec les Religieuses. quand la Lettre lui fut renduë. Après en avoir lû quelques lignes & avoir trouvé cette nouvelle, elle n'en lût pas davantage; & de peur que le ressentiment naturel ne surprit dans son cœur quelque premier mouvement de complaisance, si elle disoit aux Religieuses une mort qui ne lui devoit pas être desagréable, elle la leur cacha par une délicatesse de vertu Chrétienne, & se contenta de l'apprendre à la Supérieure, ajoûtant, qu'elle vouloit ordonner un Service solennel dans l'Eglise du Convent; mais ensuite elle apprehenda qu'on ne crût qu'elle le faisoit par ostentation. Ce qui l'obligea de changer de dessein, & de donner une somme considerable pour des Messes basses. Quelque chose qu'on lui dit sur cette mort, elle ne répondit jamais rien qui marquât la moindre aigreur, au contraire, ayant loué le grand mérite du Cardinal, elle dit: *Que tout étoit fini pour lui dans ce monde, qu'il falloit offrir des prières pour le soulagement de son*

*ame ; & peut-être, ajoûta-t'elle, c'est à quoy le monde pense le moins.*

Peu de tems après, Loüis XIII. tomba dans la maladie dont il mourut. Madame de Montmorency apprit cette nouvelle avec une extrême affliction. Elle fit faire quantité de Prières publiques , & témoigna sa douleur à la Reine , par les paroles suivantes.

## MADAME,

*Puisque v<sup>ostre</sup> Majesté a eu la bonté de plaindre mes malheurs , j'espère qu'elle aura encore celle de voir ici l'assurance que je lui donne , qu'en quelque état que m'ait réduit la Fortune , j'ay toujours conservé pour V. M. des sentimens de respect , qui m'obligent , dans l'occasion de sa grande perte, de lui rendre ce devoir. Mais*

la D. de Montmorency. 199

connoissant combien il contribuë peu à sa consolation , je l'accompagne de vœux tres - ardens vers le Ciel , afin qu'il donne à V. M. toute celle qui lui est necessaire , & qu'il la fasse regner aussi heureusement sur le cœur des peuples, que sa vertu le merite. Ces souhaits sont si justes & si generalement faits , que le témoignage que je rends des miens , pourra sembler inutile : Mais , comme je le crois plus sincere & moins interessé que celui de beaucoup d'autres , je n'ay pû me refuser le plaisir de l'écrire à V. M. lui protestant que je seray toute ma vie, avec un respect profond,

M A D A M E,

De V. M.

*La tres - humble , tres - obéissante,  
& tres-fidèle sujette & servante,*

DES URSINS MONTMORENCY,

N iiiij

La Reine répondit d'une manière fort tendre, & après lui avoir promis sa protection, elle la pria de se souvenir d'elle dans ses prières, & de lui obtenir de Dieu la force de supporter chrétiennement son malheur. La Duchesse reçût ces marques d'estime avec tout le ressentiment possible; & quoy qu'elle eût de la repugnance à faire nommer son nom à la Cour, elle ne laissa pas de se servir de l'offre que lui faisoit Sa Majesté, pour lui demander quelques graces dans les occasions où il falloit témoigner de la charité pour le prochain, ou soutenir la gloire de Dieu. Elle eut aussi recours à Monsieur le Duc d'Orleans, pour soulager de subsides la Ville de Moulins, & la faire exempter de soldats. Son Altesse Royale recevoit ses recommandations avec joie, & non seulement il lui accordoit ses demandes, mais il les prévenoit souvent, comme nous voyons par la Lettre suivante.

**D**Ans le souvenir que j'ay eu de la recommandation que vous m'aviez faite les années precedentes, en faveur de la Ville de Moulins, je l'ay faite exempter en celle-ci du logement des troupes, avant que la Lettre que vous m'avez écrite pour cet effet, m'ait été rendue. Je vous prie, ma Cousine, de croire que je fais une estime particuliere de votre personne & de votre vertu, & que je ne souhaite rien si passionnément que de vous donner des preuves de mon affection pour tout ce qui vous touche.

Ces témoignages d'honneur persuadent la veneration que toute la Cour avoit pour elle. Aussi, comme un President au Parlement recommandoit un jour, à la Reine, une affaire qui la regardoit, Sa Majesté lui répondit en ces propres termes. *Pourquoy ne m'en écrit-elle pas ? Est-ce qu'elle doute de mon amitié ? Mandez-lui que j'employeray tout mon pouvoir pour la satisfaire ; & que je crois devoir à sa vertu, ce qu'elle peut attendre de*

*moy pour ses intérêts. Et cette Princeſſe ayant reçu une Lettre d'elle, après les troubles de Paris, elle ſe ſentit le cœur ſi touché de ce qu'elle lui écrivoit, que Sa Majeſté ne pût ſ'empêcher de dire ces mêmes paroles : Ma Couſine de Montmorency ſ'eſt élevée par ſa vertu au deſſus du monde : Nous avons tous beſoin d'elle, & elle n'a beſoin de perſonne.*





## CHAPITRE XXII.

*La Duchesse fait transporter à Moulins le Corps de son Mary; & elle donne des Oruemens d'Autel à plusieurs Paroisses de la campagne.*

**L**A plus forte passion qu'avoit eu Madame de Montmorency, après la mort de son Mary, étoit de lui élever un Tombeau pour conserver sa mémoire, & cette passion lui avoit continué plusieurs années ; mais comme elle avoit en quelque maniere diminué l'excès de sa douleur, par les conseils de Madame de Chantal & du Pere de Lingendes, elle avoit entièrement sacrifié à Dieu ce desir, abandonnant à la Providence la gloire de ce grand Homme. Cependant, le Ciel qui avoit agréé le sacrifice de cette Princesse, ne voulut pas la priver de la seule consolation qu'elle

pouvoit avoir dans le monde , & il lui redonna la même pensée ; mais de peur qu'elle ne fût encore quelque reste de vanité ou d'inclination humaine , elle en parla au Pere de Lingendes , qui persuadé de la pureté de ses intentions, & voyant l'état de ses biens , joint aux occasions favorables que Dieu lui fit naître alors pour executer son dessein , lui dit de le poursuivre , & d'en attendre un heureux succès.

Dés ce moment, elle songea à faire transporter le Corps de Monsieur de Montmorency , de Toulouse à Moulins , après en avoir obtenu la permission de la Reine : Et comme Monsieur le Prince son Beaufrere , s'y opposoit fortement , elle lui envoya cette permission pour l'engager à consentir. Ce qu'il fit. Ensuite elle demanda l'agrément de ses deux Belles - sœurs, Madame la Princesse, & Madame la Doüairiere de Ventadour , qui promirent avec Monsieur le Prince, de ne jamais faire enlever de Moulins , le Corps de leur Frere,



comme elle craignoit qu'on ne le fit après sa mort.

Alors, elle donna ordre au voyage de Toulouse, & choisit le sieur de Maurreins, qui étoit son Ecuyer depuis un grand nombre d'années, pour le charger de la commission. Dans ce tems le sieur de Soudeilles qui se trouva à Moulins, offrit à la Duchesse son carosse & sa personne, & elle accepta volontiers l'un & l'autre. Ce Gentilhomme estimé de tout le monde, & dont la mémoire & la vertu sont honorées dans le Limosin, en la personne d'un Fils qui soutient dignement son mérite, étoit favori du Duc de Montmorency. Il s'attacha à lui, & jamais à sa grandeur: Aussi après sa mort, il refusa tous les avantages que le Cardinal de Richelieu lui offrit pour l'attirer à son service; & conservant toujours une égale amitié pour le Maître qu'il avoit perdu, il aima mieux quitter la Cour, que d'y en avoir un autre. Il se sentit obligé de l'honneur que lui faisoit Madame de Montmorency,

& partit avec le Sieur de Maurreins, à la fin de l'année mil six cens quarante-quatre, accompagnez de quantité de gens tous en habit de deüil, avec un train magnifique, qui marquoit l'amour & la generosité de cette Princeſſe.

Quand ils furent arrivez à Toulouse, on trouva des obstacles invincibles du côté des Chanoines de Saint Sernin, qui refuserent de rendre le Corps du Duc, parce qu'il y avoit treize ans qu'ils en étoient en possession. Comme le Sieur de Soudeilles vit que l'Archevêque approuvoit leur refus, il resolut de retourner en poste à Moulins, pour avertir Madame de Montmorency de ce qui se passoit à Toulouse. Après avoir pensé aux mesures qu'elle avoit à prendre, elle crût que le moyen le plus seur, étoit d'avoir recours à la Reine pour obtenir du Roy une Lettre de cachet, que Sa Majesté lui accorda avec ses marques ordinaires d'amitié.

Pendant qu'elle attendoit la Lettre, Monsieur le Prince qui appuyoit le refus des Chanoines de S. Sernin, par les mêmes raisons qu'il avoit dites, lors qu'on lui demanda son consentement, arrêta encore l'affaire jusqu'en l'année mil six cens quarante-cinq. Madame de Montmorency en attendit tranquillement le succès ; & quelque ardeur qu'elle eût pour avoir le Corps de son Mary, on ne lui remarqua aucun chagrin pendant les cinq mois que durèrent ces contestations. Enfin, son Altesse s'étant relâchée de ses sentimens, & la Lettre de cachet ayant été donnée à l'Archevêque de Toulouse & aux Chanoines, ils furent obligez de remettre ce Corps au Sieur de Maurreins, après avoir ouvert le cercueil de plomb, pour lui faire voir que rien n'y manquoit. On partit le lendemain de Toulouse ; & comme la Reine avoit fait prier Madame de Montmorency, que le transport se fit sans pompe, le Sieur de Maurreins eut ordre de s'éloigner des grandes

Villes, sur tout de celles du Languedoc, pour éviter les honneurs funebres qu'elles auroient voulu rendre à la mémoire de leur Gouverneur, dont elles pleuroient encore la perte : Et le tout fut si fidelement executé, qu'on n'arrêta que dans des Villages ou des Bourgs, sans recevoir aucun honneur public qu'en Limosin, dans les terres du Sieur de Soudeilles, qui, malgré la resistance des Officiers de la Duchesse, voulut faire un Service solennel, ou assista toute la Noblesse des environs. Après on continua la route ; & quand on fut près de Moulins, Madame de Montmorency obéit si exactement à la volonté de leurs Majestez, qu'elle ne fit entrer le Convoy qu'à dix heures du soir, sans permettre qu'aucun Ecclesiastique ny aucun Officier de la Ville, fut au devant pour le recevoir, & elle souffrit avec peine que les Chanoines de Nôtre - Dame l'attendissent dans le Parvis de l'Eglise de Sainte Marie. Elle étoit tenduë de velours noir, depuis la voûte jusqu'à terre, & toute  
couverte

couverte d'Ecussions. Le Corps fut porté sur une estrade, dans une Chapelle ardente, éclairée d'un nombre presque infini de lumieres ; & les Religieuses étoient devant la grille ouverte, chacune avec un cierge à la main.

Madame de Montmorency étoit présente à cette pompe funebre. Le lugubre appareil, les Autels revêtus de deuil, les pleurs de ses Officiers, la consternation dépeinte sur tous les visages, tant de tristes objets renouvelloient sa douleur ; & malgré la violence qu'elle se faisoit pour la cacher, on voyoit de tems en tems sortir de ses yeux des torrens de larmes. Cependant, elle assista à toute la ceremonie, & le lendemain elle ordonna des Services solennels & un grand nombre de Messes, dans toutes les Eglises de la Ville. Celle de sainte Marie fut pleine de chants & de prières funebres, pendant un mois, où assisterent le Presidial & les Tresoriers de France, qui firent faire des Services magnifiques à leur tour, pour

témoigner à la Duchesse la vénération qu'ils avoient pour la mémoire de ce grand Homme.

Elle fonda à perpetuité des Prières pour lui , dans l'Eglise de son Convent , où elle lui vouloit ériger un Mauzolée. Mais elle n'osa rien entreprendre, sans avoir encore communiqué son dessein au Pere Harel Minime, à qui elle dit , qu'avant que de le commencer, elle avoit destiné une grande partie de son bien pour bâtir l'Eglise de sainte Marie. Ce Religieux, après avoir loué sa charité, la porta , autant qu'il pût , à poursuivre son entreprise, & lui dit les paroles de David, qui proteste *de ne pouvoir reposer dans des Pavillons magnifiques, tant qu'il verra l'Arche de Dieu sous*

*On parle  
de celle de  
Moulins.*

*des tentes.* En effet, l'Eglise de sainte Marie étoit si pauvre, qu'elle pouvoit en quelque façon , y être comparée : & elle étoit tournée de maniere qu'on fut obligé de prendre une nouvelle place pour l'agrandir.

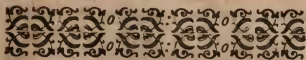
Ce dessein diminua dans l'esprit des gens du monde , l'estime qu'ils

avoient eüe jusqu'alors pour la vertu de la Princesse. Ils crurent qu'elle ne trouvoit pas cette Eglise assez belle pour y ériger le Mauzolée de Monsieur de Montmorency , & qu'elle en vouloit faire bâtir une autre par vanité ; & tout ce qu'ils pouvoient dire à son avantage, étoit de la louer de sa generosité , comme une personne extraordinaire. Ce bruit alla jusqu'à elle , & sans rien dire , pour justifier son intention dans le bâtiment qu'elle devoit entreprendre , elle souffrit ces discours avec humilité , ne voulant pas même desabuser des personnes pieuses qui donnoient dans le sentiment commun. En attendant qu'elle pût commencer l'Eglise, elle fit beaucoup de reparations considerables au dedans du Convent, pour la commodité des Religieuses ; & la même année elle travailla à de riches Ornaments d'Autel , pour celebrer la Canonization de S. François de Sales. Elle fit faire une Chapelle d'argent cizelé, & un Soleil d'un ouvrage admirable, pour exposer le Saint Sacre-

ment, où elle fit enchâsser tout le reste de ses pierreries. Elle donna à plusieurs pauvres Paroisses de la campagne, des Ciboires & des Calices d'argent, au lieu de ceux d'étain qu'il y avoit. Elle se plaignoit quelquefois aux Prélats qui l'alloient voir, de souffrir tant de misere dans les Eglises de quelques Villages de leur Diocese : Et un jour, comme elle s'entretenoit là-dessus avec un Religieux, elle dit d'une Dame, sans la nommer, qui avoit toujours des habits magnifiques, & qui alloit quelquefois prendre l'air dans une de ses Terres, qu'elle ne pouvoit comprendre comment étant dans l'Eglise de sa Paroisse, elle avoit la force de tirer son mouchoir devant un Autel couvert d'une nape si sale qu'elle ne voudroit pas la toucher.







## CHAPITRE XXIII.

*La Duchesse apprend la mort de Monsieur le Prince , & celle du Roy d'Angleterre. Elle reçoit une* *Anne d'Autriche.*  
*visite de la Reine ; & commence le bâtiment de l'Eglise de sainte Marie.*

MADAME de Montmorency ne s'atachoit pas seulement à orner les Temples du Seigneur ; mais elle s'apliquoit aussi à remplir son cœur des vertus Chrétiennes , par la lecture continuelle des Livres de piété. Elle abregea pour elle & pour une Religieuse , deux Tomes de Méditations , dont Madame de Longueville , qui étoit alors au Convent de sainte Marie , prit une copie de sa main : Et ce fut dans cet abregé que cette

Princesse commença de connoître les fondemens des veritez éternelles.

La mort de Monsieur le Prince étant arrivée quelque tems après, elle écrivit à Madame la Princesse pour la consoler ; & fit faire des prières pour lui , où il y eut quelque dispute pour certaine préseance ; mais elle ménagea les intérêts des personnes avec tant de sagesse, qu'elle finit leur contestation.

Elle apprit alors les troubles d'Angleterre. La douleur que la Reine lui avoit témoignée à la mort du Duc de Montmorency , & l'amitié qu'elle conservoit pour cette Princesse , l'intéressoient dans tous ces desordres, & elle en voulut sçavoir les moindres événemens. On lui écrivit la défaite des Troupes du Roy , l'extrémité de ce Prince , qui étoit sorti d'Oxford , déguisé , pour se rendre à l'armée d'Ecosse : & qu'ensuite ayant été enlevé à Holemby , on l'avoit conduit à Neumarket. Elle apprit aussi la fuite du Duc d'York , du

Palais S. Jacques, où sans être prisonnier, on avoit l'œil sur sa conduite. Ce Prince s'étoit fait un jeu de se cacher en divers lieux de ce Palais, afin de se faire chercher par ses Gens. Il crût ce moyen propre au succès de son entreprise, & sous ce pretexte, il passa dans les Jardins, & sortit par une petite porte dont il avoit demandé la clef, qu'on lui donnoit quelquefois pour aller à la chasse. Un carosse qui l'atendoit, le mena sur le bord de la Tamise, d'où une Gondole preparée le porta, premièrement à une maison affidée, pour prendre un habit de femme; & le conduisit ensuite jusqu'à Grinvich. Alors, le Batelier qui pensa que le déguisement n'étoit pas sans mystere, ne voulut point passer outre, tant à cause du mauvais tems, que parce qu'il soupçonna cette personne d'être quelque chose de plus qu'une fille. En effet, voyant sortir le bout d'une jarretiere bleuë, il ne douta plus que ce ne fut le Duc d'York; & comme un de ses Gentilshommes lui dit, que

cette Dame étoit pressée d'aller en Hollande pour des affaires importantes, le Batelier répondit, en soupirant, qu'elle avoit un grand privilège : *Car, ajouta-t'il, jamais femme n'a été Chevalier de la Jarretiere.* A ces mots, le Prince le regardant avec cette confiance que les grands cœurs ont à leur courage : *Tu as raison, bon homme,* dit-il, en lui tendant la main, *je suis le Duc d'York ; mais sois persuadé de ma reconnoissance, si tu contribuë à ma liberté.* Ces paroles animerent si fort le Batelier, qu'il prit sur l'heure le courant de l'eau. *Allons, Seigneur,* dit-il, *où nous conduira la fortune.* Et peu de tems après, ce Prince arriva à Midebourg, sans trouver aucun obstacle dans son passage.

La Reine qui alloit en Hollande demander du secours pour le Roy, écrivit encore à la Duchesse, que les Rebelles l'acusoient faussement de vexation, & que pour la rendre odieuse, ils lui suposoient des trahisons contre l'Etat. Madame de Montmorency avoit le cœur pénétré de la

desolation de cette Princeſſe, & comme elle ſçût quelque mois après, qu'étant accouchée à Exeter, elle avoit été obligée de fuir toute malade, pour éviter le Comte d'Esſex, elle lui écrivit pluſieurs Lettres pour lui donner de la fermeté. Elle lui témoigna dans la ſuite la joie de ſçavoir que le Roy s'étoit mis en ſureté dans l'Iſle de Vvich; mais apprenant peu de tems après, qu'il étoit tombé au pouvoir de ſes ennemis, elle fut dans la dernière douleur, par les mauvaiſes nouvelles que lui donna un Gentilhomme qu'elle avoit envoyé en Angleterre pour l'informer de tout ce qui ſe paſſeroit. Il lui écrivit :

„ Que Cromvvel avoit fait conduire  
„ ce Prince au Château de Hurſt  
„ pour le faire mourir par la malignité de l'air : Que pendant qu'il y  
„ fut, il avoit menagé des intrigues  
„ avec les Generaux, pour obliger  
„ l'armée à demander ſa mort : Que  
„ les deux Chambres du Parlement  
„ écouſtoient cette propoſition, & que  
„ les Provinces animées contre lui,

„ par des discours seditieux , en at-  
„ tendoient l'execution avec impa-  
„ tience , & ne le regardoient plus  
„ que comme un Tiran , qui les ra-  
„ vageoit par des guerres continuel-  
„ les.

Il ajoûta dans une autre Lettre :  
„ Que le Parlement avoit établi une  
„ Cour de Justice pour lui faire son  
„ procez : Qu'on l'avoit conduit à  
„ Londres où Cromvvel le persecutoit  
„ tellement , qu'il avoit envoyé ses  
„ Satellites par toute la Ville , pour  
„ animer le peuple à s'aller plaindre  
„ de son gouvernement ; & que les  
„ Soldats mêmes le menant devant  
„ les Juges , crioient *Justice & Execu-*  
„ *tion*. Il lui apprit aussi : Que entre  
„ autres crimes , on accusoit ce Prin-  
„ ce d'avoir voulu abolir les Loix de  
„ l'Etat , d'avoir entretenu , pendant  
„ plusieurs années , une cruelle guer-  
„ re dans le Royaume , d'avoir des  
„ liaisons avec le Pape , pour exter-  
„ miner tous les Protestans d'Angle-  
„ terre , d'avoir contribué à la prise  
„ de la Rochelle , de favoriser la re-

„ bellion d'Irlande , & d'avoir fait  
„ perir en un mois, dans la seule Pro-  
„ vince d'Ulster , par diverses sortes  
„ de cruautéz , près de deux cens  
„ mille personnes.

Toutes ces fausses accusations affligé-  
roient Madame de Montmorency. Elle les regardoit comme des  
traits de la politique de Cromwell,  
uni avec les Juges, qui , sans prévoir  
la tyrannie qu'il leur préparoit, sacri-  
fierent leur Prince à son ambition. En  
effet , tout le monde sçait qu'après  
l'avoir déclaré convaincu de tous les  
crimes dont on l'accusoit , ils le con-  
damnerent à la mort , & l'abandon-  
nerent à des soldats insolens , qui  
n'ayant jamais reçu de lui que des  
graces , ne laisserent pas de lui faire  
plusieurs insultes, jusqu'à lui cracher  
au visage, pour achever de le couvrir  
d'ignominie. On sçait même que  
leur haine alla si loin, qu'ils le tinrent  
long-tems dans un lieu d'où il enten-  
doit le bruit qu'on faisoit en dressant  
l'échafaut , afin que l'idée de son su-  
plice , le fit mourir plusieurs fois de  
douleur.

Puisque nous sommes tombez sur ce sujet, achevons de raconter en peu de mots la fin déplorable de ce Prince. Après lui avoir prononcé sa Sentence, on le conduisit au Palais S. Jacques où la Princesse Elizabeth & le Duc de Glocester, ses Enfans, lui furent presentez. Il les embrassa tendrement, & leur donna sa benediction. Et le lendemain on le remena à dix heures du matin, à Vviht-Hall, par le Parc, au milieu d'un Regiment d'Infanterie, & accompagné de quelques-uns de ses Gentilshommes, qui alloient auprès de sa Personne, tête nuë, dans la dernière consternation. Il monta en cet état dans une Gallerie, & de là dans sa Chambre, où il s'arrêta quelque tems à faire ses prières; & sur le midi il fut conduit au travers d'un grand nombre de Mousquetaires rangez en haye, le long de la salle des Banquets, joignant laquelle étoit l'échafaut en dehors, tendu de noir, où il décendit par une fenêtre. La place où se faisoit l'exécution, étoit fermée



de barrières pleines d'Infanterie. Il y avoit aussi plusieurs Regimens qui gardoient les postes principaux de la Ville ; & on voyoit une grande quantité de Cavalerie mêlée parmi le peuple. Après sa mort, on brisa sa Statue, on effaça ses Armes de tous les lieux où elles étoient ; & ayant donné à la mémoire de ce Prince, toutes les marques d'aversion, ils déclarerent dans la suite Cromvvel Protecteur du Royaume.

*Sa Statue  
étoit à la  
Bourse.*



Madame de Montmorency pénétrée de la consternation où devoit être la Reine, lui fit rendre par le Gentilhomme dont on a parlé, des Lettres pour lui témoigner la part qu'elle prenoit à sa douleur ; & ordonna à même tems, à cet homme de s'informer du destin du Prince de Galles. Elle scût à son retour, qu'on l'avoit proclamé Roy en Ecosse & en Irlande ; mais qu'ensuite, après plusieurs negociations, Cromvvel avoit défait son armée, forcé le Pont de Porvuick-Brigde, & emporté Vuor-cester.

Peut-être nous permettra-t'on encore de rapporter ici par occasion, quelques particularitez singulieres de la fortune de ce grand Prince. Quand il eut perdu ses Troupes, il se sauva à l'entrée de la nuit, avec Milord Vvilmot, qui ne l'abandonna jamais; & de peur d'être reconnu, se separant d'un gros de Cavalerie qui lui restoit, il prit avec peu de gens le chemin du Château de Boscabel. A la pointe du jour, il arriva à demi-lieuë de là, dans la maison d'un Païsan qui avoit plusieurs freres tous affectionnez à son service. Le Gentilhomme qui le conduisoit, fut bien reçu de ce bon homme, qui étoit dans l'admiration de voir le Roy chez lui. On consulta aussi-tôt des moyens de le mettre en sûreté; & pendant qu'on alla vers les ennemis, pour découvrir adroitement, si on n'avoit point détaché de parti pour chercher ce Prince, on l'habilla en Bucheron, avec un méchant haut-de-chaussé vert, un pourpoint de peau de Daim, & un mauvais chapeau gris. On lui donna une

serpe à la main, & on le mena couper du bois dans une Forest voisine. A peine y étoit - il arrivé , qu'un Parti de deux cens chevaux envoyez par Cromvvel, environna la maison du Païsan : Mais comme le Capitaine scût que le gros de la Cavalerie Royale s'étoit retiré vers le Nord, il ne douta pas que le Roy n'y fût ; ce qui l'obligea de marcher de ce côté-là pour le prendre.

Ce Prince passa tout le jour dans le Bois , & il retourna sur le soir à la même maison ; mais croyant être plus en sureté à six lieues de là , chez un Gentilhomme affidé , il s'y fit conduire à pied. Il y arriva si tard & si fatigué, que de peur d'être connu des Valets, il alla coucher sur du foin dans une grange voisine. Il vit le Gentilhomme le lendemain, qui ne pouvant le servir, l'obligea de s'en retourner. Le Païsan avoit découvert dans la Forest un chêne fort gros, & dont les branches étoient si épaisses & si entrelassées , que six hommes s'y pouvoient cacher , sans être apperçûs. Il

fit monter le Roy dans cet arbre , où il passa la journée avec du pain & de l'eau, & dormit quelques heures. Ce qui le rétablit de la fatigue qu'il avoit eüe. A l'entrée de la nuit , il alla au Jardin de Boscabel , & la nuit suivante, ce bon homme le conduisit à un lieu où il devoit trouver un azile assuré.

Le Roy étoit sur un méchant cheval d'un Meûnier , que ce Meûnier menoit par la bride , & comme il bronchoit souvent, il pria cet homme de prendre garde qu'il ne s'abatit, surquoy le Meûnier fit cette plaisante réponse: *Que son Cheval portoit trois Royaumes , & que la charge étoit assez pesante pour l'excuser s'il bronchoit.* Ce qui fit rire ce Prince, malgré l'état de sa mauvaise fortune. Enfin, il arriva à cette maison au milieu de la nuit, où Vvilmot le reçût avec beaucoup de joie. Il lui dit , qu'il falloit songer à sortir promptement du Royaume, & que la Fille de son Hôte avoit trouvé le moyen de venir à bout de cette entreprise. Il ajoûta , que  
cette

cette Demoiselle avoit une sœur mariée à Bristol, qu'elle obtiendrait un Passeport pour s'y faire mener en croupe par un Valet de chambre, & que ce seroit lui qui la conduiroit. Le Roy approuva l'invention; & la Demoiselle ayant noirci avec une eau le visage de ce Prince, ils allerent tous deux heureusement à Bristol. Le Roy continua le chemin, & se rendit à un autre lieu, dans lequel Vvilmot l'attendoit avec un Vaisseau prêt d'aller en France, où enfin ils arriverent, après avoir couru plusieurs dangers, dont le moindre étoit capable de leur faire perdre la vie.

La Reine étoit accablée d'affliction de la mort du Roy son Mary, & Madame de Montmorency continua de lui écrire pour la consoler. Le rapport qu'il y avoit de leurs malheurs, la rendoit plus sensible à ses maux; mais comme elle étoit persuadée qu'on ne trouve de la consolation qu'en Dieu, elle ordonna plusieurs Prières, afin d'obtenir quelque soulagement à cette Princesse deso-

lée : Et de là prenant occasion , par un retour vers le Ciel , de parler aux Religieuses, de la fragilité des choses humaines , elle dit , qu'on pouvoit juger, par cet exemple funeste , de la confiance qu'on doit avoir aux plus grandes élévations de la fortune.

Ce fut avec le même esprit de piété , qu'elle entretint la Reine , la dernière fois qu'elle passa à Moulins. Sa Majesté entra dans le Convent de sainte Marie : & quand elle la vit , se souvenant de l'état heureux où elle étoit lors qu'elle vint en France, & voyant celui où elle la trouvoit dans ce Monastere, elle ne pût retenir ses larmes. Elle lui parla deux heures en particulier. Madame de Montmorency avoit sur son visage un air de mortification qui touchoit le cœur de la Reine. Sa Majesté ne pouvoit cesser d'admirer l'élévation de son ame : & après lui avoir témoigné son étonnement sur l'austerité de sa vie : *Plût à Dieu, Madame, répondit-elle, que j'eusse donné à Dieu mes premières années, & mon seul déplaisir est*

*la D. de Montmorency.* 227

*de ne lui pouvoir offrir que le reste du monde. La Reine la conjura de se souvenir d'elle dans ses prières, & la Duchesse lui dit, qu'il y avoit longtemps qu'elle demandoit au Ciel de la combler de benedictions. Sa Majesté l'embrassa tendrement, & après l'avoir recommandée aux Religieuses qu'on avoit fait venir, elle sortit du Convent avec une consolation qu'elle ne pouvoit exprimer. Elle avoit l'esprit si plein de sa vertu, qu'elle en parloit à tout le monde. Et un jour, comme elle l'entendit comparer à Artemise qui avoit bû les cendres de son Mary, détrempées dans ses larmes. Il y a plusieurs années, dit cette Princeesse, que ma Cousine de Montmorency boit les cendres du sien, détrempées dans le Sang de Iesus-Christ.*

Peu de tems après, elle voulut commencer le bâtiment de l'Eglise & elle obtint de l'Evêque d'Autun permission de faire benir les pierres qui en devoient être le fondement. On lui presenta les paroles qu'on y vouloit graver, & trouvant les mots

de *Fondatrice & Restauratrice*, elle dit qu'elle n'étoit ny l'un ny l'autre. Elle les effaça elle-même, & laissa ceux qui suivent.

*Tres-haute, tres-puissante & tres-excellente Princesse, Madame Marie Felice des Ursins, veuve de tres-haut & tres-puissant Seigneur, Messire Henry, Duc de Montmorency & Dampville, Pair & Maréchal de France, Gouverneur & Lieutenant General pour le Roy en Languedoc, a posé cette premiere pierre aux fondemens de cette Eglise, que sa pieté fit construire à l'honneur de la glorieuse Vierge Marie, & de tous les Saints, sous l'invocation & singuliere protection du glorieux Saint Ioseph: Etant Superieure en ce Monastere, la Mere Jeanne Therese Pico-teau, compagne de la tres-digne Mere de Chantal, Fondatrice de l'Ordre de la Visitation, le 21. Juillet 1648.*



Quand elle relût cette Inscription, elle témoigna quelque peine à souffrir les mots de *tres-haute & tres-puissante* ; néanmoins, elle les passa, de peur de faire paroître de l'affectation à chercher l'humilité : Mais au lieu de permettre qu'on mit ses Armes sur le Portail de l'Eglise, elle fit graver celles de l'Ordre, & protesta que si on mettoit les siennes, elle les feroit effacer. La rigueur de l'Hyver l'empêcha de continuer le bâtiment ; & pendant ce tems-là le Lieutenant General lui ayant communiqué le dessein qu'on avoit de consentir à l'établissement des Religieuses Hospitalières de la Flèche, qui vouloient aller à Moulins, elle offrit une somme considérable, pour contribuer à leur bâtir une Chapelle, qui porte le nom de *l'Immaculée Conception* ; & refusa, comme elle avoit déjà fait, la qualité de Fondatrice, se contentant seulement que ces Filles se souvinssent d'elle & de Monsieur de Montmorency, dans leurs prières.

Quand on ne possède les richesses que pour soulager la misere des pauvres , & pour élever des Temples à Dieu , c'est alors qu'on a le cœur véritablement grand ; le détachement qu'on s'en fait avec une connoissance tranquile , marque qu'on est vertueux , parce qu'on le veut être , & c'est le caractère de cette Princesse, qui n'a jamais refusé de ses biens, non pas même à ses ennemis , & qui n'a rien trouvé de bon dans ceux qui lui restoient du débris de sa fortune, que le pouvoir d'augmenter la gloire de Dieu , & de diminuer les peines des malheureux.





## CHAPITRE XXIV.

*Mademoiselle de Portes va demeurer quelque tems avec la Duchesse. Madame de Longueville se trouve auprès d'elle, quand les pièces du Mausolée arrivent à Moulins. On lui écrit la mort du Duc de Nemours.*

**I**L y avoit long - tems que Madame de Montmorency souhaitoit d'avoir auprès d'elle Mademoiselle de Portes. C'étoit une Fille riche, d'un esprit sublime, de grande qualité, parente de la Duchesse, & pleine d'une vertu singulière. Elle avoit toujours désiré de se retirer dans un Convent, pour s'atacher à Dieu avec plus d'ardeur ; & ses parens qui s'y étoient long - tems opposez, de peur qu'elle ne se fit Religieuse, consen-

tirent à la fin qu'elle allât passer quelques mois avec Madame de Montmorency. Dans la suite elle remarqua en cette Princesse une si grande disposition à la vertu, qu'elle disoit aux Religieuses, que la sainteté sembloit lui être naturelle, & que ses inclinations la portoient si fort à Dieu, qu'elle se seroit fait violence pour s'en éloigner. Elle ajouta, qu'il ne falloit pas s'étonner de cet heureux penchant, puis qu'elle venoit d'une Maison qui avoit donné tant de Saints & de Martirs à l'Eglise, & que ses Ancêtres avoient été les premiers entre les grandes Familles de l'Empire, qui avoient reçu la Foy : *Et il paroît en cela*, dit-elle, *qu'il y a eu de la Providence, qu'elle fut unie à Monsieur de Montmorency, dont la Maison se glorifie du même avantage parmi les François.*

Après qu'elle eut demeuré quelque tems dans ce Monastere, la Duchesse eut le déplaisir de la voir partir pour retourner dans ses Terres. Cette separation la touchoit sensible-

ment ; mais après , faisant reflexion que le motif de son voyage étoit juste, elle ne voulut pas l'empêcher : Au contraire, comme une Religieuse lui dit, qu'on la pouvoit facilement retenir , en lui représentant le danger où elle s'alloit exposer, parmi les Huguenots des Sevenes , qui exerçoient plusieurs cruautez sur les Catholiques, elle répondit, que Mademoiselle de Portes étoit conduite par l'esprit de Dieu, & que le Ciel auroit soin de sa vie. En effet , son voyage fut heureux, & à son retour, elle sçût d'une de ses Filles, le bien qu'elle avoit fait parmi les heretiques , & la benediction que Dieu avoit donné à son zele.

Elles continuerent de vivre toutes deux dans la même union de cœur, & se communiquoient leurs pensées pour s'animer à la sainteté. Mademoiselle de Portes proposoit quelquefois des questions pour égayer l'entretien ; & un jour elle lui demanda , en presence de quelques Religieuses , ce qu'elle aimeroit

mieux, ou conserver toute sa vie l'innocence dans une mediocre vertu, ou tomber dans le peché, & s'en relever ensuite par une grande penitence, & parvenir à une haute perfection. La Duchesse choisit aussi-tôt le premier, & allegua quantité de raisons pour défendre son sentiment. Elle dit, que l'innocence qui dure toute la vie, a des avantages plus grands que la Perfection precedée par l'infidelité : Qu'on ne pouvoit expliquer la consolation d'avoir toujours obéi à Dieu, & d'être en quelque maniere assuré de son amour : Que cette pensée nous donnoit une tranquillité qui sembloit nous faire goûter, par avance, quelque chose de la felicité des Bien-heureux : & qu'outre ce repos, on se sentoît le cœur penetré d'une joie interieure, songeant qu'on jouïroit d'une gloire qui ne finiroit jamais. Elle ajoûta le triste souvenir qu'on a, même dans la penitence, d'avoir témoigné envers Dieu de l'ingratitude, puisque par là on se rend indigne de tous les biens qu'il

nous a donnez. Elle dit, qu'alors il nous fait interieurement le reproche du Prophete Nathan à David, qui est de nous avoir créez, de nous defendre contre nos ennemis : & cependant de faire le mal devant ses yeux, & de mépriser sa parole.

Quand la Duchesse eut cessé de parler, Mademoiselle de Portes, qui faisoit semblant d'être du parti contraire, chercha plusieurs raisons, à la verité bien moins pour l'apuyer serieusement, que pour donner nouvelle matiere d'une agreable contestation. Elle dit, que la consolation de passer du crime à la penitence, n'étoit pas moins grande que celle que l'on sent dans une continuelle fidelité : Que même il y avoit plus de plaisir d'être sorti d'un malheur, que de n'y être jamais tombé : Qu'alors on se trouvoit comme un homme qui, après avoir été quelque tems dans l'orage, considere du Port avec joie le danger où il a été de périr : Et qu'enfin, les maux ont cela de propre, que lors qu'ils sont finis,

le souvenir produit dans le cœur un plaisir plus sensible que n'est la peine qu'on a eüe à les endurer : Qu'il est vray que le peché nous éloigne de Dieu, qu'il jette le trouble dans l'ame, & qu'il la tient dans l'aveuglement ; mais que quand on étoit assez heureux pour dissiper ces tenebres, ces mêmes pechez *lavez dans le Sang de l'Agneau*, devenoient plus éclatans que la lumiere ; & que s'ils nous laissoient quelque reste de penchant à la rebellion, ils nous fournissoient aussi les occasions de combattre & d'augmenter nôtre gloire. Elle dit, que si S. Pierre n'avoit jamais été infidelle, l'Eglise ne seroit pas honorée des larmes de sa penitence : Que l'ardent amour de la Magdeleine venoit de ses déreglemens passez ; & que c'étoit à leurs pechez que ces illustres Penitens sembloient devoir leurs douleurs.

Elle ajoûta, qu'un homme juste, qui a toujours été uni à Dieu, ne connoit pas assez le mal qu'il y a d'en être séparé : Que l'experience,



quoique funeste , nous fait sentir ce malheur dans toute son étendue, en nous ouvrant les yeux pour voir l'état où nous sommes réduits : Que quand on n'a jamais perdu la grace, il semble qu'on ne peut se bien représenter ses foiblesses : Que l'on est en danger, dans une continuelle vertu, de se flater de vaine gloire & de se confier à soy - même ; & qu'une ame Chrétienne qui ne voit dans sa vie aucune tache qui la puisse faire trembler , perd la crainte des Jugemens de Dieu , & s'endort facilement dans son propre mérite : Mais que lors qu'on a été dans le peché, & que nous éprouvons par nos chûtes, le peu de force que nous avons; on entre dans le véritable aneantissement de soy - même on renonce à ses lumieres , pour recourir à Dieu avec plus d'ardeur & d'humilité : Que pour le reproche que le Prophete fait à David , il étoit aisé d'y répondre par ces autres paroles : *Que si le pecheur fait penitence , Dieu se repentira du dessein qu'il a eu de le punir,*

nous voulant faire comprendre par ce repentir, non seulement l'envie que Dieu a de nôtre conversion ; mais aussi l'amour dont il est touché pour nous , à la vuë de nos larmes. Toutes ces raisons faisoient conclure à Mademoiselle de Portes, que l'innocence conservée pendant la vie , dans une mediocre vertu , devoit être moins estimée que la perfection où s'éleveroit un penitent, après ses desordres.

Madame de Montmorency répondit , qu'il ne falloit que se considérer soy-même , & vouloir découvrir ses erreurs, pour s'humilier véritablement , & pour voir le besoin continuel que nous avons de la grace : Que les larmes de Saint Pierre auroient été plus pures & plus saintes , si le seul amour divin les avoit fait couler , plutôt que la douleur de sa chute ; & qu'enfin, puisque le péché détruit Dieu autant qu'il peut, & que la perfection, quelque grande qu'elle soit, n'est que le bonheur des creatures, il valoit beaucoup mieux

vivre toujours dans une médiocre sainteté, que de s'élever, après nos pechez, à une haute vertu.

Mademoiselle de Portes qui, comme on a dit, étoit persuadée dès le commencement de la dispute, du sentiment de la Duchesse, lui avoua qu'elle avoit toujours été de son avis, & qu'elle n'avoit pris le parti contraire, que pour lui donner lieu de parler en faveur de l'innocence.

A la fin de la conversation, on rendit à Madame de Montmorency une Lettre d'une Dame qui la louoit de plusieurs vertus. La Duchesse l'ayant lue avec des pensées bien différentes de celles que la Dame lui vouloit donner, crût devoir dire à Mademoiselle de Portes, & aux Religieuses qui s'attendoient à quelques nouvelles, que la Lettre ne contenoit qu'un amas de louanges où elle ne prétendoit rien : Et comme alors elle se souvint d'un trait que le Duc de Bracciano son Pere, fit à son occasion, elle le leur raconta : " Avant „mon départ de Rome, dit-elle, mon

„ Pere eut envie de me faire pein-  
„ dre. Le Peintre m'embellit de plu-  
„ sieurs traits que je n'ay jamais eus,  
„ & quand il eut fini son ouvrage,  
„ il le presenta au Duc, qui me voyant  
„ plus belle que je n'étois, fit sem-  
„ blant de ne me pas connoître ; &  
„ après avoir loüé le Portrait, il le  
„ pria de lui faire voir le mien. Le  
„ Peintre surpris, répondit, qu'il  
„ l'avoit devant ses yeux. Alors, le  
„ Duc faisant l'étonné, lui dit en  
„ souriant, *ou faites un Portrait qui*  
*ressemble à ma Fille, ou faites que ma*  
*Fille ressemble à ce Portrait. Voilà jus-*  
*tement,* ajouta la Duchesse, *la réponse*  
*que je vais écrire à la Dame : Qu'elle me*  
*dépeigne telle que je suis, ou qu'elle me*  
*fasse telle qu'elle me dépeint.*

Le repos dont jouïssoit alors la  
Princesse, fut troublé par le funeste  
accident de la mort du Duc de Ne-  
mours. Elle apprit cette nouvelle  
avec une affliction extrême, qu'elle  
témoigna à Madame de Nemours,  
dans les paroles suivantes.

*Madame*

MADAME, je suis plus propre à donner des larmes à vôtre perte, que des consolations à vôtre douleur. Dieu peut le dernier, & non les creatures ; & j'espère qu'il vous en fera sentir les effets. Il a assez de puissance & de bonté pour guérir les grands maux. Les vôtres, que je vois non seulement avec des yeux de compassion, mais d'un cœur intéressé à tout ce qui vous touche, me seroient insupportables, s'il ne les falloit souffrir dans la volonté d'un grand Maître, à qui les personnes que nous plaignons, sont plus chères qu'à nous mêmes. La resignation que nous lui devons, adoucit nos souffrances ; & quand on la lui refuse, on se charge d'un repentir que le tems augmente. Une malheureuse experience m'arrache cette verité de la bouche. Recevez-la comme d'une personne qui souhaite que dans le chemin où elle a tant fait de chûtes, vous n'y fassiez que des pas pour le Ciel. Je supplie celui qui en est le Seigneur, de vous assister de ses graces. Faites-moy celle de croire que de toutes les personnes qui

## DES URSINS MONTMORENCY.

Elle lui écrivit plusieurs autres fois pour la consoler. Elle élevoit à Dieu le cœur de cette Princesse, & lui faisoit voir d'où venoit le coup, pour le soutenir constamment. Comme ses Lettres la soulagerent beaucoup, elle alla à Moulins pour la remercier; & elle lui presenta les deux Princesse ses Filles, qui étoient encore fort jeunes, la priant instamment de leur donner sa benediction. Ce qu'elle ne pût obtenir de sa modestie; mais elle lui promit de demander celle de Dieu pour elles, afin que leur vie fut toujours heureuse. Madame de Nemours lui parloit avec une entière confiance, sans lui cacher ses malheurs. Elle disoit, qu'elle adoroit la Providence divine, de lui faire sentir le poids du monde, & combien on se trouve accablé du débris de sa propre grandeur.

Ce sont les mêmes sentimens que cette Princesse a toujours conservez. Aussi Madame de Montmorency, qui connoissoit avec quelle force & quelle soumission à Dieu, elle souffroit ses douleurs, disoit souvent aux Religieuses : *Qu'elle portoit sur son visage le caractere d'une Sainte, & qu'on ne la pouvoit regarder sans voir en elle les marques de sa prédestination.*

Les entretiens qu'elle avoit eus avec Madame de Montmorency, lui avoient donné le dessein de s'engager dans la Regle de sainte Marie : Et la Mere de Chaugy, qui a laissé tant d'Ouvrages dignes de sa vertu, écrivant à une Supérieure de l'Ordre, lui dit ces paroles.

*Il est vray, ma tres-honorée Sœur, que feuë Madame la Duchesse de Nemours devoit se venir faire Religieuse auprès de nous à Annecy, choisissant ce lieu où reposent les Reliques de nôtre saint Fondateur, pour qui elle avoit une veneration particuliere : Et je garde précieusement le Vœu qu'elle en avoit fait & écrit de sa main.*

*C'est dans  
le Convent  
de sainte  
Marie de  
la rue  
Saint An-  
toine.*

Et une marque qu'il n'y a eu que la mort qui ait empêché cette Princesse de suivre son dessein, est qu'elle a voulu être enterrée avec l'Habit de l'Ordre, & inhumée dans un Monastere de la Visitation, où ensuite les deux Princesses ses Filles, s'étant retirées, n'en sortirent que pour être, l'une Duchesse de Savoye, & l'autre Reine de Portugal.

Madame de Nemours n'étoit pas la seule qui avoit de la veneration pour Madame de Montmorency, la Duchesse de Ventadour & Madame de Valencé la regardoient comme un exemple de vertu Chrétienne, & elles lui donnerent leurs Filles, ne pouvant leur procurer un plus grand avantage que celui d'être sous la conduite d'une personne si sainte. Elle les reçût avec joie; & comme elle avoit dessein de les retenir dans la Religion, elle leur inspira tous les sentimens qui pouvoient contribuer à le faire réussir. Elle leur donnoit des instructions proportionnées à leur enfance, pour jeter dans leur



cœur les fondemens de leur salut, étant bien persuadée qu'il n'y a rien de bas dans les moindres occupations qui vont à la gloire de Dieu.

Elle prit beaucoup de part aux divers événemens qui traverserent, pendant plusieurs années, la vie de Messieurs les Princes de Condé & de Conty ses neveux. Elle écrivit à feuë son Altesse Royale, & on conjecture par les réponses qu'elle en reçût, qu'elle n'oublioit rien pour changer leur mauvaise fortune. Elle prit le même interest en ce qui touchoit Madame de Longueville, & elle eut un plaisir singulier de la voir à Moulins, où elle fut pour attendre le Duc son mary. Cette Princesse lui dit, qu'elle étoit venuë chercher auprès d'elle de la force & de la consolation pour adoucir les maux qui l'accabloient. Elle demeura dix mois au Convent de sainte Marie, où elle consideroit attentivement sa vie extraordinaire, & sur tout avec quelle douceur, & quelle humilité elle conversoit également avec toutes les

Religieuses, & avec quel plaisir elle s'abaissoit aux offices les plus bas du Monastere. Ces exemples d'ancan-tissement la faisoient rentrer en elle-même ; & elle commença delors à jetter dans son cœur les fondemens de cette grande vertu où elle s'attacha quelques années après, & qu'elle a toujours conservée.

Pendant qu'elle fut à Moulins, elle vit arriver les Figures du Mausolée de Monsieur de Montmorency, que la Duchesse avoit fait faire à Paris, & qui avoient été admirées de tout le monde. Cette Princesse lui témoigna beaucoup de joie d'avoir si bien réussi ; mais elle fut surprise de la voir sans empressement faire ouvrir les caisses, se contentant de répondre tranquillement à celui qui les avoit conduit : *Nous sçavons aujourd'huy que les pieces du Mausolée sont arrivées, nous verrons demain si elles sont belles.* Elle les trouva telles en effet ; mais néanmoins avec des défauts qui lui donnerent du chagrin. Quelque précaution qu'elle eût eue à

envoyer à Paris l'Architecte qui devoit bâtir son Eglise, pour prendre les mesures avec le Sculpteur qui faisoit le Mausolée, ses soins furent inutiles, & les principales Figures se trouverent, pour le regard, d'une situation contraire à ce qu'elle souhaitoit; car, au lieu de le porter directement sur l'Autel, elles le tournent un peu vers le bas de l'Eglise. Ce défaut lui déplût beaucoup, aussi bien que la Figure qui la represente sous le nom de la Douleur, sur la Table du Mausolée. Elle avoit expressément défendu d'y rien mêler, qui eut du raport à sa personne, & elle ne la souffrit que parce qu'il n'y avoit pas moyen de l'ôter sans gâter l'ouvrage: Mais elle persista à faire couvrir la nudité des Genies qui soutiennent le cordon de l'Urne; & quelque résistance que fit l'Ouvrier, elle voulut être obéie sans écouter ses raisons. Tout le monde admire ce superbe Monument, où l'on a gravé ces paroles:

## E P I T A P H E.

*Henrico Montismorentii Ducum  
ultimo (&) maximo,  
Franciae Pari, Thalassiarco Polemarco,  
terrori hostium, amoris suorum,*

*Maria Felix Ursina, Romana  
stirpis, digna Conjux,  
Cui diuicia, ex immensis, una, olim  
viventis amor, nunc functi  
cineres,*

*Post exactos viginti felicissimi  
Hymenæi annos.  
Marito incomparabili, de quo dolere  
nihil unquam potuit, nisi mortem,  
Bene merenti F. An. Sal. M. DC. LII.  
luctus sui XX.*

Madame de Longueville n'ayant plus d'affaires à Moulins, partit dans ce tems - là pour retourner à Paris.

Cette separation les toucha sensible-  
ment ; mais elle se consola par l'ami-  
tié que lui promit la Duchesse, & par  
le plaisir qu'elle auroit de lui écrire.  
Ce qu'elle fit aussi souvent qu'elle  
pût, afin de lui rendre compte de  
l'état de son ame, & de lui demander  
des conseils pour sa conduite. Après  
lui avoir parlé dans une Lettre, d'un  
fâcheux accident qui lui étoit arri-  
vé : *Voilà, ma Tante, ajoûta-t'elle,*  
*les fruits du siecle & de l'esprit du*  
*monde. On est heureux de l'avoir quitté,*  
*comme vous ; mais puisque cela ne dé-*  
*pend pas de moy, il me faut au moins*  
*retrancher à en sortir de cœur, afin que*  
*si on est envelopé dans les disgrâces de*  
*la vie seculiere, on ne contribue rien au*  
*peché qui les cause.*

Et dans une autre Lettre, cette  
Princesse répondant aux louanges  
qu'elle donnoit à sa vertu, lui dit ces  
paroles : *Vous me croyez telle que vous*  
*souhaitez ; mais plaignez-moy plutôt*  
*de ce que je résiste encore à Dieu, & que*  
*je ne suis pas ce que je devois être.*  
*Je me regarde comme l'Aveugle-né de*

*l'Evangile , que Iesus - Christ guérit avec de la bouë. Mes yeux ne sont pas propres à regarder sitôt le Ciel , & je les dois encore employer à regarder le fond de la terre , d'où la grace m'a retirée.*

Lui parlant une autre fois du danger où elle avoit scû qu'elle avoit été de mourir , elle ajoute ces mots. *Conservez - vous pour la gloire de Dieu, & puisque vous lui avez consacré vôtre vie , prenez - en autant de soin qu'en prennent pour la leur, ceux qui la sacrifient à la vanité. Demandez à Iesus-Christ, qu'il me preserve de tomber dans celle qui m'environne, & dont j'ay eu le cœur si plein autrefois. Hélas ! il ne l'est peut-être que trop encore ; mais quelque misérable qu'il soit , il est toujours à vous.*

On voit encore dans celle-ci , ces excellentes paroles : *Tant d'afflictions & de renversement de fortune , ne redissent au cœur que ce que Dieu lui a dit une fois, qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes , & que lui seul peut faire sa félicité. Mais vous avouëray - je la*

malice du mien, & pourrez-vous l'apprendre sans vous affliger ? Je vous la diray pourtant, afin que vous plaigniez sa misere, & que vous en parliez à Iesus-Christ. J'aime la verité, & je me plais à oïr sa voix, & avec cela je souffre encore pour des choses vaines que je ne veux plus posseder. Je me suis trouvée presque accablée sous le poids de mes afflictions. Vous sçavez les circonstances de la dernière qui n'a pas beaucoup paru ; mais les plus grandes croix en apparence, ne sont pas les plus lourdes ny les plus difficiles à porter. Je dis ceci sans me plaindre ; car c'est à Dieu à nous les imposer, & à nous à les recevoir chrétiennement. Je les adore toutes, & demandez-lui que je n'en rejette jamais aucune.

Ces Lettres sont pleines de sentimens si humbles & si saints, qu'elles ont fourni autrefois des instructions aux Religieuses de sainte Marie, à qui Madame de Montmorency les lisoit. Ces Filles en veulent faire part à tout le monde, pour montrer que les grandes vertus ne sont pas

incompatibles avec la naissance ;  
qu'on peut aimer Dieu dans l'éclat  
de la fortune , aussi parfaitement que  
dans une condition médiocre ; &  
qu'en quelque rang que l'on soit éle-  
vé , on se peut faire un cœur d'airain  
pour le vice , aussi facilement qu'on  
se le fait souvent pour la vertu.







## CHAPITRE XXV.

*Madame de Montmorency sollicite auprès du Pape , la Canonization de saint François de Sales. Avec quelle charité elle traite ses débiteurs. Les obstacles qu'elle trouve quand elle veut prendre le Voile. La Reine Christine de Suede lui fait l'honneur de la visiter.*

**L**A vie que menoit Madame de Montmorency , ne servoit pas seulement d'exemple pour toutes les personnes de la Cour de France ; mais ses vertus étoient connues dans toute l'Italie ; & le Pape même a témoigné en plusieurs occasions , l'estime qu'il avoit pour elle. Après la mort d'Innocent X. la Princesse écrivit à Alexandre VII. son successeur, pour lui marquer la joie que tout l'Ordre

de sainte Marie, & elle en particulier, avoit de son exaltation, & elle le fit souvenir à même tems de la veneration qu'il avoit toûjours eüe pour le Bien-heureux François de Sales, afin de lui persuader par là, que Dieu lui avoit reservé la gloire de le mettre au nombre des Saints. Voici la Lettre qu'elle lui écrivit.

**T**RES-saint Pere, je me prosterne aux pieds sacrez de V<sup>otre</sup> Sainteté, pour lui demander sa Benediction, & lui témoigner avec tout l'Ordre de la Visitation, la joie que j'ay du choix que le Saint Esprit a fait de Vous pour être Vicaire de Iesus-Christ. l'espere que V<sup>otre</sup> Sainteté continuera à cet Ordre l'affection dont elle l'a honoré jusqu'à present, & qu'elle satisfera aux prières qu'il fait depuis long-tems au saint Siege, de déclarer le Bien-heureux François de Sales, son Fondateur, au nombre des Saints. Nous en aurons une reconnaissance éternelle, prians le Ciel de conserver V<sup>otre</sup> Sainteté, afin que l'Eglise jouisse long-tems du bonheur de la

la D. de Montmorency. 255

posseder : Et me jettant de nouveau à  
ses sacrez piés , je lui proteste d'être  
toute ma vie , avec une entiere soumis-  
sion , sa tres - humble , tres - obéïssante  
& tres-indigne Servante.

MARIE FELICE DES URSINS  
MONTMORENCY.

Sa Sainteté honora la Duchesse  
du Bref suivant.

Alexandre Pape VII. Fille bien  
aimée en Iesus-Christ , excellente  
Dame ; Salut & Benediction Apostoli-  
que. La conjouïssance que vôtre Excel-  
lence m'a faite , me donne d'autant plus  
de joie & de plaisir , qu'elle est accom-  
pagnée des marques d'une pieté singu-  
liere , qui ne donne pas peu d'eclat à  
vôtre grande & illustre naissance. L'u-  
nion que vous faites , en vôtre personne ,  
de ces deux choses si précieuses , contribuë  
sans doute beaucoup à porter les autres à  
l'imitation d'un si rare exemple. Je vous  
assure que l'une & l'autre ont beaucoup  
de pouvoir sur moy , & vous en verrez

*des preuves qui vous donneront sujet de vous réjoûir de nôtre exaltation au Souverain Pontificat. Je donne de nouveau à vôtre Excellence la Bénédiction Apostolique. Donné à Rome, à sainte Marie Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le sixième Juillet mil six cens cinquante-cinq, de nôtre Pontificat l'année première.*

Aussi-tôt que Madame de Montmorency eut reçu ce Bref, elle le communiqua à tout l'Ordre de sainte Marie, pour lui donner la joie de voir ce qu'il contenoit, qui étoit l'esperance de la Canonization de Saint François de Salés. Cette Princesse qui, dès le moment que Madame de Chantal lui eut confié les interêts de son Ordre, s'en étoit renduë la Protectrice, sollicita cette Canonization avec tous les soins possibles. Elle commença d'agir en l'année mil six cens quarante-six, qui étoit le tems qu'on renouvelloit le Procès verbal qui la devoit précéder : Elle employa son crédit auprès des principaux

paux de la Cour de Rome, & elle écrivit sur tout à son Neveu le Cardinal des Ursins, qu'elle conjura d'appuyer les instances qu'elle faisoit au saint Siege, pour venir à bout de son entreprise. Elle sollicita même les Evêques de France qui y devoient travailler; & ajoûtant ses liberalitez à son zele & à ses paroles, elle contribua une somme considerable, outre celle qu'elle avoit déjà donnée au premier Monastere d'Annecy, pour le même dessein. Ce fut elle principalement, qui soutint le choix que tout l'Ordre de la Visitation avoit fait de M. M. de Boulon, Evêque de Soissons, & de Henry de Maupas, Evêque d'Evreux, pour lors Evêque du Puy, qui avoit une devotion si grande à saint François de Sales, qu'il quitta tout ce qui l'auroit pû empêcher de vaquer au Procès de la Canonization de ce saint Prélat.

Elle ne se fatigua point de la longueur de son dessein, qu'elle ne pût achever que dix ans après, sans discontinuer, pendant ce tems-là, d'é-

crire à plusieurs Cardinaux, pour les solliciter de contribuer à une chose qui devoit être glorieuse à toute l'Eglise. Et l'Evêque d'Evreux à son retour en France, dit aux Filles de sainte Marie de Moulins, que le credit de Madame de Montmorency avanceroit de beaucoup la joie qu'elles recevroient. Il leur persuada l'obligation particuliere qu'elles avoient de se remplir de l'esprit de saint François de Sales : & leur dit que le moyen le plus assuré, étoit d'imiter les vertus de cette Princeesse. En effet, elle avoit un attachement singulier à l'observance de ce nouvel Institut, & elle en suivoit les regles avec tant d'exactitude, qu'elle ne voulut plus aller aux Bains de Bourbon, pour se soulager dans ses maux.

Alors, elle continua le bâtiment de son Eglise; & comme il falloit de grandes sommes, elle fit solliciter ses débiteurs de lui payer ce qu'ils devoient depuis plusieurs années. Celui qui se mêloit de ses affaires, commença par une Femme, à qui on enleva tout ce

qu'elle avoit. Elle alla voir Madame de Montmorency, les yeux pleins de larmes, pour lui représenter sa misère, & la conjurer d'en avoir compassion. La Princesse touchée de l'état où la dureté de cet homme l'avoit réduite, lui fit rendre tous ses meubles. Elle pria même la Supérieure, de la retirer dans une chambre externe du Convent; & après lui avoir remis sa dette, elle la secourut jusqu'à ce qu'elle lui eût donné moyen de payer ses autres creanciers qui la vouloient faire arrêter.

Elle eut aussi pitié d'un Gentilhomme qui lui devoit environ cent mille francs, à qui elle remit les intérêts de plusieurs années, qui alloient à une somme considérable; & comme elle sçût que les poursuites qu'on faisoit contre lui, le reduisoient à la dernière extrémité, elle les fit cesser, & paya même huit cens livres de frais, sans vouloir écouter là-dessus l'avis de ses Intendans. Comme l'un d'eux lui dit, que si elle continuoit d'agir ainsi, elle perdrait ses

dettes. *Je n'ay pas la force*, répondit-elle, *de tourmenter personne. Si Dieu m'ôte mes biens, il m'ôte aussi l'obligation que j'ay de les donner ailleurs; & sa Sagesse en disposera mieux que je ne pourrois faire.*

Quoy qu'il lui fut permis de demander, par des voyes legitimes, les sommes qu'on lui devoit, cependant elle étoit persuadée qu'aucun droit ne nous dispense de la charité envers le prochain. Elle dit un jour que l'avarice & la dureté des hommes se servent souvent de la Justice même, comme d'un prétexte legitime, pour faire mourir de faim des familles entières, leur arrachant le peu de bien qu'elles ont, au lieu de leur donner du tems, & même de leur remettre leurs dettes, puis qu'ils les voyent dans cet état de nécessité où Dieu les oblige de les secourir. Aussi, comme on la vouloit faire consentir de nouveau à la poursuite de ses debiteurs, sous pretexte d'avoir de l'argent pour continuer le bâtiment de l'Eglise : *Quelle apparence*, répondit-elle, *d'é-*



*lever un Temple à la gloire de Dieu, sur les ruines de tous les malheureux dont vous me parlez ? Me pourrois-je résoudre à les réduire à la dernière misere, & à voir sur l'Autel de ce même Temple, leurs larmes mêlées avec le Sang de Jesus-Christ. En effet, la compassion qu'elle eut pour eux, l'obligea d'emprunter des sommes considerables pour soutenir ses grandes dépenses dans les bâtimens qu'elle avoit commencez.*

L'Eglise étant achevée au commencement de l'année mil six cens cinquante-cinq, elle la fit orner de plusieurs belles peintures qui représentent les Misteres de la vie de Jesus-Christ. Ses parens lui envoyèrent quantité de Tableaux de prix; & le Cardinal des Ursins, son neveu, lui donna celui du grand Autel, qui est une Presentation, où il s'est fait peindre avec les Ducs de Bracciano & de Sangemini, & les Princesses Bourgaïse & de Nerola. Ils lui donnerent encore plusieurs Reliques enchâssées, avec quelques morceaux de

la Croix , & les Os de sept Martirs , parmi lesquels sont ceux de S. Ours & de S. Ursin , de la Maison de Bracciano. Quand l'Eglise fut benite , la Duchesse y fit transporter le Corps du Duc son mary , sans aucune ceremonie, mais seulement precedé des Religieuses & de quelques Prêtres , chacun un cierge à la main, qui le conduisirent , les portes fermées , sous la voûte, au dessous du Mauzolée, & posèrent le cercueil de plomb sur une table de pierre, où l'on avoit gravé le tems qu'on l'avoit transporté de Toulouse. Et le lendemain on fit des Services solempnels, où assisterent tous les Corps de la Ville. Après quoy, les Religieuses se disposerent à la solemnité de la Fête de la Presentation, qui est le jour où tous les ans , selon la coûtume de l'Ordre , elles renouvellent leurs Vœux.

Il y avoit long tems que Madame de Montmorency esperoit de prendre le Voile, ce même jour ; mais le Pere de Lingendes lui ayant toujours conseillé de differer , elle passa encore

deux années, dans la même vie qu'elle menoit depuis quinze ans, qui étoit dans l'observance des moindres Regles de la Religion ; & quand elle mangeoit en commun , on la traitoit simplement, sans qu'elle permit qu'on la distinguât des autres Religieuses, par aucun égard particulier. Elle commença delors à se separer du commerce du monde , plus qu'elle n'avoit jamais fait. Elle se retrancha même de la plûpart des Lettres de civilité, & n'écrivit qu'à quelques personnes de vertu , à qui elle rendoit compte de sa conduite , & dont elle recevoit quelquefois les conseils.

Le soin principal qu'elle eut pendant l'intervale de ces deux années, fut de prévenir tout ce qui pouvoit encore reculer son engagement à la Religion. Cela l'obligea de retirer de ses debiteurs quelques sommes pour payer celles qu'elle avoit empruntées. Après quoy , voyant qu'il ne lui restoit pas assez de bien pour executer son dessein, qui étoit de faire un fond pour l'entretien des Reli-

pieuses de sainte Marie de Moulins, elle dit, qu'il se faisoit confier à la Providence, & que Dieu ne manqueroit pas de donner dans la suite les choses nécessaires à un Monastere, qu'il combloit alors de bénédictions.

Quand elle fut au tems de prendre le Voile, le bruit s'en répandit dans toute la Province, & il y eut plusieurs personnes, même des Prêtres & des Religieux qui firent leur possible pour l'en détourner. Ils lui disoient, que Dieu la vouloit dans la vie seculiere, pour être le soulagement des pauvres, & la consolation des malheureux : Qu'elle ne feroit rien de plus saint dans ce nouvel état, que dans celui où elle avoit été jusques alors : Qu'au contraire, demeurant toujours libre, elle pourroit exercer la charité envers une infinité de personnes, qu'elle tireroit de la misere : Que c'étoit presque un aussi grand merite de disposer de ses biens, comme elle faisoit, que de les abandonner entierement : Que si elle étoit tout à fait retirée, elle ne travailleroit que

pour elle seule, au lieu que son état présent lui permettoit plusieurs bonnes œuvres, qu'elle ne pourroit plus faire quand elle seroit dans la Religion. Enfin, ils ajoûtoient qu'on la soupçonneroit de quelque sorte de legereté, si elle prenoit un engagement qui ne pouvoit augmenter sa vertu. Et dans le même tems Mademoiselle de Portes qui lui écrivit la peine qu'elle avoit de consentir à sa résolution, lui representa ses infirmités continuelles, & les maladies fréquentes qui la reduisoient quelquefois à l'extrémité.

La Duchesse écouta paisiblement tout ce qu'on lui dit; & elle fut étonnée que tant de personnes pieuses voulussent empêcher son dessein, sans auparavant connoître le fond de son ame, & sans examiner les raisons qu'elle avoit de l'accomplir. Madame de Longueville au contraire, après lui avoir témoigné sa joie, la loüa de quitter entierement le monde, & de vouloir achever le sacrifice qu'elle avoit si heureusement commencé.

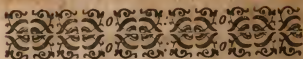
La Lettre de cette Princesse la consola beaucoup ; & le consentement qu'elle eut quelque tems après de Mademoiselle de Portes , acheva de la confirmer dans sa resolution.

Pendant qu'elle se dispoisoit à l'exécuter , la Reine Christine de Suede, Fille de Gustave Adolphe , qui revenoit de Paris, passa à Moulins pour la voir. Sa Majesté l'entretint quelques heures en particulier , & connut en elle tant de grandeur d'ame & tant d'humilité , qu'elle dit aux Religieuses de sainte Marie : *Qu'elle n'avoit jamais vu que Madame de Montmorency, qui scût joindre l'éclat des Vertus morales avec l'aneantissement de l'Evangile.* Le lendemain elle vit le Mausolée , & l'ayant long-tems considéré. *Madame* , lui dit-elle , *je crois qu'après cet ouvrage, il n'y a plus rien à voir ici.* Avant que de partir , elle la pria de se souvenir d'elle , & de lui écrire : Et étant à Rome , elle témoigna un si grand empressement au Pere des Ursins Jesuite , Frere de la Duchesse, de recevoir des Lettres de

sa Sœur, qu'elle ne manqua pas de donner à Sa Majesté cette marque de respect & d'amitié, qu'elle lui avoit demandée.

Telle étoit la veneration que les Grands avoient pour Madame de Montmorency : Ils admiroient sa constance, qui est le seul bien que les malheurs n'avoient pû lui ravir, & qu'elle avoit toujours conservée dans le renversement de sa fortune.





## CHAPITRE XXVI.

*La Duchesse prend le Voile , & fait Profession à la fin de l'année de Noviciat. Elle continuë de solliciter la Canonization de saint François de Sales. Leurs Majestez, & toute la Cour lui font l'honneur de la visiter.*

**L**Es affaires qui avoient empêché le dessein de Madame de Montmorency, étant finies au commencement du mois de Septembre de l'année mil six cens cinquante-sept, elle ne perdit pas un moment à l'exécuter. Elle écrivit au Pere de Lingendes, pour le prier de venir à Moulins la disposer à prendre le Voile; & elle entretint la Supérieure en particulier, & lui demanda si elle la croioit



assez fidelle pour observer les regles, & si le monde n'avoit point laissé dans son cœur quelque reste de vanité qui l'éloignât de la vie Religieuse. Elle la conjura aussi d'assembler le Convent, pour demander les suffrages, afin qu'elle fut reçue en la maniere ordinaire.

Quand le Pere de Lingendes fut arrivé, elle se mit aussitôt sous sa direction, & fut huit jours dans les exercices. Il l'obligea d'écrire tous les sentimens que Dieu lui donneroît dans ses méditations; & quelque repugnance qu'elle eût à se communiquer de la sorte, elle obéît, & exprima les pensées de sa retraite en des termes si forts & si touchans, qu'on ne pouvoit les lire sans être pénétré du même esprit qui les avoit formées dans son ame.

Le jour de la Vesture étant pris à la Fête de saint Jérôme, elle pria que la ceremonie se fit sans bruit. Elle reçût le Voile à six heures du matin, devant peu de personnes, de la main du grand Vicaire, que l'E-



vêque d'Autun avoit envoyé, parce qu'il étoit retenu lui-même à Paris, pour des affaires considérables. On exposa ce même jour, pour la première fois, les Reliques des saints Martirs, dont nous avons parlé; & le Pere de Lingendes en fit le Panegirique, loüant Madame de Montmorency d'achever ses bonnes œuvres par le sacrifice qu'elle faisoit de son cœur, comme de la victime la plus agreable qu'elle pût offrir à Dieu. La Princesse parut dans cette action avec tant de modestie, qu'elle tira les larmes des yeux de tous les assistans.

Quand elle fut revêtuë de cet Habit, elle se crût obligée de redoubler sa ferveur & sa penitence; & l'attention continuelle qu'elle avoit sur elle-même, l'empêchoit de perdre la moindre occasion de pratiquer la vertu. Elle quitta sa chambre pour aller coucher dans une Cellule, où elle ne se servoit que d'une petite lampe. Elle obtint même qu'on retressit son lit à la mesure des autres,

& qu'on ne l'entourât que d'une simple futaine, comme ceux des autres Religieuses; & lorsque ses infirmités demandoient quelque soulagement, il falloit souvent l'obliger à le prendre par obéissance.

Dès le moment qu'elle eut le Voile, elle pria la Supérieure de la dispenser des assemblées où l'on parloit des affaires de la Maison; & un jour, comme on la pressoit d'y aller dire son avis, elle répondit : *Que Dieu vouloit qu'elle fut au rang des Novices, & qu'on n'avoit pas besoin de ses conseils pour soutenir les intérêts du Monastere.* Néanmoins elle ne résista pas à tout ce qu'on lui demanda pendant l'année de son Noviciat; & la dévotion qu'elle avoit à saint François de Sales, l'obligea d'écrire au Pape, comme elle avoit déjà fait, pour obtenir la Canonization de ce grand Prélat. Sa Sainteté lui répondit avec beaucoup d'estime, & lui donna espérance de faire ce que tout l'Ordre de la Visitation souhaitoit; & ayant reçu d'elle une autre Lettre, où elle

lui marquoit la joie que le Mariage de son Neveu, lui avoit donnée, Sa Sainteté la remercia de la maniere suivante,

*MADAME & très-chere Fille en  
notre Seigneur, Salut & Bene-  
diction Apostolique. Les conjoüissances  
que vous me faites dans vôtre Lettre  
obligeante, sur le Mariage de mon Ne-  
veu Augustin Chigy, m'assurent de la  
continuation de vôtre civilité, & de l'af-  
fection filiale que vous avez pour moy.  
En reconnoissance j'entre dans les mêmes  
sentimens pour tout ce qui vous regarde,  
& je ne laisseray passer aucune occasion  
de vous en donner des marques. L'ay  
toujours beaucoup estimé les rares quali-  
tez de vôtre esprit, & je louë infiniment  
la sagesse & le courage qui vous ont fait  
mépriser la vanité des choses du monde,  
pour embrasser la perfection de la vie  
Religieuse, dans l'Ordre des Reverendes  
Filles de la Visitation. C'est pourquoy, je  
vous prie instamment que dans ce lieu  
de retraite, que vous avez choisi, vous  
m'obteniez de Dieu son secours pour va-  
quer*

quer aux soins & aux necessitez de son Eglise : Et moy, Madame, je vous souhaite reciproquement l'abondance des graces du Ciel, & vous donne d'un cœur veritablement paternel, aussi bien qu'à tout vôtre Monastere, la Benediction Apostolique. Fait à Rome, à sainte Marie Majeure, sous l'Anneau du Pecheur, le vingt-sixième Novembre mil six cens cinquante-huit, & de nôtre Pontificat le quatrieme.

Etant à la fin de l'année de Noviciat, elle écrivit à l'Evêque d'Autun, pour le prier de venir à Moulins recevoir les Vœux de sa Profession. A quoy elle se disposa par les mêmes exercices qu'elle avoit faits avant que de prendre le Voile. Le Pere de Lingendes fut encore son Directeur, & l'assista dans son dernier sacrifice, avec le même zele qu'il lui avoit témoigné dans sa Véture, l'obligeant toujours d'écrire les sentimens Chrétiens qu'elle auroit dans sa retraite. Ce qu'elle fit, & ses dernieres meditations ont été conservées, comme

nous verrons dans le Chapitre suivant.

Le jour de la Profession étant venu, elle parut à la cérémonie avec un ferveur admirable. Mesdames la Duchesse de Ventadour, & la Princesse de Mekelbourg, lors Duchesse de Châtillon, étoient dans le Chœur, qui ne pouvoient retenir leurs larmes, & qui donnoient des marques publiques de la veneration qu'elles avoient pour la vertu de cette illustre Religieuse. Après la cérémonie, elle commença à vivre dans toute l'austerité de la Regle. Elle parut devant ces Dames avec une profonde humilité, & se tiroit modestement de leur conversation, quand son devoir l'appelloit ailleurs.

Au commencement de l'année suivante, le Roy passant à Moulins, l'honora de sa visite. Quand Sa Majesté fut entrée dans sa Cellule avec Son Altesse Royale, & qu'elle y vit la même simplicité, & la même pauvreté que dans celles des autres Religieuses, il ne pût s'empêcher de te-

moigner son étonnement à tous ceux qui l'accompagnoient ; & lors qu'il apprit qu'elle observoit les Regles de l'Ordre, sans aucune dispense, il la regarda avec une singuliere veneration.

La Reine accompagnée de plusieurs Princesses, lui fit aussi l'honneur de l'aller voir, une heure après son arrivée. Elle voulut d'abord l'entretenir en particulier : & Madame de Montmorency s'étant assise à terre, Sa Majesté la releva. Elle lui dit : *Qu'il sembloit qu'elle ne s'étoit jamais assise en sa presence.* Et à la fin de la conversation, comme cette Princesse vit ses infirmités, & l'éloignement qu'elle avoit pour tous les remèdes qui étoient contre la Regle : *Vous nous apprenez bien, lui dit-elle, ce que Dieu demande de nous, par le mépris que vous faites de vôtre vie.*

Son Altesse Royale Mademoiselle de Montpensier, lui parla avec toutes les marques d'estime & d'affection, qu'elle lui a toujours conservées. Enfin, toute la Cour demeura parfaite-

ment édiflée de sa vertu ; & la Reine lui ayant promis sa protection, ajoûta ces paroles , devant le Roy : *Il n'est pas necessaire que je vous recommande de prier Dieu pour mon Fils , vous lui êtes assez proche parente pour vous intéresser à tout ce qui le touche.* Après quoy leurs Majestez la quiterent.

Tous les honneurs qu'avoit reçu Madame de Montmorency , ne troublerent pas un moment la tranquillité de son ame, & elle conserva toujours son recueillement ordinaire. Ces visites lui donnerent occasion d'entretenir quelquefois les Religieuses de la vanité des grandeurs humaines ; & elle leur dit : *Qu'elle ne sentoît jamais plus de douceur dans la vie retirée , que quand elle pensoit au bruit qui se trouve à la suite des Grands.*

Le soin principal qu'elle eut depuis sa Profession , fut de se perfectionner autant qu'elle pût , dans les Vœux qu'elle avoit faits ; & elle consideroit qu'ayant engagé à Dieu sa volonté, par l'obéissance , elle ne devoit suivre que l'ordre des Supe-



rieures, dont elle écouïtoit les paroles comme celles de Jesus - Christ. Elle rendoit compte de son interieur à la Religieuse qui la dirigeoit ; & la prioit de lui donner les moyens de corriger ses défauts. S'il y avoit quelque occasion où elle ne fut pas de l'avis des Superieures , elle se jettoit à leurs genoux , & renonçoit d'abord à ses propres sentimens, pour s'attacher à celui des personnes que le Ciel avoit établies pour la conduire , parce que Dieu leur donne des connoissances que les autres n'ont pas. Aussi étoit-elle toujours la premiere à leur obéïr ; & si quelquefois on conseilloit aux autres certaines mortifications, cette Princesse les portoit à les recevoir avec humilité, pour donner à leurs compagnes, l'exemple de vertu qu'elles leur devoient. Quand elle croyoit avoir fait quelque faute, elle en demandoit pardon publiquement ; *Pour reparer, disoit - elle, le scandale qu'elle avoit donné dans le Monastere.*

L'exactitude de son obéïssance alloit au point que quand la cloche des

Exercices la trouvoit, ou à coudre, ou à fermer quelque Lettre, elle laissoit l'éguille dans le linge, ou le papier à demi plié : Et l'heure de s'entretenir étant passée, elle coupoit le discours qu'elle avoit commencé, & mettoit le doigt sur sa bouche, pour marquer qu'on devoit garder le silence ; & il faisoit un commandement exprés pour l'obliger à le rompre, dans les occasions où son avis étoit nécessaire. Quoique Madame de Chantal & toutes les Superieures lui eussent offert la permission generale de se dispenser des regles, quand elle le trouveroit à propos, elle ne la voulut jamais accepter, aimant mieux dépendre de leur volonté, & avoir recours à elles, comme toutes les autres Religieuses, que d'en être distinguée par une liberté qu'elles n'avoient pas.

Elle garda sur tout, un respect inviolable pour ceux que Dieu a choisis pour gouverner l'Eglise ; & quand elle entendoit censurer leurs mœurs & leur conduite, elle détournoit toujours le discours sur d'autres matieres,

& disoit : *Que les Superieurs , quels qu'ils soient , sont l'Arbre de Science, & qu'il est défendu d'y toucher, sous peine de la vie* Elle mettoit toute son application à veiller sur elle-même, sans aller chercher dans le cœur des autres , pour avoir le plaisir d'y trouver des foibleſſes. Elle ſçavoit que Dieu s'est réservé à lui ſeul la connoiſſance de leurs penſées , que les hommes ſe trompent ordinairement dans leurs conjectures : Et ſi les choſes étoient devenuës ſi publiques que perſonne ne les pût ignorer , alors , bien loin d'écouter la joie maligne qu'on ſent à voir les fautes des Superieurs découvertes , elle tâchoit de les excuſer avec prudence, pour juſtifier leur intention. Et un jour, comme elle ſ'entretenoit là-deſſus avec une Dame, après avoir dit pluſieurs raiſons contre la liberté qu'on ſe donne de parler mal des Prélats , elle ajoûta ces paroles : *Puiſque Dieu leur a remis ſa puiſſance, qu'il les a fait nos Peres, & qu'ils ſont chargez du ſalut de nôtre ame, ne devons-nous pas par reſpect à la Majesté*

*divine, & par une reconnoissance filiale du soin qu'ils prennent de nous, conserver l'honneur qui leur est dû ? Et si nous méprisons, continua-t'elle, ces sacrez dépositaires de la Science & de la Misericorde de Dieu, où trouverons-nous la lumiere pour nous conduire, & la charité pour acquérir la vertu ?*

Elle se faisoit un plaisir de ces petits ouvrages que l'on donne aux Religieuses pour les occuper. Elle étoit exacte aux moindres exercices, & au lieu d'y trouver de la contrainte, elle assuroit que les assujettissemens du monde lui avoient été beaucoup plus pénibles que n'étoient ceux de la Religion. Elle disoit quelquefois : *Qu'elle ne concevoit pas la difficulté qu'on pouvoit trouver à obéir aux Supérieures, puisque le seul interest des Religieuses étant l'obéissance, il leur devoit être indifferend qu'on leur choisit une occupation.*

Les sentimens chrétiens de cette Princesse n'étoient pas seulement utiles au Convent de Moulins ; mais encore à plusieurs autres de son Ordre,

qui la consultoient souvent sur divers points touchant l'observance des Regles. Elle répondoit avec un zele & une clarté admirable : & comme elle s'étoit remplie de l'esprit de son Institut , dans les entretiens qu'elle avoit eus avec la Fondatrice , elle le répandoit dans tous les Monasteres de la Visitation. Ce fut le même esprit qui anima ses paroles , quand elle parla à sa Nièce de Ventadour , & à Mesdemoiselles de Valencé , avant que d'entrer dans la Religion. Elle tâcha de leur bien faire connoître l'état où elles se vouloient engager ; & les conjura sur tout , puis qu'elles vouloient renoncer au monde , de ne jamais penser à avoir des Abbayes. Quoy qu'elle connût la perfection de ces dignitez, elle sçavoit que la plupart des personnes qui les cherchent, au lieu d'avoir pour motif leur propre vertu & le soulagement des pauvres, ne songent qu'à entretenir leur déreglement & leur ambition. Elle ne se contenta pas de connoître la vocation de ces Demoiselles, elle la fit encore

examiner par un Religieux éclairé, afin de voir si elles étoient véritablement appellées. Elle les pria en particulier de prendre garde de ne se pas tromper dans leur choix , & surtout de n'avoir aucune complaisance pour elle dans cette occasion , qui étoit si importante pour leur salut. Elle leur expliquoit les devoirs de la vie Religieuse , pour leur montrer les difficultez de l'obéissance, & les peines qu'on a de se vaincre. Enfin , au lieu de se servir de plusieurs artifices, comme il arrive quelquefois , & d'ébloüir de belles promesses , les jeunes Filles , pour les retenir dans la Religion , & les sacrifier à l'avarice de leurs parens, elle les exhortoit à prier Dieu , pour bien connoître sa volonté, leur permettant, si elles vouloient, de ménager les moyens de les mettre dans le monde.





## CHAPITRE XXVII.

*La retraite de huit jours de Madame de Montmorency, pour se préparer à la Profession.*

QUOIQUE la vie de Madame de Montmorency ne fut qu'une continuelle méditation, & qu'elle découvrit Dieu dans toutes les creatures, néanmoins elle prenoit tous les jours un tems pour l'Oraison, outre celui de la Regle. Elle disoit que c'étoit - là que parmi les transports l'ame tenoit son Epoux lié par la force de son amour, & que ne connoissant que lui, & s'oubliant elle-même, elle tomboit dans ces langueurs misterieuses, où le cœur allumé du feu divin, exprime ses sentimens d'une maniere qu'on ne peut imaginer ny comprendre.

Le sujet ordinaire de ses méditations, étoit le peu de soin qu'elle avoit eu de son salut. Ce qui lui donnoit un nouveau mépris d'elle-même, & comme elle disoit, *une horreur extrême de sa vie passée*. Elle n'étoit pas conduite par les douceurs sensibles, quoy qu'on l'ait trouvée quelquefois les yeux pleins de larmes; mais elle suivoit les lumieres de la Foy, & tiroit des résolutions chrétiennes qu'elle pratiquoit sans s'arrêter à de vaines speculations & à des actes éloignez, qui ne remplissent le cœur que d'une vertu chimerique. A proportion qu'elle avançoit dans la penitence, le divin Esprit rendoit son oraison plus simple. Il l'élevoit insensiblement à un état parfait, & il l'attachoit à lui par la seule application de toute son ame, sans lui permettre aucune reflexion sur elle-même. Elle n'avoit plus besoin de multiplier les actes pour entretenir l'union avec Dieu; mais toutes ses puissances étant ramassées dans lui, elle les possédoit sans peine, & ne



faisoit que se laisser aller aux impressions de la grace.

On l'a vuë quelquefois , comme nous avons dit, les yeux pleins de larmes. Une Religieuse qui l'alla appeler pour le Parloir , la trouva dans ces consolations spirituelles ; & s'étant mise quelque tems à genoux , à côté d'elle , elle se retira sans être vuë , & sans oser troubler le repos de son ame. Et comme une autre fois, une personne la surprit dans le même état , au sortir de la Communion , & qu'elle lui dit , que son cœur n'étoit pas si dur pour Dieu , qu'elle le vouloit persuader , la Duchesse répondit les paroles de l'Ecriture : *Que la pierre frappée de la verge, avoit donné quelques gouttes d'eau.*

Elle disoit aussi que les douleurs contribuoient à l'union avec Dieu. C'étoient les paroles de la Mere de Chantal , qu'elle donna à méditer à une Religieuse , afin qu'elle apprit de la bouche d'une Sainte , qu'ici bas sur la terre, il n'y avoit point d'amour solide , s'il n'étoit soutenu par la

Croix ; & cet amour étoit la fin de toutes ses méditations , comme nous allons voir dans celles qui la préparèrent à ses Vœux ; & dont nous avons tiré ces paroles.

---

*Méditation de la Création.*

**J**E considérois le neant comme un abîme infini , couvert de tenebres impenetrables, où Dieu étoit descendu par sa puissance , afin de m'en tirer , & de me donner la vie de la nature , & celle de la grace. Je me representois la Majesté de ce Dieu occupée à me distinguer dans ce neant, à marquer le tems & le lieu de ma creation , & à me préparer les differens états où il me vouloit mettre , & les moyens de m'y sanctifier. Un Dieu infini , plein de gloire , occupé après une malheureuse creature , me tenoit dans un étonnement profond ; & par un triste retour sur moy même , examinant ses faveurs , je repassois

dans ma mémoire , le mauvais usage que j'en avois fait. Ce qui me donna de la confusion, & le dessein de reparrer mon ingratitude. En cet endroit l'imagination s'échappant pour quelques momens , me remena dans le monde, pour en considerer les grandeurs. Est-il possible que la Majesté des Rois , & que ces Armées nombreuses, qui couvrent la terre, & qui portent par tout la terreur & la desolation , soient sorties du neant ? O Dieu : il n'y a que vous seul qui soyez l'Estre tout - puissant , & qui meritez nôtre admiration & nôtre amour.

---

*Méditation de l'état Religieux.*

DAns ma deuxiême Méditation, je consideray le bonheur de l'état Religieux, & la douceur que l'on goûte dans l'éloignement du monde. Je me representois le Monastere comme le Paradis de terre , où chacun

s'applique à augmenter la gloire de Dieu. L'un y pleure ses pechez. L'autre chante les loüanges du Tout-puissant : Celle-ci passe sa vie au soulagement des malades, & celle-là élevant les mains au Ciel, arrête la Justice de Dieu. Les unes vivent dans l'aneantissement de l'humilité, & dans les flâmes de l'amour divin ; & les autres ayant oublié les creatures, ne sont penetrées que des sentimens de l'éternité. Cette peinture me donnoit un plaisir interieur, que je ne puis exprimer. Je pensois que c'étoit dans un lieu si saint où je devois trouver Dieu, qui parleroit à mon cœur par ses mouvemens, qui soutiendrait ma foiblesse par les bons exemples, & qui me conduiroit à la sainteté par les instructions de mes Superieures. Quelle grace pour moy, mon Dieu ! Le faux éclat du monde, & l'application à la vanité, m'ont tenuë dans un long aveuglement ; mais à present y a-t'il quelques creatures qui me puissent éloigner de vous ? Je ne les défie pas, mon Dieu, comme faisoit vôtre Apôtre,

Apôtre, je connois mes foibleſſes, mais j'ay une entière confiance à votre bonté, & comme je me ſens dans la reſolution d'être fidelle à tout ce qui regarde mon état, j'eſpere que vous continuërez ſur moy votre miſericorde, & que vous me conſerverez les mêmes ſentimens que vous m'avez donnez.

---

*Méditation du Peché.*

**A**vant que de paſſer à la conſideration du peché, je demanday à Dieu de me découvrir l'état où j'étois autrefois. Je rapellay ma vie mondaine, & quoy qu'elle ne fut pas remplie de grands deſordres, j'y voyois néanmoins beaucoup d'inſenſibilité pour les choſes divines, & mon cœur corrompu par mille objets d'ambition, formoit alors des ſentimens bien oppoſez au ſalut. Enſuite, je conſideray le peché en lui-même, combien il nous éloigne de Dieu, en

nous mettant dans l'état des damnez, dont la plus cruelle peine est cet éloignement éternel. Je tremblois à la vuë de mes infidelitez. Combien d'inspirations méprisées, de saints mouvemens negligez, combien de fois les Sacremens rendus peut-être inutiles, combien de bon avis oubliiez, & de resolutions avortées: Vous voyez, mon Dieu, comme je raconte mes malheurs. Qu'avez-vous fait pour m'en tirer? J'étois indigne de vôtre miséricorde; & si quelquefois je servois le prochain, ce n'étoit qu'avec une charité apparente, & je songeois bien moins à vous plaire, qu'à flater secretement mon orgueil, pensant que j'élevois des gens qui viendroient s'abaisser devant moy, & me reconnoître pour la cause de leur fortune.

---

*Méditation de la Mort.*

**J'**Ay commencé la Méditation de la Mort par ces paroles de l'Apoca-

lypse, qu'il n'y aura plus de tems, & qu'il faudra sortir du monde. Cette cruelle separation & l'incertitude de mon état dans l'autre vie, m'ont donné une extrême terreur. Je me representois à mon dernier moment, environnée des douleurs de la mort, considérant que le monde alloit finir pour moy, & que toutes les creatures, comme autant de fantômes, s'évanouïssent comme un songe. Je me dépeignois l'empressement qu'on auroit à lever mon corps pour le cacher dans la terre. On ne pensera plus à moy, disois-je, & mon ame passera dans son dernier état pour l'éternité. De quelle frayeur ay-je été saisie, à la vuë de cette ame desolée, sans appui, & sans consolation, qui entre seule dans une affreuse solitude, dans une région inconnue, où elle ne trouve qu'un Dieu irrité, qu'un jugement severe, que les Demons pleins de rage, & que l'enfer qui la doit engloutir ! Tous ces objets effroyables m'ont renduë quelque tems immobile, puis laissant aller mon imagi-

nation sur l'illusion des choses humaines, je suis descenduë en esprit dans les tombeaux de ces Hommes fameux, qui ont été les maitres du monde, pour voir ce qu'ils deviennent en l'autre vie, où la vanité n'a point de part, & où la lumiere éternelle découvre le prix des actions qu'ils ont faites; & j'ay trouvé qu'il ne leur reste de leur gloire passée, qu'un vain fantôme d'honneur qui reside dans l'esprit des peuples, & que le tems acheve tous les jours de détruire. L'état funeste où la mort reduit tous les hommes, m'a donné un grand détachement de la terre, & une solide resolution de ne chercher qu'en Dieu la veritable felicité.

---

*Méditation sur le Jugement.*

**L**E Jugement fut le sujet de ma suivante méditation. Je considéray les signes affreux qui paroîtront dans le Soleil & dans les Etoiles, le bruit épouvantable des mers, les Ele-



mens embrasez , la dissolution des Cieux & de la Terre, & la consternation generale de tous les peuples du monde. Je me dépeignois , au travers de tous ces objets d'horreurs , les morts qui sortent des tombeaux, Jesus-Christ allumé de colere , qui descend sur les nuës , precedé de sa Croix, couvert de playes & de sang , & accompagné de tous les Anges , qui vient ouvrir les consciences , pour condamner ces fausses bonnes œuvres, & cette infinité de pechez qui ont rempli la vie presque de tous les hommes. Quelle frayeur de voir la severité de ce Dieu, & l'éternité des suplices ! Qui mettra dans mes yeux des fontaines de larmes pour éteindre les feux éternels ? O Croix, vous qui êtes le signe de Paix & de salut, deviendrez - vous alors le poids effroyable de la Justice divine ? Est-il possible que la Misericorde soit la mesure de nos tourmens , & que le Dieu de consolation nous accable de peine & de desespoir.

---

*Méditation de la conversion à Dieu.*

Ces confiderations m'ont donné le deffein de me convertir. Je remerçois Dieu de me faire connoître mes erreurs paffées , & de me faire entrer dans l'état Religieux , où je tâcherois de me fantifier par la penitence. Ma refolution fut de m'appliquer à certaines bonnes œuvres que je marquois en moy-même ; mais fur tout d'être fidelle aux Vœux où je m'allois engager,

---

*Méditation de la Pauvreté.*

JE méditay les avantages de la pauvreté, non feulement de cette pauvreté d'esprit, qui nous fait renoncer à nos sentimens ; mais de celle qui nous détache des biens de la terre. J'ay été autrefois bien peu fenfible à cette verité. J'aimois les richesses comme l'apui de mes grandeurs , &

l'abondance soustenoit l'éclat de ma fortune. Cependant combien d'inquiétudes m'a donné la conservation de cette fortune ! Vous me l'avez ôtée , mon Dieu ; mais je possède tout, en vous possédant vous-même.

---

*Méditation de la Chasteté.*

Q Uel est le bonheur d'une Fille qui s'est consacrée à Dieu dès sa jeunesse , sans engager son affection à personne, ny ses soins à la conduite d'une famille ! Les applications aux choses temporelles , font oublier Dieu d'autant plus facilement qu'on les croit legitimes , & on se voit obligée de se conformer aux sentimens d'un homme , & d'entrer dans ses intérêts. Voilà l'occupation de ma vie passée. Cette reflexion m'aneantit devant Dieu ; & j'eus de la confusion de ne lui donner qu'un reste d'esprit & de corps, indigne de porter l'Habit sacré que j'allois prendre

*Méditation de l'Obéissance.*

**L**Es paroles de S. Paul, que Jesus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort de la Croix, m'ont conduite dans la méditation de l'obéissance, qui est le détachement de nos desirs, & l'aneantissement de l'amour propre. Il me sembla d'abord que la pratique de cette vertu me seroit difficile, à moy qui contentois mes inclinations depuis tant d'années, & qui avois encore le même penchant à les suivre. Cependant, comme le Vœu d'obéissance nous soumet à Dieu, d'une façon particulière, je sentis une joie secrète de m'engager dans un état si saint, & dans l'heureuse nécessité de ne rien faire que pour sa gloire.

---

*Méditation de l'amour de Dieu.*

**Q**Uelle douleur n'eus-je pas de sentir en moy-même si peu d'a-

mour pour Dieu ! Cependant c'est lui qui a fait le monde , & tout ce qui le compose , qui maintient l'ordre & l'harmonie de l'Univers, dans le mouvement de toute la nature. Il nous donne la vie & les biens du corps , de l'esprit & de la fortune. Ses graces nous élevent à un état surnaturel. Il nous éclaire dans nos erreurs, & nous tire de nos desordres. Quels maux sa Providence ne détourne-t'elle pas de nos têtes , en nous mettant sous la garde de ses Anges, pour nous défendre de nos ennemis ? Enfin, ce Dieu est mort pour nôtre Salut. Quelle confusion pour moy, mon Dieu, d'être si peu touchée de vos faveurs ! Vous voulez que je vous aime , & vous me menacez d'un châtiment éternel , si je résiste à vôtre parole, & néanmoins tous vos biens & toutes vos menaces, quelques terribles qu'elles soient , ne peuvent me tirer de mon ingratitude ; & ce qui m'acable de honte, c'est que vous ne me demandez ny ma vie, ny de grandes austeritez ; mais seulement mon cœur, & mon amour, sans

que vous puissiez l'obtenir. Alors j'ay pensé au bonheur qu'il y a d'aimer Dieu, aux transports, aux mouvemens, aux élévations & aux langueurs de l'amour divin, qui nous console dans nos afflictions, & qui nous fait trouver des douceurs dans nos larmes. O amour de Dieu, qui allumez le cœur des Anges, donnez-moy les sentimens que doit avoir une malheureuse pecheresse qui commence à devenir sensible aux bienfaits dont vous l'avez accablée !

---

*Méditation de l'amour du prochain.*

COMME j'étois persuadée que je n'avois pas aimé Dieu, je n'eus pas de peine de m'avouer à moy-même mon indifférence pour le prochain. Quand on l'aime, on souffre ses défauts, on compatit à sa foiblesse, on prend part à ses afflictions, & on le console dans ses douleurs ; on tâche de le tirer de l'oppression de ses ennemis, on l'éclaire de ses conseils, on

l'assiste de ses biens, on se réjouiit de sa prospérité, on modere ses inquiétudes, & on remet la tranquillité dans son ame. Considerant combien j'étois éloignée de cette conduite, j'avois de la douleur en moy-même, sur tout quand je pensois à la peine que j'ay donnée autrefois aux personnes qui me servoient. Combien de chagrin ont-elles eu de ma délicatesse, de mes affectations & de mes impatiences ! Il est vray que j'ay fait quelques aumônes ; mais étoit-ce pour l'amour de vous, mon Dieu, ou plutôt par inclination naturelle, par bienfaisance ou par ostentation ? Quelque empressement que je fisse paroître au dehors pour soulager les malheureux, n'avois-je point au fond du cœur l'amour propre, qui me promettoit secrètement une grande réputation dans le monde, & qui me donnoit à même tems de la complaisance pour ma vertu ? O mon Dieu, détournez vos yeux de mes faiblesses, n'entrez pas en jugement avec moy ; mais gravez dans mon esprit ces paroles : *Que le*

*bien que l'on fait aux autres , c'est à vous-même à qui on le fait , afin qu'à l'avenir mes soins réparent en quelque maniere , l'indifference que j'ay eüe pour le prochain.*

---

*Méditation de l'union avec Dieu,  
dans l'état de la Gloire.*

**J**E commençay avec beaucoup de douceur , la méditation de l'union de l'ame avec Dieu , dans l'état de la gloire. La pensée de cet état éloigné de tous les maux , me combloit de plaisir. Il n'y aura plus d'erreur ny d'aveuglement, plus de trouble , plus d'inquiétude, plus de mauvais desirs, plus de crainte ny d'agitation. Enfin , mon Dieu , *l'hiver sera passé, la pluie finie*, les larmes seront apaisées, & les douleurs adoucies. *Dans cette terre heureuse*, on ne trouvera que des douceurs; l'amour divin embrasant les puissances de l'ame , la tiendra , pour son Epoux , dans des transports



& des langueurs éternelles. O ame sans tache, épouse fidelle, je suis touchée de tes ardeurs, *viens pour être couronnée*, entre dans la possession de mon amour & de ma gloire : *Tu as percé mon cœur, ame sainte, tu es toute belle, tes yeux sont pleins de douceur, ta bouche distille le miel, & il n'y a que du lait dans tes paroles.* O mon bien aimé, est-ce vous que j'ay cherché pendant tant d'années, est-ce vous que je demandois, avec des torrens de pleurs, à toutes les creatures ? Au lieu de me répondre, *elles me maltraitoient & me laissoient courir par toute la Ville*, sans me dire où vous étiez. *Enfin, je vous ay trouvé, je vous tiens*, & je ne vous quitteray jamais. Jamais ! ô mon ame, quelle felicité de posséder ton Dieu, & de le voir, pour toy plein d'amour, te combler de bonheur & de gloire ! Après avoir passé quelque tems dans ces divers mouvemens que m'avoient fourni les paroles du Cantique, je pensay que l'esperance de cette union avec Dieu, devoit bien adoucir nos maux pre-

sens, puis que ce sont les voyes qui nous y conduisent; & puis retombant insensiblement dans la consideration de cet état glorieux, je rentray dans mes premiers sentimens, & je me trouvay dans la pure contemplation de la gloire, avec une simplicité, & une quiétude que je ne puis exprimer. Cette maniere de sommeil fut suivie de quelques larmes. Ensuite, je consideray l'engagement que j'allois prendre dans l'Ordre de la Visitation, & je vis que cet état pouvoit être pour moy un Paradis avancé, puis qu'on y trouvoit une continuelle application à la prière, la charité pour le prochain, l'union de cœur avec Dieu, une grande pauvreté, une solide humilité, la simplicité Chrétienne, & un veritable détachement du monde. Je demanday au Ciel la grace d'acquiescer ces vertus, pour pouvoir effacer les crimes de ma vie passée.

Après que Madame de Montmorency eut achevé sa retraite, elle fit les Vœux, & la suite de sa vie ne fut

qu'une méditation continuelle. Elle passoit facilement des affaires , à Dieu , à qui elle étoit si unie, qu'elle avoit presque perdu le souvenir de Monsieur de Montmorency. Aussi un jour qu'on lui presenta son Portrait, elle ferma les yeux sans rien dire , & tourna interieurement son cœur vers la Croix , où elle avoit sacrifié toutes ses douleurs.





## CHAPITRE XXVIII.

*Continuation de la conduite Chrétienne de la Duchesse dans le Monastere ; & l'attachement qu'elle avoit à l'exercice de quelques vertus.*

**L**Es grandes aumônes qu'avoit fait Madame de Montmorency, l'avoient tellement accoustumée à aimer la pauvreté , que dès le moment qu'elle eut pris le Voile , elle vécut dans le dénuëment de toutes sortes de biens ; & comme il lui restoit encore quelque argent , elle le remit entre les mains de la Supérieure, pour en disposer elle-même , & lui dit , qu'elle n'avoit plus que son cœur, qu'elle tâcheroit de donner à Dieu. Elle se défit , après sa Profession, de tout ce qu'elle crût avoir de superflu ;  
&

& comme elle n'avoit pas la force de changer l'Office, elle rendit le Livre, & demanda permission de garder seulement un Pseautier, qu'elle disoit pour les Religieuses qui étoient mortes.

Elle se défit aussi de quelques Portraits en miniature, de ses parens, après avoir brûlé plusieurs Lettres de Monsieur de Montmorency, afin de n'en rien conserver où son cœur pût avoir de l'attachement : & elle refusa tous les presens qu'on lui offroit, de peur de prendre quelque chose de trop riche pour une Religieuse. Elle avoit une grace particulière pour exciter les autres au détachement des creatures, & ses raisons paroissoient si fortes à ceux qui l'écoûtoient, qu'elle n'eût presque jamais là-dessus d'entretiens inutiles. Sa vertu étoit si épurée, qu'elle ne pouvoit souffrir même les inclinations les plus legitimes ; & remarquant qu'une Religieuse l'aimoit d'une amitié singulière, elle se mit en sa présence, à genoux devant un

Crucifix, & la pria de rompre cet attachement, & de retirer son cœur pour le donner tout entier à Jesus-Christ. Elle lui disoit, que le Démon étoit si adroit, qu'il faisoit souvent glisser l'amour propre dans les liaisons les plus saintes, & qu'il falloit prendre garde, même dans les exercices de vertu, d'en aimer un plus que l'autre, de peur que l'inclination naturelle, qui nous porteroit à celui-là, ne diminuât le mérite que nous aurions à le pratiquer.

Ce fut avec le même esprit de détachement, qu'elle conseilla à une personne affligée de ne pas recevoir des biens qu'elle croyoit mériter. *Vous demandez trop*, lui dit-elle, *des hommes, qui donnent peu. Si vous ouvrez votre cœur à Dieu, vous en recevrez plus que vous ne sçauriez attendre. Croiez-moy, Dieu nous suffit; & si nous sommes pauvres, ce n'est pas par les biens qui nous manquent; mais par les graces que nous refusons, qui ne nous manquent jamais.*

Les sentimens de cette Princesse étoient toujours également saints, parce qu'ils étoient toujours soutenus de la foy. Elle étoit si persuadée des veritez éternelles, qu'elle ne trouvoit jamais rien de difficile à croire ; & un jour qu'on lui parloit de la Résurrection des morts, & qu'on s'étonnoit qu'une ame connût encore son corps, qui depuis plusieurs siècles avoit passé sous une infinité de formes différentes, elle répondit : *Que Dieu qui l'avoit tiré du neant, avoit une égale puissance pour le conserver.* Elle fuïoit la conversation des personnes qui vouloient introduire de nouvelles doctrines, ou qui se piquoient de subtiliser sur la Foy ; & se rencontrant par hazard avec un homme qui raisonnoit trop sur les Misteres, elle dit : *Que quand on croyoit que Dieu est ce qu'il est en effet, on croyoit aussi ne pouvoir connoître rien de ce qu'il est.* Et dans la suite de l'entretien, elle demanda comment on vouloit pénétrer dans les abîmes de la Sagesse divine, puis qu'on ne con-

noissoit rien avec certitude, même dans les choses naturelles. Elle se servoit de ces reflexions envers ces sortes d'esprits; qui éclairez de fausses lumieres, vouloient approfondir les Misteres de la Religion. Leur orgueil lui paroissoit insupportable, & de quelque qualité que fussent ces personnes, elle avoit de la peine à les écouïter : Neanmoins, elle les laissoit parler quelquefois, pour voir jusqu'où pourroit aller leur égarement, & elle leur répondoit ensuite, avec un air de douceur : *Que Dieu avoit toujours caché ses veritez aux Philosophes; & qu'il ne les reveloit qu'à ceux qui avoient le cœur humble.* Leur voulant faire entendre par ces paroles, qu'ils avoient besoin d'humilité pour changer de raisonnement.

Sa devotion  
à l'Eucha-  
ristie.

La Foy qui l'attachoit également à tous les Misteres, lui donnoit une devotion particuliere pour celui de l'Eucharistie, qu'elle regardoit comme la plus grande consolation des Chrétiens & des affligez, qui devoient avoir un soulagement extrê-



me , dans la pensée que Dieu étoit demeuré sur la terre pour appaiser leur douleur. Elle appelloit ce Sacrement , *le dernier trait de l'Amour divin*. Et un jour qu'elle vouloit expliquer ces paroles à quelques Religieuses , elle leur dit , que l'amour avoit toujours conduit le Verbe , dès le moment qu'il s'étoit incarné ; que s'étoit pour cela qu'au sortir du sein de son Pere , il l'avoit couvert du voile du corps ; que sur la Croix où il paroissoit criminel , il l'avoit couvert du voile de sang , & que dans l'Hostie il l'avoit voilé des especes sacramentelles , ajoutant, *qu'en cela il sembloit y avoir quelque rapport de l'Amour divin à l'Amour profane qui jette un bandeau sur les yeux de ceux qu'il engage*.

Elle avoit aussi une veneration particuliere pour le jour de l'Epiphanie, parce qu'elle y reçût une grace extraordinaire, qu'on croit être celle de sa détermination à la vie Religieuse. En effet , comme une fois elle parloit de ce jour avec transport , elle

finit son discours par les paroles des Mages : *Enfin nous avons vû son Etoile dans l'Orient, & nous sommes venu l'adorer.*

Quoy qu'elle fut continuellement dans l'exercice des Vertus chrétiennes, neanmoins, Dieu ne lui faisoit pas sentir les douceurs qu'il donne quelquefois à ceux qui commencent à s'engager dans la voie de la perfection; mais elle marchoit dans la simplicité, & s'ocupoit toujours des veritez éternelles. Elle avoit beaucoup de confiance à la Miséricorde divine, qui l'empêchoit de se tourmenter par des reflexions trop exactes sur sa maniere de vivre, & par les peines d'esprit qu'elle avoit eûes autrefois. Elle encourageoit celles qui craignoient toujours de se mal acquiter de leur devoir, les exhortant de se contenter de faire le bien, & de demander pardon à Dieu de leurs imperfections. Et un jour, dans un entretien avec une Dame inquietée de scrupules, elle dit : " Que quelques „ saintes que fussent nos actions,

„ comme elles venoient des creatu-  
„ res , il y avoit toûjours quelque  
„ mélange de défaut ; mais qu'au lieu  
„ de nous en plaindre, nous devions,  
„ au contraire , en tirer un nouveau  
„ sujet d'humilité , puisque nous ne  
„ pouvions rien entreprendre de  
„ saint , sans y laisser des marques de  
„ nôtre foiblesse.

Elle remit aussi l'esprit d'une Reli-  
gieuse, qui, après lui avoir découvert  
le fond de son ame, lui dit , les larmes  
aux yeux : Que quelque chose qu'elle  
fit , son cœur étoit si dur pour Dieu,  
qu'elle n'avoit aucun goût à son ser-  
vice. Cette Princeesse tâcha de for-  
tifier sa vertu , & l'exhorta de perse-  
verer dans les exercices de la Reli-  
gion , sans demander au Ciel aucun  
plaisir interieur. Elle lui persuada :  
„ Que le plaisir de ces douceurs étoit  
„ un effet de l'amour propre , &  
„ qu'on ne pouvoit être sans consola-  
„ tion , quand Dieu nous donnoit  
„ quelques marques de nous conser-  
„ ver en sa grace. *Il faut servir Dieu,*  
continua - t'elle, *parce qu'il le merite,*

*& non parce qu'il nous console ; & dans la pratique de la vertu, on ne doit avoir que la volonté de lui plaire , sans que l'ame souhaite le moindre plaisir en ce qu'elle fait.* Elle dit : “ Que les con-  
,, solations étoient , en quelque ma-  
,, niere , une partie de nôtre recom-  
,, pense : Qu'on témoignoit à Dieu  
,, un amour plus pur & plus élevé,  
,, quand on le servoit pour lui-même,  
,, sans aucun plaisir sensible , & dans  
,, la secheresse de cœur , que quand  
,, on sentoit des douceurs interieures,  
,, & qu'on versoit des larmes pendant  
,, les méditations : Que néanmoins  
,, on devoit recevoir ces graces, quand  
,, il plaisoit au Ciel de nous les don-  
,, ner ; mais qu'il les faloit estimer  
,, sans attachement & sans raport à  
,, nous - mêmes , & seulement parce  
,, que c'étoient des presens celestes,  
,, qui à cet égard nous devoient tou-  
,, jours être précieux. Elle ajoûta,  
,, que ces consolations étoient sou-  
,, vent dangereuses, & qu'il étoit bien  
,, difficile que l'ame ne se laissât  
,, aller à ces larmes de devotion , &

„ qu'elle ne pensât quelquefois qu'elle  
„ le étoit agreable à Dieu. Ce qui  
„ produisoit ordinairement en elle de  
„ la langueur pour les choses divines,  
„ & de la négligence à s'avancer  
„ dans la perfection. Toutes ces pen-  
sées lui faisoient mener une vie simple,  
sans néanmoins oublier aucun  
soin de plaire à Dieu dans tout ce  
qu'elle entreprenoit; & elle appelloit  
les scrupules qui la tourmentoient  
autrefois, *une adresse du Démon pour*  
*éloigner les fidelles de la vertu.*

Ce qui contribuoit beaucoup à la  
sienne, étoit la présence de Dieu,  
qu'elle croyoit toujours voir comme  
témoin de ses actions. Elle conseil-  
loit la même chose à toutes les per-  
sonnes qui aspiroient à la sainteté, par-  
ce qu'il n'étoit pas possible qu'ayant  
toujours Dieu présent, on se pût re-  
soudre à l'offenser. Elle redoubloit  
cet exercice les jours de Commu-  
nion, dont elle s'aprochoit avec une  
attention si profonde, que souvent  
elle ne voyoit rien de ce qu'on fai-  
soit auprès d'elle. Son exemple & ses

*La présen-  
ce de Dieu.*

paroles portoient tout le monde à ce divin Sacrement , qu'elle appelloit : *La source de lumiere & de misericorde, & le tresor commun de Dieu & des hommes.* Et un jour , dans un entretien avec une Dame vertueuse qui s'en éloignoit , de peur de n'être pas assez disposé pour le recevoir , elle dit, que si elle attendoit d'avoir toute la vertu necessaire , elle ne communieroit jamais , & qu'une bonne Communion étoit la principale disposition pour en faire une seconde avec plus de fruit.

Elle invoquoit chaque jour la Mere de Dieu, à qui , dès son enfance, elle avoit eu beaucoup de devotion, lui dressant dès ce tems-là, une petite Chapelle , où elle mettoit à l'orner tout l'argent qu'on lui donnoit : Et depuis qu'elle se fut retirée dans le Convent de la Visitation, elle honora particulièrement saint François de Sales , & étendit cet honneur à Madame de Chantal, qu'elle croïoit dans le Ciel.

Toutes ces devotions produisoient en elle une entiere esperance à la Misericorde divine. Cette vertu lui paroissoit aisée, parce qu'elle répond à tous nos besoins, & qu'elle adoucit toutes nos peines. Elle dit, que s'il s'agissoit des biens temporels, elle nous fait regarder Dieu comme nôtre Pere, qui veut soulager nos necessitez : Et qu'à l'égard des biens éternels, c'étoit l'ancre dont parle S. Paul, qui nous tient le cœur ferme au milieu des tempêtes du monde. C'est par l'esperance qu'elle regardoit tous les maux sans les craindre, & si les biens du Monastere perissoient par des accidens imprévus des saisons, ou par les débordemens des rivières, elle exhortoit les Religieuses à supporter ces pertes avec patience, disant : *Que le plus grand mal qui soit en nos disgraces, est de nous en laisser vaincre.*

La douceur qu'elle conservoit pour tout le monde, paroissoit dans le Convent, où elle avoit une complaisance extrême pour toutes les Religieuses. Elle s'accommodoit facilement à leur

humeur , & les entretenoit de ce qui étoit proportionné à leur connoissance. Elle en visitoit une qui avoit un mal incurable ; & comme elle vit que les caresses la consoloient , elle lui en faisoit souvent , & touchoit son mal pour la soulager. Quand elle étoit malade , elle prioit celle qui la gardoit , de laisser entrer dans sa chambre toutes les Religieuses qui lui alloient demander conseil. Elle souffroit volontiers leur conversation , pourveu qu'elle leur pût inspirer de bons sentimens. Ce qu'elle faisoit toujours en tirant insensiblement le discours sur des matieres saintes , dont elle parloit avec beaucoup de plaisir. Sa charité agissoit dans les occasions où il falloit adoucir l'aigreur qu'elle trouvoit quelquefois dans l'esprit de ceux qui l'aprochoient. Comme une personne poussée d'un zele indiscret , la pria d'en faire punir une autre pour une faute qu'elle exageroit , au lieu d'entrer dans sa passion , elle tâcha de l'apaiser , & l'exhorta à quitter son emportement contre celui qu'elle



prétendoit l'avoir offensée : Mais voyant que tous ses efforts ne faisoient que l'irriter d'avantage : *Je suis long-tems avant que de condamner*, lui dit-elle, & comme j'ay grand besoin de misericorde, je la souhaite pour tout le monde. Cet homme aigri de ces paroles, s'échapa à répondre d'une maniere insolente. Elle le souffrit tranquillement, & lui dit : *Qu'elle n'avoit pas assez de lumiere pour connoitre la graveté de la faute dont il lui parloit, ny assez de prudence pour la punir.*

Cette conduite montroit en elle une grande inclination à excuser les défauts de son prochain. Elle avoit toujours des raisons pour le justifier, & rejetoit la malice de l'action sur la surprise de celui qui l'avoit faite, ou sur la fragilité naturelle. Elle empêchoit les médifances, parce qu'elles sont ordinairement fausses. Elle étoit persuadée que nous parlions d'autrui, plutôt selon qu'il nous plaisoit, ou qu'il nous étoit desagréable. que suivant ce qu'il étoit en effet : Et elle assuroit avoir autrefois remar-

qué dans le monde que l'on méditoit tout différemment de la même personne , & que souvent ceux qui en parloient mal , ne pouvoient convenir de ses défauts. Son plus grand soin étoit de publier les siens & de cacher ses perfections. Aussi elle parloit simplement , & fuyoit même jusques dans ses Lettres , les termes choisis , pour ne conserver aucun reste du monde. Elle évitoit en compagnie de faire paroître la vivacité de son esprit, s'abstenant de tous les traits agreables qui lui venoient en pensée ; & un jour , comme elle se trouva avec une Dame qui l'étoit allé visiter sur la grande réputation qu'elle avoit dans la Province , elle l'entretint de discours si communs, que cette Dame, après l'avoir quitée, dit , qu'elle ne comprenoit pas quel grand génie on pouvoit trouver en cette Princesse. Cependant elle avoit acquis, par le moyen de la Langue Latine , beaucoup de connoissance dans la Theologie , comme des personnes sçavantes remarquoient sou-

vent dans les paroles qu'elle laissoit échaper sans y penser ; & néanmoins , au lieu de soutenir la conversation par des choses relevées, elle ne demandoit que des instructions pour sa conduite , & cachoit toutes ses lumieres sous le voile de l'humilité.





## CHAPITRE XXIX.

*Les sentimens d'humilité de Madame de Montmorency, tirez de ses actions & de ses paroles.*

QUOI QUE la vie de la Duchesse ne fut qu'un exercice continuél des Vertus chrétiennes, cependant elle regardoit l'humilité, comme le fondement de la perfection. Aussi, le Pere de Lingendes disoit que personne n'avoit jamais mieux connu son neant, que cette Princesse. Elle vouloit persuader qu'elle ne passoit pas dans le monde pour avoir de l'esprit; mais comme elle remarqua que ses paroles, au lieu de produire ce qu'elle souhaitoit, ne faisoient au contraire que donner à ceux qui l'écoûtoient, une nouvelle estime pour sa modestie, elle ne parla plus de ses défauts, esperant que le silence

silence leur feroit oublier les bons sentimens qu'ils avoient pour sa vertu. Jamais aucun discours de sa fortune, & de tous les avantages qu'elle avoit eus dans le monde, ne furent mêlez dans ses entretiens. Si quelquefois on lui en touchoit quelques mots, elle ne répondoit que par la rougeur qu'on voyoit paroître sur son visage. Et elle disoit au Pere de Lingendes : *Qu'on ne la faisoit jamais souvenir de sa grandeur, qu'à même tems elle ne se reprochât la cause de ses vanitez passées.*

Elle avoit de la peine qu'on remarquât dans sa conduite quelque chose digne de loüange ; & un jour comme elle s'entretenoit avec une personne pieuse, sur le commerce de flatterie, qui se trouve parmi les Grands : *On a beau les louer, dit-elle, leur plus triste occupation est de se découvrir à eux-mêmes ; & je sçay par ma propre experience, qu'ils se fuyent pour éviter la honte qu'ils auroient à se connoître.* Ces pensées la tenoient dans un abaissement continuel, & elle ne se consi-

deroit que comme une pecheresse que Dieu avoit attachée, par compassion, à un coin du monde, pour méditer ses défauts. Aussi, ses reflexions lui avoient tellement caché ses vertus, qu'elle les suivoit sans le croire, & presque par une inclination naturelle. Comme on voit dans la Lettre que Mademoiselle de Portes écrivit à Madame de Saint Simon, où l'on a trouvé ces paroles.

*Dans un âge avancé, elle captiva son esprit sous une obéissance étroite, qu'elle a toujours gardée comme la moindre Religieuse, sans que jamais ny la grandeur de sa naissance, ny ses infirmités l'ayent portée à prendre d'elle-même le moindre soulagement. Je l'ay vuë refaire ses Lettres sur des avis que de jeunes Filles lui donnoient qu'elles n'étoient pas bien. Elle les prioit de les corriger, & trouvoit leurs pensées beaucoup meilleures que les siennes; & ce qui est admirable, elle faisoit cela sans croire pratiquer l'humilité, parce qu'elle étoit véritablement persuadée que rien de ce qu'elle faisoit,*

n'étoit bien fait : Enfin, il sembloit qu'elle n'avoit point de sentiment propre, tant elle étoit facile à se soumettre à ceux d'autrui.

Le commencement de cette Lettre contient ces mots si avantageux à la Princesse.

*Il est vray, ma chere Sœur, que j'ay passé quelques années auprès de Madame de Montmorency, & que les tendresses dont elle m'a honorée, les douceurs que j'ay goûtées en sa conversation, & les exemples des plus grandes vertus, qu'elle m'a donnez, me font regarder ce tems-là comme le plus heureux de ma vie. Mais quoique ses bontez & ma reconnoissance m'ayent remplie de respect pour sa mémoire, j'avouë pourtant qu'il m'est difficile de satisfaire à vôtre desir. Pour bien connoître ses vertus, il faudroit avoir quelque participation de la connoissance de Dieu. Sa profonde humilité la cachoit si fort à elle-même, qu'elle lui fournissoit mille moyens pour se retirer de la vuë des autres, d'autant plus pro-*

*pres à couvrir les graces de Dieu , qu'ils venoient d'une sincere persuasion de son peu de merite ; & que les détours que l'amour propre fait prendre quelquefois aux ames les plus saintes, qui découvrent ce qu'elles veulent cacher, n'avoient aucune part à ses actions, ny à ses paroles.*

Trois jours après sa Profession, l'E-vêque d'Autun, qui avoit fait la ceremonie , la pria au nom de toutes les Religieuses, de ne plus s'affujeter aux pratiques du Noviciat , & d'assister aux assemblées du Monastere , pour donner son avis sur les choses qu'on y proposoit. Ce Prélat n'oublia rien pour la faire consentir à sa volonté. Il lui dit , que les reglemens établis pour les autres Sœurs , n'avoient pas lieu pour elle ; & qu'afin de mettre sa conscience en repos , il se servoit de son autorité pour l'en dispenser. Mais après plusieurs instances que sa modestie rendit inutiles , elle lui répondit , qu'en se faisant Religieuse, elle avoit souhaité de n'être jamais distinguée des autres par aucun privi-



lege particulier : Qu'elle le conjuroit de ne point l'obliger à recevoir l'honneur qu'on lui vouloit faire : Que ce feroit la plus grande mortification qu'elle pût souffrir : & que n'étant pas capable de rendre , par ses conseils , aucun service , à l'Ordre , elle auroit une sensible douleur de lui nuire par son mauvais exemple. Cette réponse toucha toute la compagnie, & le Prélat admira son humilité, sans oser repliquer pour lui faire changer de sentiment.

Cette Princesse étoit tellement pénétrée de cette vertu , qu'un jour écrivant à une Dame mondaine, elle eut peut-être quelque raison d'insérer dans sa Lettre ces paroles.

*Peut-on souhaiter un plus grand bonheur que celui d'une Chrétienne persuadée de sa bassesse ? Elle se cache en elle-même , & autant qu'elle peut , elle ne fait rien qui paroisse aux yeux du monde. Elle fuit les louanges ; & comme elle se croit pleine d'erreur , elle ne s'étonne pas qu'on la méprise. Ses discours ne sont*

jamais de ce qui la regarde , & si quelquefois on l'oblige à parler d'elle-même, elle le fait avec tant de moderation , & d'un air si sage & si retenu , qu'elle ne donne de la jalousie à personne. Elle louë les autres , toujours prête à leur ceder , & quelque chose qu'elle fasse pour son prochain, elle croit lui être inutile. Si on lui demande son sentiment , elle le dit sans chaleur , avec la disposition de le quitter pour suivre les lumieres qu'on lui donnera ; & si elle tombe en quelque faute, elle l'avouë sincerement , & non pas avec une fausse modestie qui nous fait tirer de la vanité de connoître & de condamner nos défauts.

. Elle crût une fois avoir témoigné de l'orgueil d'avertir une Sœur ancienne de quelque legere imperfection. Quoique la Sœur la remerciât de son avis, la Duchesse s'alla jeter à ses genoux pour lui demander pardon , & pour lui dire que ce n'étoit pas à elle à instruire les Religieuses.

Elle ne se contentoit pas de leur baiser les pieds avec un profond

aneantissement ; mais on la surprenoit quelquefois qu'elle baisoit les traces où elles avoient passé ; & les regardant comme des ames pures aux yeux de Dieu , elle avoit de la confusion d'imiter si peu leur vertu. Quand on en reprenoit une de quelque legere faute , la Duchesse croyoit que c'étoit elle - même qui y étoit tombée. Elle s'en accusoit ensuite devant tout le monde ; & un jour la Superieure lui répondit : *Qu'elle voyoit bien qu'à la fin il n'y auroit plus qu'elle de coupable dans le Monastere.*

Ces humiliations continuelles lui donnoient du dégoût pour les loüanges , & elle avoit même de la peine à souffrir qu'on lui marquât quelque regret de l'avoir offensée. Alors elle attribuoit la faute d'autrui à l'imprudence de sa conduite, & quelque injure qu'on lui eut fait, elle excusoit si bien les personnes qui lui demandoient pardon , qu'elle sembloit se rendre la cause de leurs défauts.

Un homme qui tenoit sa fortune de la liberalité de cette Princesse , la

voulut engager à soutenir ses intérêts; mais comme il l'y trouva opposée, à cause de l'injustice de ses prétentions, il se laissa emporter à la colere, & après lui avoir dit plusieurs choses desobligeantes, il lui témoigna du mépris pour sa protection. Madame de Montmorency tâcha de modérer ses emportemens, & lui répondit avec douceur : *Que comme elle ne servoit le prochain que dans la vue de Dieu, elle ne pouvoit rien faire contre sa gloire.* Peu de jours après, cet homme rentra en lui-même, & touché de son ingratitude, il alla demander pardon à la Princesse, qui le reçut avec beaucoup de bonté; & de peur que sa faute ne l'empêchât de recourir à elle avec la même confiance qu'il avoit auparavant, elle l'envoya chercher plusieurs fois, pour lui renouveler les marques de son amitié, & pour lui demander les occasions de le servir.

Elle avoit une veneration extrême pour les Superieures de l'Ordre, à qui elle écrivoit d'une maniere si

humble, qu'elles en étoient dans la confusion. Quand elle recevoit quelque chose de leurs mains, elle se jetoit à genoux, la baisant avec respect; & elle tâchoit dans toutes les occasions de faire connoître leur prudence & leur sainteté, afin de porter les Religieuses à avoir une entière soumission à leurs sentimens.

Ce fut avec ce même esprit d'humilité qu'elle s'entretint avec un jeune homme, parent de Monsieur de Montmorency, qui passa à Moulins pour la voir. Comme elle remarqua dans ses discours qu'il avoit l'esprit rempli de lui-même, elle se contenta de dire d'abord quelques mots pour diminuer en lui ces vaines idées; & voyant que ses paroles n'étoient pas entièrement inutiles, elle continua de parler avec tant de force, & fit une si vive & si naturelle peinture des foiblesses humaines, que ce jeune homme, touché des choses qu'il entendoit, la pria de les lui écrire, pour y faire plus de reflexion. Quoique Madame de Mont-

morency eût, comme on a remarqué, une peine extrême à communiquer ses pensées, cependant elle le fit dans cette occasion qu'elle crût que Dieu faisoit naître pour donner à un homme pénétré de son mérite, les véritables sentimens qu'il devoit avoir de lui-même. C'est de divers endroits de cet écrit, que l'on a recueilli ces paroles.

*L'homme entre dans le monde avec une raison envelopée de chair & de sang. Lors qu'il commence à parler, il ne sçait ce qu'il veut ny ce qu'il demande, & à peine a-t'il autant de connoissance que les animaux. Sa jeunesse est pleine de désordres & d'erreurs; & au lieu de tâcher à découvrir la vertu, il se porte à tous les déreglemens que les passions lui inspirent. Il ne s'occupe que des plaisirs, tous les tems & tous les lieux lui sont propres pour les goûter, & il est dans le terrible état, que Jeremie reproche au peuple Juif, qui se prostituoit à toute sorte de brutalitez. Enfin, non seulement il cherche le vice,*

mais il en fait gloire, il se louë même des pechez qu'il n'a pas commis, & ne trouve de confusion que dans la vertu.

Quand il sort des fougues de la jeunesse, & qu'il est dans ces occupations qu'il appelle importantes, son cœur fatigué de plaisir, se remplit d'ambition. Il n'y a rien d'injuste qu'il ne mette en usage pour venir à bout de ses desseins; & de toutes ses actions, celle qu'il croit la plus glorieuse, est d'opprimer la vertu, pourveu qu'elle contribue à sa fortune. L'avarice succede à son ambition, à même tems que sa vieillesse commence.

Que trouve-t-on en tout cela qui nous puisse élever? Et peut-on tirer de la gloire de tant de sujets de honte & de confusion? &c.

En un autre endroit: Quelle prodigieuse legereté ne voit-on pas dans ses pensées & dans ses mouvemens? Tantôt il est dans la joie, tantôt dans la douleur. Il craint, il espere, il se trouble, il reprend la tranquillité, qu'il perd un moment après, par le souvenir de quelque objet facheux, qui renouvelle ses agitations. Enfin, il se tourne

de tous les côtez , comme un malade , pour chercher du repos , sans en pouvoir trouver. Son esprit est un abîme d'ignorance & d'obscurité. Il ne connoit rien de ce qu'il voit , il ne sçait ce qu'il est , & soit qu'il demeure en lui , ou qu'il en sorte , il trouve toûjours au milieu d'une infinité d'objets , comme autant d'énigmes qu'il ne peut ny diminuer ny comprendre.

Et quelques lignes plus bas : Peut-on croire que l'Homme ait un véritable mérite ? Et ne voit-on pas au contraire , qu'il n'est fidelle & genereux que par vanité ? Si l'on alloit fouiller dans son cœur , on n'y trouveroit qu'un fond d'orgueil , qui est la mesure de ses vertus , & bien loin de voir naître de ce même cœur , qu'il estime si grand , les actions dont il se vante , l'Esprit de Dieu lui apprend qu'il n'en sort que des trahisons & des vengeances.

Voilà , ajoûta - t'elle au bas du papier , une legere peinture de ce que nous sommes. Pensez-y quelquefois , & voyez l'estime que nous devons avoir de nous-mêmes.



Madame de Montmorency avoit augmenté son humilité dans la lecture des Livres de Saint François de Sales, dont elle avoit fait des extraits, & dans les entretiens qu'elle avoit eus autrefois avec les Filles de Sainte Marie, au commencement de sa retraite. L'aneantissement où elles vivent, & la séparation des choses du monde, la détermina entièrement, comme on a dit, à s'engager dans leur Institut, où regne toujours la même simplicité chrétienne, dont on va voir ici une preuve dans la Requête que les Religieuses de cet Ordre présenterent au Roy, il y a quelques années, pour le supplier de ne nommer aucune d'elles à des Abbayes.

A U R O Y.

SIRE,

*Les graces que les Filles de sainte Marie ont reçues de Votre Majesté, dans toutes les occasions où elle*

a pû témoigner l'estime qu'elle a pour leur Institut, leur donnent une confiance pleine de respect, qui les prosterne à vos pieds pour demander à V<sup>otre</sup> Majesté une nouvelle protection, dans l'intérêt le plus considérable de leur Ordre. Il fait une profession particulière, Sire, de vivre dans l'oubli du monde, & dans un état de simplicité chrétienne qui lui a toujours fait regarder les honneurs & les dignitez, même celles qui sont approuvées dans les autres Congregations, comme la ruine de l'esprit d'humilité, que lui a laissé Saint François de Sales. C'est la conservation de cet esprit qu'elles demandent à V<sup>otre</sup> Majesté, la suppliant tres-humblement de ne choisir jamais aucune d'elles pour des Abbayes, & de déclarer qu'Elle n'écouterà point les instances qui lui seront faites par

des parens, qui pour satisfaire leur ambition, sollicitent avec opiniâtreté de pauvres Religieuses, jusqu'à ce qu'ils les fassent renoncer à la grace de leur vocation & à l'engagement qu'elles ont pris devant Dieu, de mourir dans l'observance de leur Regle. Elles ont prié Monseigneur l'Archevêque de Paris, de représenter à V<sup>otre</sup> Majesté la consequence de leur demande, qui empêchera les intrigues qu'on n'a point encore jusqu'ici pratiquées dans leurs Maisons. Si leur Institut conserve la pureté de son premier esprit, il la devra au zele de V<sup>otre</sup> Majesté, & si les prières de ces Filles peuvent être agréables à Dieu, elles les lui offriront sans cesse pour la conservation de v<sup>otre</sup> sacrée Personne, de toute la Famille Royale, & pour la grandeur & la gloire de v<sup>otre</sup> Couronne.

Cette demande surprit le Roy, qui dit, qu'on ne lui en avoit jamais fait de semblables; & comme Sa Majesté se fait une gloire de défendre l'Eglise, & de maintenir tous les Ordres dans l'esprit de leur Institut, elle voulut entrer dans le sentiment de ces Filles, & les honora de la réponse suivante.

Lettre du Roy aux Filles de  
Sainte Marie.

*C*Heres & bien amées : Nous a-  
vons favorablement considéré les rai-  
sons que vous avez de nous prier  
instamment de ne point faire choix  
d'aucunes Religieuses de vôtre Insti-  
tut, pour les nommer Abbeses des  
Maisons des autres Ordres, qui vien-  
dront à vaquer, quelque instance  
que leurs Parens nous en puissent  
faire : Et comme nous souhaitons de  
maintenir vôtre Institut dans la sim-  
plicité

la D. de Montmorency. 337

plicité & l'humilité Chrétienne qu'il  
professe, & de vous donner toujours  
des marques de nôtre bonne volonté,  
& de l'estime que nous faisons de  
vôtre piété & de vôtre bonne con-  
duite, nous sommes bien aises de vous  
assurer par ces lignes, que nous satis-  
ferons à ce qui est en cela de vôtre  
desir, & que nous ne nommerons au-  
cune de vos Religieuses pour les  
Abbayes qui viendront à vacquer.  
Donné à Versailles le vingt-huitième  
jour du mois d'Octobre mil six cens  
soixante-seize. Signé LOUIS. Et  
plus bas, COLBERT.

Et au dos est écrit : A nos che-  
res & bien amées les Superieures des  
quatre Maisons de la Visitation sain-  
te Marie, de nôtre bonne Ville de  
Paris.

Cette Lettre est un témoignage de l'humilité des Religieuses de la Visitation, qui se croyant véritablement indignes de toute sorte de dignitez, les laissent aux autres Ordres où elles reconnoissent une grande vertu, qui merite d'être récompensée.





## CHAPITRE XXX.

*La patience de la Duchesse dans les maladies. Elle exhorte ceux qui la vont voir, à être libéraux envers les pauvres; & elle raconte par occasion quelques traits de la libéralité de son mary.*

**Q**UELQUE desir qu'eût Madame de Montmorency de vivre dans la continuelle pratique des vertus, néanmoins, elle étoit souvent arrêtée par des maladies qui la réduisoient quelquefois à l'extrémité; & le Ciel qui avoit rempli sa vie d'amertume, voulut augmenter ses douleurs corporelles, pour lui faire exercer sa patience. Elle en fut tourmentée beaucoup plus qu'elle ne l'étoit auparavant. A peine avoit-elle quelque

relâche d'un mal , qu'elle tomboit dans un autre. La fièvre ne la quitoit presque jamais. Tantôt la migraine , & tantôt les foiblesses de cœur la jettoient dans de longs évanouïssemens ; & ensuite l'asthme lui ôtant la respiration, la faisoit souvent retomber dans le même état , d'où l'on avoit eu de la peine à la tirer. Au lieu de faire des plaintes, elle disoit, qu'il falloit peu parler de ses maux, & tâcher même de les oublier. En effet, les personnes qui la servoient, l'ont vuë plusieurs fois dans les ardeurs de la fièvre, qu'elle souffroit avec un visage tranquile, sans demander aucun rafraichissement, & sans mettre dans sa bouche une goutte d'eau pour moderer le feu qui la brûloit. Le jour étant fini, elle souhaitoit, comme Job, le retour de la lumiere, qui à peine reparoissoit dans le Ciel, qu'elle attendoit encore la nuit, la passant dans les mêmes souffrances, sans esperer aucun relâche, & recitant dans son esprit les Pseaumes de David, qu'elle ne pouvoit prononcer à cause de ses douleurs.



A peine étoit - elle guérie , qu'elle reprenoit les mortifications. Elle jeûnoit autant que ses forces le lui pouvoient permettre , sans témoigner du dégoût pour aucune viande , de peur qu'on ne lui en donnât d'autres ; & quelquefois on l'a surprise dans ses repas, qu'elle mangeoit du fruit gâté, sans rien dire. On la voyoit travailler au jardin, comme les autres Sœurs ; & quand elle trouvoit des vers , elle les prenoit entre ses mains, & pensoit qu'elle en feroit un jour la nourriture. Sa mortification alloit jusqu'à se priver des nouvelles. Elle croyoit que n'ayant plus de commerce avec le monde , elle le devoit entièrement oublier. Quand elle sentoit quelque envie de parler, elle attendoit qu'elle fût passée ; & elle avoit tant de pouvoir sur elle - même, qu'elle ne disoit jamais que ce qu'elle vouloit dire.

Le sujet ordinaire des conversations avec les personnes qui l'alloient voir, étoit de leur représenter la misère des pauvres. Comme elle ne pouvoit plus les assister , elle n'oublioit

aucun soin pour porter les autres à le faire ; & un jour , s'entretenant là-dessus avec une Dame mondaine, peu disposée à secourir son prochain, elle lui dit, qu'il y a des occasions où l'Eglise vend jusqu'aux Vases sacrez, pour soulager les pauvres, & que cette conduite nous montrait l'obligation que nous avons de les assister ; d'autant plus qu'ils sont l'Image de Dieu , & rachetez du Sang de Jesus-Christ. Cette Dame eut de la peine à entendre ces paroles , qu'elle prit, peut-être pour un reproche tacite qu'on lui faisoit de sa dureté , & elle répondit, que les pauvres étoient des imposteurs, qu'ils se servoient de plusieurs méchans moyens pour se rendre dignes de compassion , même qu'ils se faisoient les maux qu'on leur voyoit , & que leurs playes étoient artificielles. La Princesse surprise de cette réponse : *Quand cela seroit, dit-elle , bien loin de nous justifier par là, nous sommes nous-mêmes coupables de leur tromperie, puisque ne pouvant nous toucher par la nécessité qui les press,*

*nous les reduisons à être fourbes , pour  
arracher de nos mains le secours que nous  
leur devons.*

Ce fut par le même motif de charité , qu'avant que d'être Religieuse, elle promit à une jeune Fille une place dans le Convent de Sainte Marie de Moulins, quand elle seroit en âge ; mais comme alors on ne la trouva pas propre à la Regle, la Duchesse lui fit donner mille écus pour entrer dans un autre Ordre. Cela donna occasion à une Religieuse , de lui dire , qu'on sçavoit que dans le monde elle avoit toujours été liberale. Madame de Montmorency qui eut de la peine à souffrir cette louange , répondit que le Duc, son mary , avoit tâché de la rendre telle, sans en pouvoir venir à bout ; & comme elle se trouva d'humeur plus gaye qu'à l'ordinaire, elle leur raconta quelques traits de sa liberalité.

„ Etant un jour seule avec lui, dit-  
„ elle , je lui parlay du grand nombre  
„ de Domestiques inutiles qu'il gar-  
„ doit , & je lui voulus persuader de

„ les congédier avec une recompense  
„ proportionnée aux services qu'ils  
„ avoient rendus. Monsieur de Mont-  
„ morency fit d'abord semblant d'en-  
„ trer dans ma pensée, & me répon-  
„ dit, qu'il falloit compter ses Gens,  
„ pour voir ceux dont il pourroit se  
„ défaire; mais quand j'en nommois  
„ quelques-uns, il me disoit les rai-  
„ sons qu'il avoit de les garder, ou ils  
„ étoient nécessaires pour servir ses  
„ Gentilshommes, ou ils avoient été  
„ reçus à la prière de quelqu'un de  
„ ses amis. Enfin, il ne demeura d'a-  
„ cord que de deux, qu'il feignit de  
„ m'abandonner; mais me deman-  
„ dant après, si je croyois sa Maison  
„ chargée de deux Domestiques:  
„ *Ne sont-ils pas assez malheureux,*  
„ *ajouta-t'il, de n'être capables de rien,*  
„ *sans leur donner encore le chagrin de*  
„ *les congédier?*

„ Une autre fois, continua-t'elle,  
„ comme je lui montray un article  
„ du compte de sa dépense, qui étoit  
„ excessif, & sur lequel l'Intendant  
„ m'avoit fait de grandes plaintes,

„ je le priay tout de bon de moderer  
„ ses prodigalitez , & qu'il lui étoit  
„ impossible de les pouvoir conti-  
„ nuer. Après m'avoir écouâtée tran-  
„ quilement , il me demanda à voir  
„ l'article, & quand il l'eut vû, il prit  
„ la plume, & écrivit au bas ces pa-  
„ roles : *Je voudrois être Empereur pour*  
„ *en faire davantage.*

„ Un jour, ajoûta-t'elle , comme il  
„ joüoit, il se trouva sur le jeu envi-  
„ ron trois mil pistoles. Un Gentil-  
„ homme qui étoit présent, dit tout  
„ bas à son compagnon, que cette  
„ somme feroit sa fortune. Le Duc  
„ ne fit pas semblant de l'entendre ;  
„ mais l'ayant gagnée un moment  
„ après, il se tourna vers lui : *Je vou-*  
„ *drois, dit-il, que vôtre fortune fut*  
„ *plus grande ;* & le pria de recevoir  
„ cet argent.

La Princesse leur raconta plusieurs  
autres profusions qu'il faisoit, sur tout  
aux Officiers de guerre, à qui il don-  
noit des sommes considérables pour  
avoir ce qui leur étoit nécessaire, &  
pour les animer au service du Roy.

„ Un jour à Montpellier, leur dit-elle,  
„ afin d'éviter une troupe de Soldats  
„ qui l'attendoient au sortir de chez  
„ lui, pour l'accompagner avec leurs  
„ acclamations ordinaires, il s'avisa  
„ de leur jeter des poignées d'ar-  
„ gent, à dessein de les amuser; mais  
„ ces Soldats le suivirent toujours,  
„ sans s'arrêter à l'argent. Ce qui fut  
„ admiré de tout le monde, & cela  
„ leur attira une grande récompense.

„ Une autre fois, comme il voya-  
„ geoit dans le Languedoc, suivi de  
„ quelques Gentils-hommes, avec  
„ qui il s'entretenoit de ce qui peut  
„ faire le bonheur de la vie, il apper-  
„ çût de loin dans un champ, quatre  
„ Laboureurs assis sur l'herbe, qui  
„ dînoient à l'ombre d'un buisson.  
„ A l'occasion de cet entretien, la  
„ curiosité le prit de les approcher;  
„ & leur ayant fait plusieurs ques-  
„ tions, il les pria de lui avouer sin-  
„ cerement, s'ils s'estimoient heu-  
„ reux. Il y en eut trois qui lui ré-  
„ pondirent: Qu'ils l'étoient, parce  
„ qu'ils avoient une femme & des

„ enfans tels qu'ils fouhaitoient : Et  
„ comme ils bornoient leur felicité à  
„ leur condition, ils ajoûterent ; qu'ils  
„ ne defiroient plus rien dans le mon-  
„ de. Le Duc demanda à l'autre, s'il  
„ étoit auffi content que fes compag-  
„ nons. Ce bon homme répondit :  
„ Que ce qui l'en empêchoit, étoit  
„ de fe trouver hors d'état d'acquérir  
„ un héritage que fes parens avoient  
„ autrefois poffédé. Et fi tu l'avois,  
„ reprit le Duc, te croirois-tu parfai-  
„ tement heureux ? Autant, répon-  
„ dit-il, que je le puis être. Alors,  
„ Monsieur de Montmorency fe tour-  
„ na vers un de fes Gentils-hommes :  
„ *te vous prie que je puiffe dire avoir*  
„ *rendu un homme heureux une fois en*  
„ *ma vie* : Et il lui fit donner deux  
„ cens pistoles, qui étoit la fomme  
„ neceffaire pour acheter l'héritage  
„ que le Laboureur fouhaitoit.

„ Toutes ces actions, continua la  
„ Princeffe, m'auroient renduë libe-  
„ rale, fi j'avois pû le devenir ; mais  
„ comme je n'ay jamais eu l'ame  
„ grande, j'ay toujours été bien

„ éloignée de ses sentimens. Puis  
tournant le discours sur la piété, elle  
ajouta : Que ce qu'elle estimoit le  
plus en lui , étoit l'attachement qu'il  
avoit à Dieu , & le soin qu'il prenoit  
de soulager les pauvres. “ Il ne re-  
„ fusa jamais , dit - elle , ses biens ny  
„ sa protection aux Eglises. Il avoit  
„ une application extrême pendant  
„ la Messe ; & il étoit tellement at-  
„ tendri à l'élévation de l'Hostie ,  
„ qu'on lui voyoit quelquefois verser  
„ des larmes. Enfin , on ne remar-  
„ quoit rien dans ses discours qui  
„ approchât de l'impiété : Et s'il est  
„ vrai que la voix du peuple soit ,  
„ comme l'on dit , la voix de Dieu ,  
„ je puis croire que le jour de sa  
„ mort , fut celui de son bon-heur  
„ éternel , puisque tout le monde  
„ cherchoit de son sang , & qu'il té-  
„ moignoit par ces marques de vene-  
„ ration, la gloire que Dieu lui avoit  
„ préparée.

On pardonnera facilement la digression qu'on vient de faire sur le sujet de Monsieur de Montmorency.



Il y a tant de liaison entre sa vie & celle de la Duchesse, qu'on auroit pû quelquefois passer de l'une à l'autre, sans s'écarter du dessein qu'on s'est proposé. Et puis ne refusons pas à ce grand Homme, le foible honneur que nos paroles lui peuvent rendre; & faisons voir qu'il étoit digne par ses vertus, de l'illustre sang de Montmorency, qui a été le premier dans ce Royaume, de recevoir la Foy, & de produire le premier Chrétien.





## CHAPITRE XXVIII.

*La Duchesse est élue Superieure. Sa conduite dans le Monastere. Le Cardinal des Ursins donne le Voile à Mademoiselle de Ventadour & à Mesdemoiselles de Valencé : Et on solemnise la Canonization de Saint François de Sales.*

**L**A veneration que les Filles de Sainte Marie avoient pour Madame de Montmorency , leur donna la pensée de l'élire Superieure , dès l'année mil six cens soixante-deux. Comme alors il s'en falloit encore six mois qu'elle n'eût les cinq années de Profession , que demande la Regle de l'Ordre & le Concile de Trente, elles resolurent d'en obtenir la dispense : Mais Madame de Montmorency ayant decouvert leur des-

sein, témoigna tant de répugnance à y consentir, qu'elles furent obligées de faire une autre Supérieure.

Quand le tems de cette dernière élection fut achevé, ne doutant pas qu'elles n'eussent repris leur première pensée, elle fit prier le Pere Charlet Jesuite, de la venir voir. Elle lui dit la peur qu'elle avoit qu'on ne la fit Supérieure; & lui représenta à même tems son incapacité & son peu de lumiere dans la vie spirituelle. Elle ajoûta, qu'une des raisons qui l'avoit obligée à différer son engagement à la Religion, dans un âge avancé, étoit la consolation qu'elle avoit qu'on ne lui donneroit jamais cette charge. Enfin, elle n'oublia rien pour empêcher son élection par le moyen de ce Pere; mais malgré tous ses efforts, elle fut éluë, & s'étant mise à genoux, elle prononça la protestation de Foy, suivant la maniere accoutumée de l'Ordre. Après quoy on acheva le reste de la ceremonie.

Au sortir de là , elle se rendit à sa chambre , où l'attendoient toutes les Religieuses , qui se jetterent à ses pieds pour lui dire qu'après avoir reçu, pendant plus de trente ans, des marques de son affection, elle ne leur pouvoit refuser la grace de les accepter pour ses Filles. Elle les embrassa toutes avec la même amitié qu'elle leur avoit toujours témoignée ; & après les avoir entretenues un peu de tems , elle alla à l'Infirmerie voir une Religieuse malade d'une hèresipele, qui lui avoit laissé sur tout le visage une croûte noire, qu'on ne pouvoit regarder sans horreur. Comme cette Princesse sentit de la repugnance à l'aprocher , elle lui découvrit le visage , & le baisa pour se vaincre elle-même ; & après lui avoir dit plusieurs paroles de consolation, elle recommanda à celle qui la servoit, de ne rien épargner pour la guérir.

L'élection de Madame de Montmorency fut si généralement approuvée , que toutes les personnes considérables

derables de Moulins , allerent au Convent témoigner leur joie. Quelques Religieux mêmes furent à l'Eglise du Monastere, remercier Dieu de la grace qu'il avoit faite aux Filles de Sainte Marie. Il n'y avoit qu'elle qui se plaignoit quelquefois du poids qu'on lui avoit imposé : Neanmoins, comme elle le vouloit porter chrétiennement , & qu'elle pensoit à l'obligation qu'elle avoit de répondre des actions de celles que le Ciel venoit de mettre sous sa conduite, elle songea à tout ce qui la pouvoit instruire, pour s'acquitter fidelement de son devoir. Cette raison l'obligea de lire plusieurs fois les Regles de l'Ordre, afin d'en bien prendre l'esprit, & de le communiquer à toutes les Religieuses, & ce fut pour observer exactement ces mêmes Regles, qu'elle demanda à l'Evêque d'Autun la visite annuelle.

Celui qui la fit, admira sa prudence, & dit : Qu'il n'avoit jamais vû dans aucun Convent plus de paix, plus de zele pour Dieu, & plus

d'exactitude à lui obéir. Elle prenoit un soin extrême de chaque Religieuse en particulier. *Parce qu'il étoit bien juste, disoit-elle, de pourvoir aux necessitez des personnes qui avoient tout abandonné, pour s'appliquer uniquement à leur salut.*

Dans le premier Chapitre qu'elle tint après son élection, elle commença par témoigner de la confusion de se voir Supérieure. Après elle fit lire ce que la Mere de Chantal avoit dit en mourant. Elle s'arrêta à leur persuader l'union des cœurs, que cette sainte Religieuse avoit tant recommandée, & après les avoir portées à cette divine union, qui adoucit les rigueurs de la penitence, & qui fait le charme de la solitude, elle repeta les mêmes paroles de cette mourante. *Vous les avez entendues vous-mêmes, ajoûta-t'elle, & vous étiez toutes présentes, lorsque la sainte Fondatrice nous exhorta à l'observance de ce precepte. Je suis persuadée que vous n'avez pas changé de sentiment; & la consolation qui me reste, est de croire que*

*nous n'avons toutes qu'un même cœur.*

Elle leur fit connoître sa tendresse dans la premiere conference spirituelle, où les Religieuses lui rendirent compte de leur interieur. Elle ne voulut jamais souffrir qu'aucune se mit à genoux devant elle ; & dans le tems qu'elles lui découvroient leurs imperfèctions , on lui voyoit tomber des larmes , qu'elle ne pouvoit retenir , disant , que les anciennes faisoient en sa presence ce qu'elle devoit faire elle-même pour honorer leur vertu.

C'étoit principalement pendant le tems des retraites , qu'elle redoubloit son zele , pour les aider à augmenter leur sainteté. Elle leur faisoit part des bons sentimens qu'elle avoit eus dans ses exercices ; & un jour , leur parlant d'une méditation qu'elle avoit faite sur la défiance de soy-même , & sur l'attachement à la Misericorde divine , elle leur dit ; qu'elle fut touchée de ces paroles d'un Prophete. *Israël étoit foible , & je le soutenois ; il s'est retiré de moy , & il est tombé.*

Après leurs retraites, elle ne se laissoit point de les animer, les unes à la mortification, & les autres à la patience. Elle adouciſſoit leurs maux, & les exhortoit à ſacrifier à Jeſus-Chriſt leur douleur. Elle les portoit à cacher leur vivacité, & à retenir leurs paroles dans les occasions où elles avoient le plus envie de parler, afin que par une même action, elles puſſent mortifier leur langue, & combattre la complaiſance qu'on a d'avoir dit quelque choſe qui plaiſe, & qui attire de la réputation. Comme elle avoit beaucoup d'expérience dans la vie ſpirituelle, elle leur diſoit, que ces ménagemens, tout foibles qu'ils paroiſſoient, étoient les moïens de s'élever à la perfection. Elle les faiſoit ſouvenir que Dieu s'appelle lui-même : *Un Dieu jaloux* : Que ce nom marquoit le détachement qu'il demandoit d'une ame Chrétienne ; & que les moindres inclinations que les perſonnes pieuſes peuvent avoir à ſe faire eſtimer par leurs qualitez naturelles, ralentifſoient en eux la



ferveur de la grace , & les laissoient dans l'état de langueur si éloigné de celui où Dieu fait sentir au cœur sa presence avec la paix interieure.

Quand ses Filles lui découvroient leurs fautes , elle leur disoit les siennes , pour les consoler , & pour leur donner le courage de faire avec plaisir les actions d'humilité que demandoit la Regle. Enfin, elle adoucissoit toutes leurs peines , & après avoir écouté leurs doutes , elle les éclaircissoit & remettoit la paix dans leur ame. Jamais personne ne sortit d'auprès d'elle , qu'avec beaucoup de consolation de lui avoir découvert son interieur : Et sans employer des raisonnemens inutiles, elle se servoit de paroles pleines de lumieres , & si conformes aux sentimens de l'Evangile, qu'elle ne laissoit aucune incertitude de la verité.

Un jour , comme elles étoient en recreation toutes ensemble , & qu'elles s'entretenoient de plusieurs choses pieuses , elles tomberent sur le discours de la vie des Hermites , ad-

mirant la simplicité où ils vivoient, sans chercher autre perfection que l'accomplissement de leur Règle. Après que Madame de Montmorency eut fait le détail de leur conduite, une Religieuse lui demanda si ces Solitaires ne s'atachoient pas quelquefois à de bonnes œuvres particulières, pour se distinguer de leurs compagnons, & pour faire entr'eux une maniere de combat innocent qui leur donna de l'émulation, afin de s'élever à une plus grande vertu.

La Princesse qui n'avoit autre dessein que de maintenir ses Filles dans l'uniformité. & dans la simplicité Chrétienne, où consiste l'excellence de la vie Religieuse, ne fut pas fâchée de cette question. Elle répondit, que la plus grande distinction que l'on pouvoit souhaiter, étoit l'observance des Régles; & que celle dont on venoit de parler, étoit dangereuse dans le Monastere, parce qu'il arrive souvent que pour faire certaines bonnes œuvres, on abandonne son devoir, & qu'on tombe

dans un desordre qui ruïne l'esprit de la Religion. Le desir de se distinguer, continua-t'elle, vient ordinairement de l'orgueil qui nous porte à vouloir paroître plus saintes que nos compagnes ; & il faut au contraire, aller à Dieu par la voye qui nous est marquée, afin que nôtre fidelité soit confonduë avec celle des autres, & que l'amour propre ne nous flate pas secretement d'avoir une vertu singuliere.

Mais ma Mere, lui dit la Religieuse, ne pourroit-on point abandonner une petite action de la Règle, pour en faire une grande, qu'elle n'ordonne pas ? Car on iroit à Dieu d'une maniere plus parfaite, Bien loin que ce soit une perfection, répondit Madame de Montmorency, c'est une faute dangereuse ; & ce seroit aller contre la perfection, que de choisir une vertu, quand même elle n'empêcheroit pas l'exactitude à la Règle, parce que cet exercice peut être une vertu d'humeur, où nous porte l'amour propre, & quoique.

l'action soit sainte d'elle-même, on la gâte par le plaisir de suivre sa volonté. Est-il possible, reprit la Religieuse, qu'il ne soit pas permis de rien faire de saint, que ce qui est ordonné ? Il est permis, repartit la Mere de Montmorency : Mais pour s'élever à une grande sainteté, au lieu de choisir nos vertus, il faut demander à nos Superieurs, qu'ils nous marquent celles dont nous avons besoin ; & comme on renonce par là à ses propres lumieres, nos actions ont non seulement leur merite particulier ; mais encore celui de l'obéissance, où l'on pratique cette simplicité, qui est la plus grande élévation de la vie Chrétienne.

Ma Mere, continua la Sœur, nous vous prions de nous expliquer ce que vous entendez par cette simplicité. C'est, répondit Madame de Montmorency, de n'avoir point de volonté ny aucun goût particulier pour certaines bonnes œuvres ; c'est un état de parfaite indifférence, & d'une égale promptitude à suivre Dieu

par tout où il nous veut conduire, avec la disposition de quitter même nôtre devoir, si Dieu veut que nous le quittions. La simplicité nous défend de nous attacher à Dieu même, avec un plaisir sensible ; mais seulement parce qu'il le veut ; afin que dans nos exercices spirituels nous ne mêlions rien qui ait le moindre rapport à nous-mêmes. Quoy, repliqua la Religieuse, on ne doit point avoir de goût particulier, par exemple, pour l'Eucharistie ? Non, répondit Madame de Montmorency, il s'en faut approcher seulement, parce que c'est la volonté de Dieu, prêts à nous en éloigner, quand il lui plaira de nous le faire connoître, le prenant sans attachement naturel, & le quittant sans trouble ; mais conservant une parfaite indifférence pour tout ce qu'il lui plaira là-dessus de nous ordonner. Prendre Jesus-Christ sans attachement, répondit avec surprise la Religieuse ? On doit être bien aise, dit la Duchesse, de s'acquitter de son obligation, en le recevant ;

mais on doit empêcher le cœur d'avoir de ces joies purement humaines, qui font, que s'il falloit s'en priver, on ne le feroit pas sans douleur, ce qui marque que l'on n'est pas dans cette parfaite simplicité que demande la pureté de la vertu.

Il me vient dans l'esprit, ajoûtait-elle, une chose qui peut être éclaircir ma pensée. Vous sçavez que les Apôtres eurent de la peine à se separer de Jesus-Christ, quand il voulut monter au Ciel; & vous sçavez aussi qu'il leur dit: Que s'il ne les quitoit, le Saint Esprit ne descendroit pas sur eux. Pourquoy croyez-vous que l'absence de Jesus-Christ leur fut nécessaire pour recevoir cet Esprit, si ce n'est parce que les Apôtres, quoique saints, avoient pour son Humanité sacrée une inclination naturelle, le regardant comme leur Maître & leur Protecteur, qui les défendoit contre les Juifs; & il falloit que l'absence ôtât de leur cœur cet attachement humain, & qu'il ne leur restât que le simple desir de plaire à Dieu, afin de

parvenir à cet état parfait de sainteté, où l'Esprit divin les éleva, par la Confirmation, dans la grace ? Vous voyez par là, ajoûta-t'elle, que pour vivre dans la simplicité, qui est cette indifférence dont nous avons parlé, il faut n'avoir aucun goût particulier, de peur que l'amour propre ne se glisse dans nos bonnes actions, & qu'au moins il n'en diminuë la gloire.

De cette façon, reprit la Religieuse, on ne doit témoigner aucune ardeur à faire son devoir. C'est à dire, répondit Madame de Montmorency, qu'il ne faut rien affecter avec trop d'empressement ; mais agir simplement & sans une trop grande réflexion sur nous-mêmes, de peur que la vuë de nos défauts ne nous retire du chemin de la vertu, où de fausses raisons nous pourroient persuader que nous ne faisons aucun progrès. Il y peut avoir des personnes qui n'osent se distinguer en pratiquant des vertus extraordinaires ; mais qui tâchent de le faire, en s'aquitant de leurs obli-

gations , avec des raffinemens singuliers. Le desir de paroître vertueux, fait qu'on s'accuse toujours de n'être pas assez exact à la Regle. Cette disposition est bien éloignée de la simplicité ; ce n'est qu'une affectation pour faire dire à ceux qui nous écoutent, que nous sommes bien purs devant Dieu , puisque nous avons tant d'attachement à nôtre devoir, & que nous avons l'ame bien tendre & bien élevée , puisque malgré toute nôtre application, nous craignons toujours de n'être pas fideles. Enfin , mes Sœurs, conclut-elle , agissons avec Dieu le plus simplement que nous pourrons, & laissons aller nôtre cœur à toutes les impressions de la grace.

Après avoir achevé ces paroles, on la vit tout à coup dans un recueillement interieur , & dans un silence qui faisoit aisément connoître que Dieu la rapelloit dans elle-même, où elle l'écoûtoit avec la simplicité dont elle venoit de parler ; & la fin de la recreation la surprenant en cet état ; elle se retira avec une quiétude qui



découvrit en quelque maniere sa perfection.

C'étoit dans de semblables entretiens que sans y penser, Madame de Montmorency faisoit connoître son interieur, & formoit à la sainteté les Filles que Dieu lui avoit confiées.

Une autre fois, comme on lui parla d'une Religieuse d'un autre Ordre, qui ne s'apliquoit qu'à faire des liaisons dans le monde pour élever sa famille, elle témoigna de la compassion pour son aveuglement : Et là dessus une personne lui ayant demandé, s'il est défendu d'assister ses parens, elle répondit que non, si le secours qu'on leur donne, tend à un établissement médiocre & à la gloire de Dieu; mais que s'il faut beaucoup d'intrigues pour les élever à une grande fortune, il est honteux à une Religieuse persuadée que l'abaissement est la source des Vertus chrétiennes, de contribuer à leur ambition. Ensuite, après avoir parlé des desordres que fait en nous le desir de la grandeur, elle ajoûta ces paroles

*Avant que de nous mêler dans les affaires de nos parens, souvenons-nous du conseil donné à ce Disciple qui vouloit aller enterrer son Pere, laissons aux morts le soin d'ensevelir les morts, abandonnons aux gens du monde les inquietudes du monde; & au lieu de contribuer à leur élévation, qu'ils apprennent par nos discours & par nôtre exemple, l'humilité où ils doivent vivre, & les aneantissemens de Jesus-Christ.*

L'attachement qu'elle avoit à l'observance de la Règle, l'empêchoit d'en donner aucune exemption, qu'elle n'examinât auparavant elle-même, s'il y avoit raison de l'accorder. Elle ne pouvoit souffrir qu'aucune Religieuse quita l'Office divin, pour vaquer aux affaires temporelles de la Maison; & quand la nécessité l'exigeoit, c'étoit toujours avec une douleur extrême, voyant qu'on étoit obligé de donner au besoin corporel un tems destiné à la gloire de Dieu.

Rien n'étoit capable d'interrompre la vigilance qu'elle avoit pour la clôture. Elle vouloit voir tous ceux qui

entroient dans le Convent, & qui en sortoient : Et quand quelqu'un travailloit dans la maison, elle défendoit qu'on le retint après l'heure de la retraite ordinaire ; & elle ne voulut jamais accorder demi - heure à un Ouvrier qui la demandoit pour achever un ouvrage pressé, qu'on destinoit à la solennité de la Canonization de Saint François de Sales.

C'étoit pour la même raison qu'elle empêchoit, autant qu'elle pouvoit, l'entrée des Dames dans le Convent, parce qu'elles y laissoient l'esprit du siècle par le luxe des habits, par leurs manieres mondaines, & par des conversations remplies de discours inutiles. Et quoique l'Evêque d'Autun lui eût permis d'y recevoir qui elle voudroit, elle ne se servit jamais de cette permission qu'en faveur de quelques parentes de Monsieur de Montmorency, les priant même d'entrer seules, de peur que leur suite ne troublât le silence du Monastere. Sa rigueur là-dessus alloit au point que quand elle avoit quelque indispo-

sition , pourveu qu'elle ne fût pas dangereuse, elle aimoit mieux la souffrir sans rien dire , que d'appeller un Medecin , & elle differoit à prendre du soulagement , qu'une autre Religieuse tombât malade , auquel cas le même Medecin les secouroit l'une & l'autre.

Elle usa de la même reserve envers son Neveu le Cardinal des Ursins , à qui elle n'offrit pas l'entrée du Convent , quand il l'alla voir dans son voyage de France : Mais comme il étoit Protecteur de l'Ordre, il entra ; & l'ayant entretenuë quelque tems, il sortit d'auprès d'elle avec beaucoup de consolation , & témoigna que de toutes les parentes qui lui restoit au monde , c'étoit celle pour qui il avoit le plus de respect. Il lui donna toutes les Reliques qu'il avoit apportées de Rome , sans vouloir accepter autre present que quelques petits ouvrages que lui offrirent les Religieuses. Il partit peu de jours après, pour aller à la Cour, où il fut agréablement reçu du Roy , qui l'honora d'une riche Croix de diamans. Pen

Pendant ce tems - là, Madame de Montmorency s'apliqua à examiner de nouveau la vocation de sa Nièce de Ventadour, & de Mesdemoiselles de Valencé. Comme elles étoient dans un âge capable de connoître la perfection de l'état Religieux, elle les exhorta à bien penser à l'engagement qu'elles vouloient prendre : Et de peur qu'elles n'eussent oublié la promesse qu'elles lui avoient faite de vivre toujours dans le Convent en qualité de simples Religieuses, sans prendre des Abbayes, elle les pria de la lui renouveler, pour se conformer au sentiment de Madame de Chantal, qu'elle a expliqué elle-même dans les paroles suivantes. *S'il se trouvoit une de nous qui écoutât cette proposition ( qui étoit d'avoir des Abbayes ) au lieu d'être Fille de la Visitation, elle renverseroit tout le bonheur, toute la paix, & la sainteté de nôtre Institut. Je puis vous assurer que les intentions de nôtre saint Fondateur étoient si contraires à cette pensée, qu'il disoit souvent, qu'il vaudroit mieux que l'Or-*

*dre perit ; & je me persuade qu'il ne l'auroit jamais institué, s'il eut crû qu'on fût capable d'ouvrir la porte à cette pernicieuse ambition.*

Le Cardinal des Ursins arriva alors de la Cour , & après avoir demeuré quelques jours à Moulins , & avoir exhorté ces deux Demoiselles à s'attacher à Dieu avec des sentimens dignes des instructions qu'elles avoient reçues, il prit le lendemain de Pâques, pour leur donner le Voile. Le bruit s'en étant répandu par tout, il y eut ce jour-là une grande foule de gens dans l'Eglise, qui furent presens à la cérémonie , & qui admiroient avec quelle ardeur les Novices se consacroient à Dieu. Madame de Montmorency eut une joie singulière de les embrasser dans ce nouvel Habit ; & elle les faisoit souvenir de tems en tems d'être fideles aux obligations qu'elles s'étoient imposées. Quelques jours après , le Cardinal des Ursins , qui étoit sur son départ pour Rome , prit congé de la Duchesse, en lui témoignant l'estime

& la veneration qu'il conservoit toujours pour sa personne & pour sa vertu. Elle lui fit present d'un riche Voile de Calice ; & après qu'il fut parti, elle ne songea plus qu'à se préparer à la Fête de Saint François de Sales.

Comme le Pape venoit de le Canonizer , & que tout l'Ordre de la Visitation , faisoit de grands préparatifs, elle n'oublia rien pour contribuer à la solemnité generale. Elle prit soin elle-même de faire parer l'Eglise, & d'orner les Autels , sans pourtant y mêler aucun de ces ornemens prophanes , plus propres à la pompe du monde , qu'à la veneration d'un Saint. Elle retrancha donc de l'Eglise toute la parure qui auroit senti la vanité ; & au lieu de plusieurs dépenses inutiles qu'elle auroit été obligée de faire pour soutenir un faste indigne de la sainteté des Autels , elle fit de grandes aumônes , & crut par là honorer bien mieux la Fête de son Fondateur , & d'une manière plus sainte , que par toute la magnificence imaginable.

Quand les préparatifs de la ceremonie furent achevez , elle prit le tems d'exhorter les Religieuses à solemniser interieurement la Canonization de ce saint Prélat, par la méditation de ses vertus, demandant à Dieu la grace de les pouvoir imiter. Cette exhortation fut suivie d'un si bon effet , que la Princesse touchée du zele de ses Filles. *Seigneur , dit-elle, vous écoutez les desirs des pauvres, & vous faites par vous-même dans nos sœurs, ce que toutes les creatures n'oseroient entreprendre.*







## CHAPITRE XXXII.

*La maladie & la mort de la Mere  
de Montmorency.*

L'OCTAVE étant achevée, comme elle se préparoit à redoubler ses soins pour conserver dans le Monastere le même esprit de sainteté, qu'elle y avoit répandu, elle commença de sentir les approches de sa dernière maladie; & l'asthme qui la tourmentoit ordinairement, ayant augmenté, elle se trouva presque hors d'état de respirer. Cependant, comme elle cachoit ses maux, autant qu'elle pouvoit, afin de vaquer toujours à son devoir, elle souffrit quinze jours, sans se plaindre, & Dieu lui donna des pressentimens de sa mort. Aussi, elle dit à un Religieux, qu'elle croyoit que la fin de la première année de sa Superiorité,

seroit celle de sa vie. Ce qui fut véritable, comme nous allons voir dans la suite.

Le Lundy des Rogations , dernier jour de May de l'année mil six cens soixante - six , elle fut attaquée du Rheume. Les Religieuses l'obligèrent de se faire saigner , & elle garda la chambre jusqu'au jour de l'Ascension, qu'elle voulut communier. Ensuite , elle alla dîner avec les autres ; après quoy elle s'entretint avec elles, comme à l'ordinaire. Pendant la conversation , elles apperçurent que son visage changeoit. On la conduisit à sa chambre , où le frisson la prit, qui fut suivi de plusieurs accidens. Le Supérieur la visitoit tous les jours. On lui fit quantité de remèdes ; mais comme le mal augmentoit toujours d'avantage , on commença de craindre , & non seulement on exposa le saint Sacrement pour obtenir sa guérison ; mais on fit aussi des prières dans toutes les Maisons Religieuses.

Le lendemain , sur les cinq heures du matin , les Medecins dirent que

son mal alloit à la mort. Cette nouvelle remplit tout le Convent de douleur. Cependant, elle avoit l'esprit si tranquille, qu'ayant reçu le même jour, des Lettres d'un Monastere de l'Ordre, elle dit ce qu'il falloit répondre.

L'après-diné on la trouva notablement mieux ; ce qui surprit tout le monde. Neanmoins elle passa la nuit suivante sans dormir, & retomba le lendemain dans son premier état, ce qui l'obligea de se confesser : Après quoy toutes les Religieuses se retirèrent. Il n'y en eut que deux qui demeurèrent dans sa chambre pour la servir ; & comme elles lui demandoient si les approches de la mort ne lui donnoient aucune crainte, elle répondit : *Que Dieu lui faisait la grace de tenir son cœur en paix, & que la confiance qu'elle avoit à sa Misericorde, l'empêchoit de penser à l'incertitude de l'éternité.* Quelques heures après, comme elle s'aperçut d'une augmentation de fièvre, elle demanda le Viatique ; & de peur d'oublier quel-

que chose de ce qu'ordonne la Regle, elle se fit instruire de tout ce qu'elle devoit faire dans cette occasion. Elle renouvella ses Vœux en presence du saint Sacrement, que le Superieur tenoit à la main, & elle se servit de ces termes.

*Cieux, oyez ce que je vais dire, & que la terre écoute mes paroles. C'est à vous, ô Iesus ! mon Redempteur, à qui je parle, quoique je ne sois que poudre & que cendre. Je confirme & je renouvelle de tout mon cœur, les Vœux que j'ay faits de vivre en perpetuelle chasteté, pauvreté & obéissance, selon la Regle de saint Augustin, & les Statuts de la Congregation de Nôtre - Dame de la Visitation, que je promets observer jusqu'au dernier moment de ma vie.*

Ensuite, elle reçut le saint Sacrement avec un zele qui faisoit fondre en pleurs tous les assistans. Après quoy, conformément à la Regle de l'Ordre, elle demanda pardon à toutes les Religieuses, des mauvais exemples qu'elle leur avoit donnez. Elles la prièrent de demander à Dieu sa

guérison ; mais elle ne le voulut pas, parce qu'elle se croyoit inutile à tout le monde. Ensuite on lui presenta sa Nièce, à qui elle recommanda d'être fidele à sa vocation. Comme elle vit les Religieuses couvertes de larmes, elle les conjura de remercier plutôt le Ciel de la grace qu'il lui faisoit, de sortir de cette vie malheureuse, pour jouir du bon heur éternel. Elle ajoûta peu de tems après : *Que' jamais elle n'avoit si bien connu combien il est necessaire d'être frappé de la main de Dieu, pour se détacher du monde.* Et alors se souvenant des paroles que Josué dit aux Israélites, quelque momens avant qu'il mourut : *Mes cheres Filles, continua-t'elle, je vais entrer comme toutes les creatures, dans le chemin de l'éternité. Dieu vous avoit mises sous ma conduite ; aimez-le toujours, & soyez persuadées qu'il combatra lui-même pour vôtre gloire.* A peine eut-elle achevé ces derniers mots, que sa foiblesse augmenta, & elle n'eut plus la force de parler. On lui apporta le cœur de Madame de Chantal, qu'elle

reçut avec beaucoup d'amour ; & après l'avoir serré tendrement sur le sien , elle le rendit. On lui donna l'Extrême - Onction , peu de tems après, & la ceremonie étant achevée, elle mourut, & alla dans le Ciel jouir de Dieu, qu'elle avoit toujours aimé sur la terre , dans tous les états où sa Providence l'avoit mise.

Sa mort arriva le Samedi cinquième Juin , à cinq heures du soir , de l'année mil six cens soixante - six. D'abord que le bruit en fut répandu, on n'entendit par tout que des plaintes & des gémissemens. Les pauvres alloient crier à la porte du Monastere, qu'ils avoient perdu leur consolation & leur secours. Et les prisonniers qu'elle faisoit assister , remplissoient leurs cachots de torrens de larmes.

Ce fut en ce tems-là qu'un grand Prélat apprenant sa mort , dit ces paroles. *Peut-être que Madame de Montmorency ne sera pas fort regrettée des Grands, qui se contenteront de la louer froidement ; sans faire reflexion aux loüanges qu'ils lui auront données. C'est*

*la maniere du monde , ajoûta-t'il , qui craint la sainteté dans la personne des Saints, & qui a plus de douleur de voir dans la vie d'un Chrétien la condamnation de ses impietez , que de l'entendre dans l'explication des veritez éternelles.*

Quand Madame de Montmorency fut morte , les Religieuses demanderent , contre la coûtume de l'Ordre , permission de la faire ouvrir pour prendre son cœur qu'elle leur avoit donné. On fut surpris de trouver dans son corps tant de causes des maux qui l'avoient tourmentée presque toute sa vie. Mais ce qui augmenta l'étonnement des Medecins , fut de voir qu'au lieu de fiel , elle avoit une eau blanche & claire comme du cristal. Ce qui persuada à tous ceux qui étoient presens , l'extrême application qu'elle avoit eüe à la douceur & à la charité.

Après l'ouverture , on exposa le Corps deux jours dans le Chœur du Monastere , où allerent tous les Religieux & les Prêtres de la Ville, suivis

d'une foule de peuple, qui crioit à la grille, que c'étoit *la Sainte qu'ils voyoient*. Personne ne se vouloit retirer sans avoir quelques-unes des fleurs qui étoient sur ses habits; & les Religieuses furent obligées d'en couvrir son corps plusieurs fois, afin d'en donner à tout le monde.

Le Lundy au soir, les Prêtres entrèrent à la maniere accoûtumée, pour la sepulture. Ils observerent premierement les ceremonies de la Religion; & après, considerant que Madame de Montmorency n'avoit jamais été regardée dans le Convent, comme une simple Religieuse, on lui fit de nouvelles funerailles, où l'on rendit à sa naissance & à sa qualité, les honneurs qui lui étoient dûs, sans craindre que ces obseques magnifiques fussent contraires à l'humilité, dont l'Ordre de Sainte Marie, comme on a dit, fait une profession particuliere. Cette triste pompe attira dans l'Eglise du Monastere, une aussi grande foule qu'on en avoit vuë trois semaines auparavant, à la solemnité



de la Canonization de saint François de Sales ; & la difference de ces deux ceremonies , rendoit la dernière plus touchante & plus douloureuse.

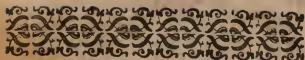
Enfin , après avoir fini toutes les prières , on porta le Corps dans la cave commune , où l'on ensevelit les Religieuses , & on posa le cercueil de plomb sur une table de pierre , où il est encore aujourd'hui. On garde son cœur dans une boîte d'argent , & on voit ses entrailles qui , sans avoir jamais été embaumées , ne laissent pas de se conserver depuis plusieurs années , sans aucune marque de corruption.

La vie de Madame de Montmorency est un modele de toutes les Vertus chrétiennes & religieuses. Elle donne aux personnes du monde les moyens de souffrir constamment leurs malheurs ; & celles qui ont renoncé aux vanitez du siècle , trouvent dans ses actions la sainteté qu'elles vont chercher dans la solitude. Cette Princesse aima son devoir dès son enfance , sans changer

de sentiment dans les differens états de sa fortune. La grandeur ny l'abaissement, les louanges ny les persecutions, n'ont ny élevé ny abatu son courage; & son cœur toujours ferme dans la vertu, & toujours égal dans ses mouvemens, ne s'est jamais porté qu'à Dieu, comme à la véritable gloire, & au bon-heur de l'Eternité.

F I N.





# TABLE

## DES CHAPITRES.

---

### CHAPITRE I.

*Naissance de Madame de Montmorency,  
Et ce qu'elle a fait jusqu'à son Ma-  
riage.* Page 1

---

### CHAPITRE II.

*Madame de Montmorency arrive à la  
Cour. La maniere dont elle y vit.*  
Page 5

---

### CHAPITRE III.

*La charité de Madame de Montmorency  
à un voyage que fit la Reine. Elle*

## T A B L E

*apprend la mort de son Frere le Cardinal des Ursins , & ensuite celle du Duc de Bracciano son Pere.* P.11

---

## CHAPITRE IV.

*La reception de Madame de Montmorency dans le Languedoc, comme Gouvernante de la Province. La maniere dont elle y vit , & la conduite qu'elle a dans sa famille.* P.19

---

## CHAPITRE V.

*Madame de Montmorency retourne à la Cour , où elle apprend la maladie de son mary.* P.30

---

## CHAPITRE VI.

*Madame de Montmorency prend congé de Madame Henriette de France , Reine d'Angleterre ; & elle suit la Cour à la guerre de Savoye.* P.34  
CHAPI

# TABLE

---

## CHAPITRE VII.

*La conduite de Madame de Montmorency envers son Mary, quand Monsieur le Duc d'Orleans se voulut retirer dans le Languedoc. P.44*

---

## CHAPITRE VIII.

*Madame de Montmorency apprend les blessures & la prison de son Mary; & elle sort deux fois de Beziers. P.50*

---

## CHAPITRE IX.

*Madame de Montmorency apprend la mort de son Mary. P.58*

## T A B L E

---

### CHAPITRE X.

*L'indifference de Madame de Montmorency pour la conservation de ses biens. Elle apprend le détail de la mort du Duc son Mary.* P.73

---

### CHAPITRE XI.

*On conduit Madame de Montmorency prisonniere au Château de Moulins. Sa douceur dans son voyage. Elle envoie visiter à Lyon Madame de Chantal. Ses occupations dans sa prison ; & le commencement de sa liberté.* P.77

---

### CHAPITRE XII.

*Madame de Montmorency tombe dans la secheresse de cœur. Dieu la retient dans une tentation où elle alloit succomber. Le Pere des Ursins va à la*

## TABLE.

*Cour , pour travailler à son entiere  
liberté.*

P.92

---

### CHAPITRE XIII.

*Le Roy donne l'entiere liberté à la Duchesse. La Reine lui écrit, pour lui en témoigner sa joie ; & son Altesse Royale la va visiter. Entretiens d'elle & du Pere des Ursins, qui la confirme dans le dessein qu'elle a de se retirer dans le Convent de la Visitation. Elle y entre la veille de Saint Laurent, de l'année mil six cens trente-quatre.*

P 101

---

### CHAPITRE XIV.

*L'attachement de Madame de Montmorency pour le Convent de sainte Marie de Moulins ; & avec quel zele elle protegea les Religieuses , dans une grande occasion , contre ceux qui décrioient leur vertu.*

P.110

## T A B L E.

---

### CHAPITRE XV.

*Madame de Brechart arrive au Convent de Moulins , & ayant reconnu la vertu de Madame de Montmorency, elle l'obligea d'aider les Religieuses de ses conseils dans la vie spirituelle.* P. 121.

---

### CHAPITRE XVI.

*Madame de Montmorency assiste jusqu'à la mort , un de ses ennemis ; & elle fait plusieurs grandes charitez à diverses personnes.* P. 128

---

### CHAPITRE XVII.

*Madame de Montmorency se met sous la direction du Pere de Lingendes. Les différentes manieres dont Dieu conduit les ames ; & les témoignages que ce sage Directeur rendit de sa vertu. Elle termine plusieurs procès,*



## T A B L E

*& plusieurs inimitiez entre des personnes considerables.* P. 138

---

### CHAPITRE XVIII.

*Madame de Chantal arrive à Moulins; ses entretiens avec Madame de Montmorency.* 151

---

### CHAPITRE XIX.

*Le Pere de Lingendes conseille à la Duchesse de s'engager à la Religion.* 159

---

### CHAPITRE XX.

*La soumission de Madame de Montmorency aux avis de Madame de Chantal, qui lui differe sa reception, & lui donne des conseils pour disposer chrétiennement de ses biens. Elle meurt à Moulins. La Duchesse fait conduire le Corps à Annecy. La contestation qu'elle eut pour retenir son cœur.* P. 172

B b iij

## T A B L E.

---

### CHAPITRE XXI.

*Madame de Montmorency acheve en faveur des Chanoines de Lodeve, une Chasse d'argent, que le Duc avoit fait commencer. Elle apprend la mort de Marie de Medicis, & ensuite celle du Roy Louis XIII. Plusieurs marques d'estime qu'elle reçoit de leurs Majestez, & de son Altesse Royale.*  
P.189

---

### CHAPITRE XXII.

*La Duchesse fait transporter à Moulins le Corps de son Mary; & elle donne des Ornemens d'Autel à plusieurs Paroisses de la campagne.*  
P.203

---

### CHAPITRE XXIII.

*La Duchesse apprend la mort de Monsieur le Prince, & celle du Roy d'An-*

## T A B L E.

*gleterre. Elle reçoit une visite de la Reine Anne d'Autriche; & commence le bâtiment de l'Eglise de Sainte Marie.*

P.213

---

## CHAPITRE XXIV.

*Mademoiselle de Portes va demeurer quelque tems avec la Duchesse. Madame de Longueville se trouve auprès d'elle quand les pièces du Mausolée arrivent à Moulins. On lui écrit la mort du Duc de Nemours.*

P.231

---

## CHAPITRE XXV.

*Madame de Montmorency sollicite auprès du Pape, la Canonization de Saint François de Sales. Avec quelle charité elle traite ses débiteurs. Les obstacles qu'elle trouve quand elle veut prendre le Voile. La Reine Christine de Suede lui fait l'honneur de la visiter.*

P.253

## TABLE

---

### CHAPITRE XXVI.

*La Duchesse prend le Voile, & fait Profession à la fin de l'année du Noviciat. Elle continuë de solliciter la Canonization de Saint François de Sales. Leurs Majestez & toute la Cour lui font l'honneur de la visiter. P.268*

---

### CHAPITRE XXVII.

*La retraite de huit jours de Madame de Montmorency, pour se préparer à la Profession. P.283*

---

### CHAPITRE XXVIII.

*Continuation de la conduite Chrétienne de la Duchesse, dans le Monastere; & l'attachement qu'elle avoit à l'exercice de quelques vertus. P.304*

---

### CHAPITRE XXIX.

*Les sentimens d'humilité de Madame de Montmorency, tirez de ses actions, & de ses paroles. P.320*

## TABLE.

---

### CHAPITRE XXX.

*La patience de la Duchesse dans les maladies. Elle exhorte ceux qui la vont voir, à être libéraux envers les Pauvres ; & elle raconte par occasion quelques traits de la liberalité de son Mary.* P.339

---

### CHAPITRE XXXI.

*La Duchesse est éluë Supérieure. Sa conduite dans le Monastere. Le Cardinal des Ursins donne le Voile à Mademoiselle de Ventadour, & à Mesdemoiselles de Valencé : Et on solemnise la Canonization de Saint François de Sales.* P.350

---

### CHAPITRE XXXII.

*La maladie & la mort de la Mere de Montmorency.* P.373











